

Léo-Paul Desrosiers

Les engagés du
Grand Portage



BeQ

Léo-Paul Desrosiers
Les engagés du Grand Portage
roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 842 : version 1.0

Les engagés du Grand Portage

Édition de référence :
Biblio-Fidès.

Liste des mots employés dans le commerce des fourrures au Canada

Bouts (Les) : le timonier ou gouvernail à l'arrière du canot ; le premier rameur, le brigadier ou contremaître à l'avant.

Brigade : plusieurs canots qui naviguent de conserve.

Boisson (Une) : temps pendant lesquels les Indiens consommaient les liqueurs alcooliques apportées par les Blancs.

Chantiers ou déserts : les factoreries, les postes de traite.

Dérouine : probablement un vieux mot français. Expédition d'un ou de plusieurs voyageurs auprès d'une tribu indienne pour échanger sur place les pelleteries qui viennent d'être récoltées contre des marchandises.

Guide : le chef de plusieurs canots ou d'une

brigade de canots. Il connaît d'une façon particulière le pays ou le cours d'eau à traverser.

Gouvernail (Le) : personne qui remplit le rôle de timonier à l'arrière du canot.

Milieux (Les) : tous les rameurs du canot à l'exception du timonier à l'arrière et du premier rameur à l'avant.

Pelus : unité monétaire du commerce des fourrures à l'époque. Valait une peau de castor.

Régale : cadeau donné au voyageur le jour de la signature de son engagement.

Traversée : traversée d'une baie, d'un cap à l'autre, sans suivre le rivage.

Travails : perches attachées de chaque côté d'un cheval et dont les extrémités qui traînent sur le sol sont reliées entre elles par des courroies qui supportent des marchandises.

Voyageurs : les employés des compagnies pelletières qui s'engageaient à conduire les canots et à vivre dans les factoreries éloignées de la civilisation.

Les engagés du Grand Portage

Trop comprimée entre ses berges de pierres, l'eau bouillonne et se boursoufle, jaune comme de la mélasse diluée. Le canot de maître relâche enfin au fond d'une crique ; il ne doit point toucher le rivage. Alors André Bombardier, premier rameur ou brigadier, et François Lendormy, gouvernail, se laissent glisser jusqu'aux aisselles dans le courant et le maintiennent par les pinces.

Abandonnant leurs pagaies, les milieux se passent sur la tête le collier, large bande de cuir qui se termine par des lanières ou branches ; deux par deux, pour s'entraider, ils s'attachent mutuellement dans le dos un lourd ballot, qui repose sur les reins ; ils sautent dans le ruisseau, puis ils ajoutent par-dessus cette première charge une cassette ou un baril, des sacs de plomb ou de balles, tout un chargement hétéroclite qu'ils

appuient sur la nuque ou les épaules courbées. Et, presque pliés en deux sous ces faix de cent soixante-dix à deux cents livres, ils gagnent la rive, gravissent la berge de roc nu, disparaissent au petit trot pour aller déposer leurs pièces en amont de la cataracte, deux cents verges plus loin.

Les deux bouts, hommes robustes et forts, demeurent à leur poste ; le sol vibre, une pluie les arrose, ils doivent crier pour s'entendre. Car, séparée du ruisselet par un éperon de pierre, l'Outaouais, la Grande Rivière, se précipite dans une chute et tord les boyaux de ses gros flots bruns au fond du lit qu'elle s'est creusé.

Dans la pénombre, quatre canots débouchent encore du chenal à tour de rôle ; ils se placent à la suite du premier et exécutent la même manœuvre. Ensemble, ils composent la brigade spéciale de Rabaska dont le départ de Montréal s'est produit cinq jours plus tôt.

– Montour, mon petit crâble, une dernière fois, baisse la tête, courbe-toi si tu ne veux pas te casser le cou, crie Bombardier avec impatience à

l'un des milieux. Comprends que ton chargement te tire en arrière et que tu vas tomber à la renverse si tu ne te penches pas en avant.

Le froid envahit les membres du brigadier, l'un des bouts ; il grelotte. Le déchargement prend du temps parce que les hommes ne connaissent pas bien leur métier. Et Bombardier qui se souvient des portages enlevés au pas de course, dans un bel ordre, par les voyageurs expérimentés, grommelle et donne des instructions.

Jean Cournoyer, le guide ou chef suprême, n'est pas satisfait, lui non plus :

– Non, non, crie-t-il aux brigadiers ; le débarquement prend trop de temps, nous n'arriverons jamais.

– Ce n'est pas la force qui leur manque, répond Bombardier, mais le tour... Tous, des novices.

– Si nous avons au moins un équipage expérimenté pour leur servir de modèle...

Mais déjà Cournoyer n'écoute plus ; il est

disparu, mais on l'entend crier là-bas, tentant de remettre un peu d'ordre dans ce chaos : « Plus vite, plus vite, que l'on finisse avant la noirceur. »

– Montour, il n'apprendra jamais, continue Bombardier ; la première chose, il est trop faible ; puis il semble gourde et maladroit comme une femme.

– Louison Turenne exécute la moitié de son travail.

– Pourquoi l'ont-ils embauché, celui-là, les bourgeois ?

Dans les bureaux, voilà quelle était sa place s'il est, comme on le dit, le cousin du grand Montour.

Nicolas Montour constitue l'exception, dans cette brigade, la plus belle qui ait jamais remonté la Grande Rivière pour les pays d'En-Haut.

Tous les hommes sont des athlètes qui ont été recrutés avec soin pendant l'hiver dans les vieilles paroisses du Bas-Canada.

La cargaison enfin débarquée, deux des

milieux unissent leurs efforts à ceux de Bombardier et de Lendormy ; ils enlèvent les quatre grandes perches qui garnissent le fond du canot pour le protéger et répartir sur toute la surface le poids du chargement ; ils retournent l'embarcation avec prudence, la soulèvent sur leurs épaules, la hissent sur la berge et la portent jusqu'à l'autre bout du portage ; solidement, ils l'attachent à de jeunes arbres et à des piquets ; aucune rafale maintenant ne la brisera pendant la nuit.

L'un après l'autre, d'abord rouge sombre et mêlés de fumée, puis pétillants et clairs, les feux éclosent dans les ténèbres à l'Encampement de la Chaudière. Bientôt les longues flammes résineuses se reflètent dans la rivière, large de près d'un mille, qui luit vaguement et s'épand entre les îles noires avant de s'engouffrer dans l'obscurité de la cataracte.

Louison Turenne surveille la cuisson de la sagamité du lendemain pour l'équipage dont il fait partie. D'une grande poche de toile, il extrait le maïs qui a bouilli dans une lessive ; l'écorce

extérieure enlevée, les grains perdent presque tout leur poids et se transportent facilement. Une chopine de blé d'Inde, deux onces de saindoux, un peu de sel, le tout réduit par la cuisson en une purée épaisse, voilà la ration quotidienne d'un engagé. Aucun autre aliment n'est, paraît-il, aussi substantiel et aussi sain ; à lui seul, il compose tout le menu des voyageurs jusqu'au Grand Portage.

Sa tâche terminée, Turenne rejoint Bombardier qui examine attentivement le canot dont il a la charge.

– Nous en transportons de la futaille, dit Turenne.

– Oui, mon fils. Je monte au Grand Portage, chaque année, depuis quinze ans ; jamais je n'ai vu autant d'eau-de-vie... Moins de marchandises, plus d'esprit-de-vin...

– Il y aura du grabuge dans le Nord-Ouest.

– Regarde-toi, mon cœur... Les bourgeois ont-ils donné, penses-tu, une prime d'engagement de huit louis par homme, offert des gages d'un tiers

plus élevés à des gaillards tels que toi, pour le plaisir de gaspiller leur argent ? À moi aussi, ils demandaient une signature par-devant notaire. J'ai vu le Grand Portage, le lac à la Pluie : cela m'a toujours suffi.

– Les Petits vont danser l'hiver prochain.

– Oui, ils ne s'amuseront pas. Les gendarmes ne crèvent pas les yeux dans les Pays d'En-Haut. La Compagnie du Nord-Ouest et XY vont régler leur querelle... Console-toi ; tu t'es enrôlé parmi les plus forts.

– Mais si Alexander Mackenzie revient d'Angleterre, s'il se met à la tête des XY, comme on le disait ? Les Petits deviendraient dangereux alors ?

– Mackenzie ? Nous avons le Marquis, nous ; nous avons l'Empereur, le Premier : Simon McTavish. Tu ne l'as jamais vu, toi ?

– Non.

– Tu le verras, et tu comprendras bien des choses... Tiens, Nicolas Montour qui vient nous rendre sa visite.

– Celui-là, je le tiendrais bien à longueur de gaffe, répond Turenne.

Nicolas Montour s’approche en flânant ; il s’arrête à chaque feu pour dire quelques mots aux bateliers qui sèchent leurs vêtements et se réchauffent auprès des flammes.

– Comme il est poli, poursuit encore Turenne. Où veut-il en venir avec ses salamalecs ?

Montour lance un « bonsoir la compagnie » qui se perd à demi dans le vent et il émerge de l’ombre. À côté de Bombardier, gros et grand, de Turenne, fortement membre et musclé, Montour, gros et court, forme contraste. De la tête pointue jusqu’à la rotondité de la ceinture, le corps enfle progressivement comme celui d’un pitre ; il se dégonfle ensuite jusqu’à des jambes boudinées. De grosses lèvres, des yeux pâles, un peu livides, animent les traits grossiers. Et une huile suppure par les pores de sa chair malsaine et blême.

Froide est la réception que Montour reçoit. Chaque soir, les deux amis opposent silence et réserve à ce compagnon peu sûr ; sans grossièreté, mais avec fermeté, ils marquent leur

désir de rester seuls. Ils observent que l'intrus note tous ces signes, mais n'a pas assez de fierté pour s'éviter un affront. Pourquoi cette opiniâtreté ?

– Un homme qui place quelque chose avant son amour-propre, on doit s'en méfier, dit Turenne.

Nicolas Montour s'assoit sur une pierre et entame la conversation.

– Les brigades suivent toujours le rivage nord des rivières ?

– Oui, toujours. Le courant y est moins fort ; puis le soleil frappe mieux de ce côté-là. Nous cherchons la lumière, la chaleur, pour sécher les hommes, et un sol bien réchauffé pour les bivouacs.

– C'est une affaire, je suppose, que de connaître les chenaux ?

– Oui, il faut se souvenir des endroits où commencent et finissent les portages, où commencent et finissent les traverses ; il faut se souvenir des belles nappes d'eau qui se terminent

en culs-de-sac, des remous vraiment dangereux, des battures et des îles... Au printemps, la rivière est déformée par la crue des eaux : on ne la reconnaît plus.

Comme une éponge, Montour absorbe les renseignements. Et Bombardier, à parler du métier qu'il aime, oublie sa répugnance pour son interlocuteur. Sa froideur fond ; mais il n'a pas terminé son propos qu'elle reparaît ; la chaleur qu'il a mise dans son discours s'évapore. Il compare ses dispositions passées à ses dispositions présentes ; et parce qu'un autre a su les modifier avec subtilité, il devient mal à l'aise d'une saute d'humeur qui lui a été imposée sans qu'il s'en aperçoive.

Montour produit souvent cet effet. On le reçoit avec répugnance. Il cherche un peu, narquois ; puis il trouve le sujet qui intéresse son compagnon ; et lorsque celui-ci se tait, il est toujours étonné de la flamme de sympathie qui a jailli en lui pour Montour et que la raison ne justifie pas.

Fils dessalé de la grande ville parmi tous ces

filz naïfs de la campagne, Montour étonne ceux qui le regardent agir. Sans gêne aucune, il lie vite connaissance avec ses voisins. La soupe n'est pas plutôt avalée, le soir, qu'au lieu de se chauffer auprès des feux, il aborde ses chefs à tour de rôle : on dirait qu'il est en service commandé tant il met de régularité dans ses visites. Cournoyer, Bombardier, Lendormy, les autres bouts, un point d'interrogation dans l'esprit, le voient arriver, empressé et souriant ; la moindre invitation, lancée sérieusement ou par politesse, le ramène à coup sûr. Il cause agréablement et raconte des histoires. À la disposition de ses supérieurs, toujours, leur volonté coule en lui sans obstacle et l'emplit jusqu'au bord.

Abruptement, il cesse de parler.

– Voilà Lendormy, là-bas ? Mais oui. Bonsoir, à demain.

D'un pas vif, il court à la rencontre du gouvernail. Il l'aborde, il l'entraîne en amont de la chute, près de la rivière qui glisse en silence. Une lune blanche illumine par instants la surface de l'eau qui paraît immobile. Les îles sont

devenues toutes petites, des mouches posées sur une vitre. Et des centaines de lieues à la ronde, la forêt rousse existe sans bruit.

François Lendormy se sent mal à l'aise. À la compagnie de Montour, il a toujours préféré celle de Bombardier et de Turenne qu'il connaît depuis longtemps. Faute d'un prétexte assez important, il n'ose rompre en visière à cet homme qui l'accapare pour des motifs toujours nouveaux. Par bonté, il cède, mais le regard tourné en arrière, vers ses amis. Un désir vague d'échapper à cette poursuite le hante parfois ; mais comment ? pourquoi ? Le moindre instant de solitude et Montour s'approche de lui. Recherche si persévérante, si flatteuse que Lendormy se demande si, pour des raisons qu'il ne connaît pas, le fait d'être son ami ne comporte pas des avantages plus précieux qu'il ne le pensait.

Péniblement, avec lenteur, Nicolas Montour s'assoit à côté de son compagnon, sur le rivage ; une fraîcheur monte de l'eau printanière, aussi nette qu'une vapeur. Puis il cherche dans son esprit des sujets de conversation. Entre les deux

hommes, peu de sympathie naturelle existe, et ils éprouvent des difficultés à poursuivre longtemps un entretien.

Mais Nicolas Montour ne se décourage point. Et Lendormy perçoit à peine, comme d'habitude, l'influence subtile du cerveau en travail, à côté de lui, des yeux fixes et sans expression, parce que l'être surveille, prépare des phrases, cherche prudemment des mots. Le milieu dit :

- Tu connais Bombardier depuis longtemps ?
- Dix ans au moins.
- Qu'en penses-tu ? Un homme en qui on peut avoir confiance ?
- Mais certainement.
- Oui, je vois.

Le ton signifie brutalement : « C'est assez ». Lendormy ignore pourquoi, mais souvent, au moment où l'entretien devient intéressant, Montour freine brusquement et change de propos.

- Tu as dû passer par bien des misères pendant les quinze années que tu as été voyageur ?

– Oui.

François Lendormy ne sort pas de sa réticence. Dans l'espérance peut-être de provoquer des aveux à l'aide de fausses confidences, Nicolas Montour ajoute :

– Une fois, tu sais, j'ai volé tout un baril de rhum dans les entrepôts, à Montréal... Avec les gages que nous recevons et toutes les misères de notre vie...

Lendormy raconte quelques péripéties de ses voyages ; il s'échauffe. Et maintenant, Montour n'arrête plus la conversation ; des interjections, des encouragements jaillissent de ses lèvres ; un mot ici, un mot là, pour demander une précision, éclairer un détail, pendant que les autres confidences de son compagnon forment leur mare.

Le gouvernail cesse de parler ; Montour ne dit mot, lui non plus. Le silence agit soudain comme une pompe aspirante qui attire des faits ou des sentiments, nichés jusque-là dans des réduits.

– Un automne, nous étions en retard ; nous

revenions du Grand Portage ; Cournoyer, le guide, ne nous donnait aucun répit ; chaque jour, des départs à deux heures du matin, des arrêts à dix heures du soir et quatre ou cinq portages ; la fatigue accablait les milieux...

Une tension règne. Braqués au loin, les regards de Montour se retirent, comme une lance ; aucun mouvement ne brise l'immobilité.

– Alors, nous nous sommes entendus... Un jour, l'un des canots se déchirait... sur une pierre ; le lendemain, l'autre... Il fallait bien mettre à terre pour les réparations et la séchée des marchandises.

– Ce guide... Cournoyer... était-ce bien le même homme que le chef de notre brigade ?

– Oui... Nous avons besoin de repos ; nous en avons pris.

– Mais certainement. Vous étiez plusieurs dans le complot ?

– Trois gouvernails, trois brigadiers.

Montour se tient un peu en arrière de son compagnon. Il pose encore quelques questions ;

ses yeux luisent tellement dans sa physionomie morte qu'une personne étrangère semble regarder d'une guérite que formerait le corps. Pendant l'interrogatoire dru et serré, Lendormy ressent de l'inquiétude : un plan se cache-t-il sous les paroles ? Un soupçon léger effleure son esprit : est-ce agir sagement que de se confier à cet homme ? Mais aussitôt, Montour, comme s'il avait deviné cette crainte, dit :

– Les guides sont souvent inhumains. Je les connais : ils exigent des hommes des efforts qui dépassent les forces. Vous n'aviez pas le choix des moyens.

Et le soupçon qui s'efforçait à naître dans l'esprit de Lendormy reçoit le coup de grâce.

Dans l'obscurité, les deux hommes reviennent. On jurerait que Montour vient de passer par un grand danger ; sous le coup de la réaction, il s'anime, il rit. Il n'est plus retiré en lui-même, il ne commande plus son rire bref, sans profondeur ou le sourire superficiel de ses traits.

Puis cette agitation s'éteint.

– Bonsoir, et à demain, alors.

Les deux hommes se glissent sous le canot à côté de leurs compagnons ; ils s’enroulent dans les couvertures de laine, se couchent sur la pierre dure – le meilleur lit des voyageurs – dans la fraîcheur qui se dégage des herbes, de la forêt prochaine, de l’eau dont ils entendent la lourde chute dans les ténèbres.

De loin, on dirait que la rivière, large comme un fleuve, a quitté son lit naturel ; qu’elle s’est frayé une route au travers de la forêt accidentée et qu’ayant atteint une falaise de vingt-cinq à trente pieds de hauteur, elle se précipite entre des îlots de sapins pour former une quinzaine de chutes qui laissent battre dans le crépuscule le rideau de leurs eaux incessantes.

Du premier canot qu’il commande, Cournoyer dirige la manœuvre. La brigade traverse tout l’Outaouais ; elle aborde un cap d’accès difficile où doit s’opérer le débarquement. Les remous, les tourbillons, la vitesse du courant, le bruit rendent les hommes craintifs. De leurs rames, les contremaîtres sondent le fond.

– Soyons prudents, soyons prudents, disent-ils. Mais les paroles, elles, ne constituent pas l’avertissement le plus grave. Ici comme ailleurs, le long de l’Outaouais, des rivières et des lacs que les brigades suivent, des croix de bois grossières, solitaires ou en groupe, faites d’arbres à peine équarris, jalonnent les hauteurs. Droites ou penchées, anciennes ou neuves, elles érigent leurs bras roides au-dessus de tous les endroits dangereux ; elles pleurent, dans le paysage, la mort d’un, de cinq, de dix, quelquefois de vingt voyageurs péris dans les eaux. D’une colline à l’autre, d’un rapide à l’autre, elles marquent, jusqu’à l’autre littoral du continent, la grande route des brigades.

Les engagés se signent et récitent une courte prière. Puis ils entreprennent le portage des Chats, l’un des plus courts, mais aussi l’un des plus dangereux de l’Outaouais. Parmi les pierres glissantes, l’ascension est difficile : le poids des pièces a entraîné plus d’un homme dans l’abîme, la chute d’un canot a brisé plus d’une épaule.

Cournoyer se multiplie. Ses avertissements,

drus et brefs, pleuvent parmi ceux des contremaîtres. Quand vient le tour des embarcations, il fait étendre des couvertures de laine sur les rochers ; avec des haussières, on les hisse là-haut avec précaution.

À huit heures et demie, la brigade s'écrase, endormie de fatigue. À six heures, le lendemain, au lieu d'un ordre de départ, elle reçoit celui de déjeuner. Au bout du portage, les brigadiers discutent avec animation. Ils examinent le niveau de l'eau, des marques vieilles de plusieurs années. Et ils ne s'entendent pas.

L'un des bouts, petit homme noir, nerveux, Toussaint Lacerisaie, s'écrie :

– Je vais essayer de passer, moi.

L'équipage, que sa témérité effraie, arrime, comme d'habitude à cet endroit, la moitié seulement de la cargaison : sur une distance de deux milles, le courant montre tant de violence que deux voyages s'imposent. Le canot armé, le contremaître crie :

– En avant, frères ; débordez les avirons.

L'embarcation sort de l'anse qui la protège ; aussitôt l'avant reçoit comme un coup de massue, le choc brutal du courant. Elle dévie. Le gouvernail tente de la redresser. Avec de durs efforts, il réussit. Mais le canot s'est déjà éloigné du bord ; il obéit à peine aux coups de rame, à la nette volonté des hommes. Turenne surveille le combat d'un œil vif : il ne connaît pas l'Outaouais, mais il a joué, durant son enfance, sur le Saint-Laurent, fleuve monstrueux.

– Laissez courir les avirons, mes cœurs, crie Lacerisaie.

À l'avant, il lève la main droite ou la main gauche, au-dessus de la tête des milieux ; le gouvernail comprend ces signaux. Les pagaies battent la rivière en cadence, tous les muscles des rameurs sont tendus. Mais la force du courant neutralise celle des hommes sur cette eau semblable à une large courroie tournant à une vitesse vertigineuse, sans un pli, sans un remous, tout d'un élan, tout d'un bloc.

– Un peu plus fort, mes cœurs.

Le canot a reculé un peu, à peine. Dans leur

dos, les milieux, le gouvernail sentent maintenant l'abîme de la cataracte. Lacerisaie voit la panique s'emparer d'eux : surnoisement, les yeux cherchent un moyen de sauvetage ; les cerveaux sont occupés ailleurs.

Alors, il se tourne face à ses hommes, pour en prendre possession, accorder de nouveau leurs gestes, obtenir des efforts bien coordonnés et supérieurs.

Mais l'embarcation recule toujours, imperceptiblement. Du haut du rocher, la brigade suit le duel ; elle constate vite l'inutilité du combat. Personne ne bouge.

Une voix retentit :

– Lacerisaie... Attention !

Un morceau de bois auquel est attaché une double haussière vient s'abattre devant le canot, dérive ; le brigadier la saisit au passage.

– Attache la corde à la pince... Continuez de ramer.

La haussière se tend et vibre lorsque le canot a reculé encore un peu. D'abord, celui-ci incline de

la proue vers la terre, puis, en une seconde, il se rabat sur les pierres du rivage.

– Parez avec vos rames ! Parez le choc ! crie encore la même voix.

Sans le savoir, les hommes terrifiés sont déjà tous debout. Sur les rochers, le canot vient de se fracasser et l'eau fait irruption. Un homme perd l'équilibre, il tombe en arrière ; vingt bras se tendent pour le saisir ; mais une main invisible plus prompte le happe instantanément, semble-t-il. Là-bas, au sommet de la chute, quelque chose de noir apparaît une seconde.

Louison Turenne, qui a lancé le grelin, aide à sauver le reste de l'équipage et la cargaison. Quelques minutes, et tout est en sûreté. Trois hommes s'éloignent, croisent en bas des chutes, reviennent au bout d'une couple d'heures. Ils n'ont rien trouvé. Une croix neuve s'élève bientôt à côté des autres, toute droite dans le jour lumineux.

Cournoyer divise la besogne. Les uns réparent le canot, les autres tracent en bas, dans la forêt inondée, un chemin par lequel la brigade

débouchera plus loin dans la rivière.

Sans que l'on sache comment, Louison Turenne dirige bientôt les réparations. L'un des milieux ne savait comment s'y prendre, l'autre était trop timide pour commander, un troisième n'avait pas assez de confiance en lui-même. Turenne seul, après avoir examiné l'embarcation, a su quelles réparations s'imposaient. D'un coup d'œil, il a trouvé l'endroit où s'installer commodément et du bois propre à la fabrication de nouveaux couples. Vite, le couteau croche écorce et polit. La carcasse refaite, Turenne déroule le rouleau d'écorce de bouleau qui fait partie de chaque cargaison ; il l'applique sur les larges déchirures ; il en coud des pièces avec l'alêne pour percer des trous, et le *wattap* ou fines racines de l'épinette en guise de ligneul. La cuillère à brai chauffe vite sur le feu, et bientôt le guipon étend la résine sur les coutures. Comme un cuir solide, l'enveloppe réparée se moule sur la membrure avec une étanchéité parfaite.

Pendant qu'il travaille avec sang-froid, soin et célérité, Turenne entend Montour parler à

Cournoyer, un peu plus loin, en arrière des arbres.

– Alors j’ai dit à Turenne d’attacher la haussière au tronc d’un arbre, et de lancer l’autre bout à Lacerisaie...

Turenne se retourne, le rouge à la figure, les poings fermés. Il se calme et sourit ensuite :

– Tiens, en voilà un qui ne s’oublie point. Cournoyer et Montour s’éloignent. Celui-ci met à profit les quelques heures de désœuvrement du guide ; il parle fort, comme un homme sans finesse, d’une voix aigre que l’on entend d’une bonne distance.

– Vous savez, ce métier me fatigue ; je ne sais si je pourrai résister.

– Oui ? Vous y pensez bien tard.

– Ces bains continuels dans l’eau glaciale me refroidissent jusqu’aux moelles.

– Je n’y peux rien.

– Vous avez la bonne manière de commander votre brigade. Les voyageurs vous estiment.

À quoi veut-il en venir ? pense Cournoyer qui écoute placidement, les yeux à demi fermés.

– Vous avez un gouvernail qui semble... comment dirais-je ? dangereux. Il vaut mieux que vous soyez averti, n'est-ce pas ? Vous rappelez-vous votre voyage de retour, avec les pelleteries, en 1798, dans l'automne, très tard ? François Lendormy forma un complot : lui et ses complices, ils brisaient l'un des canots contre des pierres, tous les deux ou trois jours, afin de vous imposer quelques heures de dégras.

Ses épais sourcils froncés, Cournoyer écoute bien, cette fois ; ces paroles confirment quelques soupçons qui l'avaient effleuré dans le temps.

– Maintenant, il n'ouvre plus la bouche que pour invectiver contre les bourgeois, la Compagnie.

Une ardente passion anime les paroles de Montour.

– Ces discours ne font pas de bien parmi les engagés ; un incident peut se produire...

Mais la subtilité ne manque pas au guide. À

mesure que Montour parle, il note au passage, comme des personnages que ne peuvent déguiser les oripeaux de la parole, la flatterie, la délation, les plaintes contre le métier de voyageur. Quel est le dessein du milieu ? Obtenir l'emploi de François Lendormy ?

Alors que toute la brigade considère encore Montour comme un être disgracié, le guide ajuste, depuis le départ de Montréal, par des retouches successives, l'idée qu'il s'était d'abord faite de ce milieu.

– Oui, oui, répond-il à son subordonné avec un peu d'impatience. Mais qu'y faire ? Avec les hautes eaux que nous avons, pensez-vous que je remplacerais l'un de mes gouvernails par un homme sans expérience ? Il serait fou d'y songer.

Cette fin de non recevoir ne trouble pas Montour.

– Mais bien sûr... Le danger existe cependant... Cournoyer hausse les épaules ; il donne le signal du départ.

Pendant des jours, la brigade spéciale gravit

les nombreux paliers de l'Outaouais. Lacs, rapides, chutes, rives escarpées, forêts nues qui s'éveillent à peine à la chaleur, défilent devant les hardis canotiers.

Mais Nicolas Montour reste fermé à ces beautés. Comme une sangsue, il s'est collé à François Lendormy qui n'est pas sur ses gardes ; il le séduit, il le circonviert par des moyens artificieux : menues attentions, demandes de conseils, déférence, recherche suivie. Et l'âme du gouvernail s'ouvre, et, sans retenue aucune, les confidences se font jour, auprès des feux, les sentiments intimes se dévoilent, les desseins se révèlent. Par l'amitié, Montour pénètre à l'intérieur d'un être, forteresse ordinairement fermée ; et il en distingue la matière et la structure : candeur, sincérité, ardeur, confiance naïve, indignation devant l'injustice.

Il écoute ; aux aguets, continuellement, comme un chasseur, ses yeux bleu pâle ne trahissent aucune fièvre ; depuis des années, il s'applique tellement à n'y pas laisser lire ses sentiments qu'ils se sont vidés d'expression,

qu'ils sont devenus comme morts. Mais toujours le cerveau reste actif. Quelle révélation utiliser ? Quel projet contrecarrer ? Quel coup de pouce donner aux désirs, aux plans mal définis, aux opinions mal formées ? Quelles actions inspirer, quelles démarches empêcher ? Car il assiste pour ainsi dire à ces délibérations intimes qui se tiennent à toute minute dans l'âme et l'intelligence de chaque individu sur les résolutions à prendre, les désirs à satisfaire, les actions à accomplir. Et l'amitié lui permet d'y faire entendre sa voix ; et cette voix, si puissante et d'un tel poids, est celle d'un ennemi.

Pouvoir mystérieux de ce sentiment... Montour le met à l'essai, et son étonnement dépasse toutes bornes. D'un mot, il inspire au gouvernail des actes qui le desserviront, des attitudes qui manquent d'habileté. Ses paroles, si fausses soient-elles, n'évoquent plus aucune incrédulité ; ses conseils sont suivis sans examen, ses idées accueillies sans critique.

Nicolas Montour se meut alors dans des directions bien définies.

Cournoyer, par exemple, n'a jamais aimé Lendormy. Entre les deux hommes, une antipathie naturelle existe. Le premier se distingue par le calcul, le sang-froid, la prudence ; l'autre, par la passion, le manque de diplomatie, la roideur. Et Montour voit vite le parti à tirer de cette opposition de caractère : introduire dans les relations de ces deux engagés la pince de fer des soupçons réciproques, de l'interprétation venimeuse des actes, et changer enfin l'antipathie en haine.

– Qui a choisi cet encampement ? Nous allons coucher dans la boue, proteste Lendormy.

– Je l'ignore. Tu devrais te plaindre. Regarde ces flaques d'eau dans la glaise.

Montour a vu Cournoyer examiner lui-même le terrain ; mais il n'en dit mot. Au contraire, il excite Lendormy qui invoque le témoignage de ses compagnons.

– Vraiment ? Peut-on coucher dans un tel endroit ? Voyez vous-mêmes.

L'affaire prend des proportions ; chacun

donne son ! avis. Bientôt, les protestations du gouvernail viennent à l'oreille du guide, et voilà les deux hommes qui se battent froid.

Quelques jours plus tard, Cournoyer demande à des engagés de déplacer des pièces jetées trop près de l'eau.

– Avertis Lendormy de venir, lui aussi.

Montour rejoint Lendormy ; il se promène quelques instants avec lui devant le camp. Puis il revient et il dit à Cournoyer :

– Lendormy dit qu'il est fatigué ; il ne veut pas fournir d'heures de travail supplémentaires. Sa tâche est assez lourde.

En réalité, Montour n'a jamais communiqué au gouvernail la demande du guide.

Le lendemain, il pleut sur la forêt triste ; les gouttes de pluie, comme du terne plomb fondu, giclent autour d'eux.

– Nous devrions dégrader par une journée pareille, dit Montour au gouvernail. Ne trouves-tu pas ? Pourquoi n'en dis-tu pas un mot au guide, tu le connais bien, toi ?

Un sourire ironique aux lèvres, Cournoyer écoute cette supplique :

– Saviez-vous que nous allons au Grand Portage, Lendormy ? Ce n'est pas à la porte, vous savez.

Nul plus que le guide n'est jaloux de son autorité. Si un inférieur discute les dispositions qu'il a prises, il entre aussitôt dans une colère mal réprimée.

Ainsi, l'esprit prompt, délié, Nicolas Montour s'approche souvent de François Lendormy, la figure congestionnée. Il lui inspire des paroles ou des actes, selon les circonstances. Ses fréquentations, ses allées et venues dans le camp l'ont mis au courant de tout ; il sait tout, et ainsi il peut manœuvrer à sa guise son compagnon, moins bien informé.

Sous cette impulsion adroite, François Lendormy commet des incartades continuelles envers ses chefs. En peu de temps, ses amis d'hier sont indisposés contre lui. Seul, Turenne continue à voir assidûment le gouvernail ; il l'interroge avec prudence ; il veut se former une

opinion sur Nicolas Montour et comprendre.

Mais François Lendormy se tient presque continuellement avec Nicolas Montour, surtout le soir. Et celui-ci revient toujours au sujet capital. Il a vécu à Montréal, lui ; il a connu la richesse et les orgies des Bourgeois, lui ; il a entendu parler de leurs gaspillages. Est-ce pour ces dissipations si folles et si vaines que la Compagnie vole les Indiens, exploite et maltraite tout un peuple de voyageurs ? Sa mémoire et son imagination lui fournissent une chronique épicée.

L'innocence de François Lendormy s'enflamme d'indignation ; son cœur s'émeut ; ses yeux rayonnent de colère. Sous sa nature fruste gît un tempérament de révolutionnaire.

Imperturbable, Nicolas Montour suit le progrès de la fureur qui monte. Ce sentiment, il l'exacerbe avec application, à coups répétés, sans répit, à toutes les occasions.

Depuis deux jours, la brigade est dégradée au deuxième portage à la Vase, dans le vaste marais où passe la ligne de division entre les eaux du bassin de l'Outaouais et celles du lac Huron. Une

épaisse calotte de nuages colle à la terre, et, à dix heures, une lumière d'aube éclaire à peine la forêt. Il pleut, il pleut, les cataractes du ciel sont ouvertes. Tout ruisselle. Sur les échafauds, les marchandises s'abritent de bâches huilées et de prélaris luisants. Pas de tente, et les engagés vivent sous les canots, sur les branches de sapin qui sombrent dans les terres spongieuses. Quelquefois, ils sortent de cet abri pour se dégourdir ; ils marchent, mais la bourbe, la fange laissent leurs jambes couler à des profondeurs dangereuses. Pour éviter cet enlèvement, même les arbres se haussent sur leurs racines comme des hommes qui se dresseraient sur le bout des pieds.

Réduits à l'oisiveté, les bateliers évoquent les misères des trois semaines qui viennent de s'écouler. François Lendormy mène le chœur des lamentations. Il déborde des réflexions amères que Montour, depuis le départ, a déversées dans ses oreilles. À chaque portage, il a dû demeurer longtemps dans l'eau pour maintenir le canot, parce que les milieux ne connaissaient pas leur métier ; aussi, chaque soir, il doit traiter ses pieds

dont la peau blanche et plissée s'enlève par lambeaux, laissant les chairs à nu.

– Et nous n'avons pas encore franchi le dernier portage à la Vase, le plus mauvais de tous.

– Et après ?

– La rivière des Français, les Grands Lacs. Avez-vous déjà vu une tempête sur les Grands Lacs ?

– Non.

– Vous aurez des émotions.

Debout, adossé à un arbre, indifférent, Montour fume. De haut, il surveille les hommes assis et les écoute parler.

Les doléances se succèdent. Déjà la brigade a parcouru plus de cent lieues sur l'Outaouais. Les engagés se souviennent des nombreux portages : du Fort, de la Montagne, du Grand Calumet, des Deux-Joachim, du Moine, de la Roche-Capitaine, de tant d'autres, courts ou longs, boueux ou rocheux, unis ou accidentés. Ils se souviennent des décharges, du béquillage, du hâlage à la

cordelle.

Cependant l'Outaouais, à côté de difficultés nombreuses, leur accordait parfois quelques heures de répit : lacs ou longues nappes d'eau calme. C'est la Mattawa qui les a épuisés. Cette rivière torrentueuse, percée dans le granit, saute continuellement d'une cascade à l'autre. Ils l'ont remontée dans toute sa longueur. Vraiment, il aurait été plus simple de transporter les pièces à dos d'homme de l'embouchure à la source.

– Et la sagamité ! Je ne peux plus en voir, je ne peux plus en voir.

– Si nous mangions un peu de porc au moins quelquefois.

Tous, ils connaissent maintenant la satiété du maïs, l'unique aliment. Dans leur esprit se lève la vision des tables familiales dressées pour les repas du premier de l'an : des larmes leur viennent aux yeux de penser aux dindons, aux cochons de lait, au ragoût, aux jambons, aux pommes de terre et au pain.

Ils fument, ils fument par cette matinée aussi

sombre qu'une nuit. Ils ressassent leurs griefs, ils rapportent les paroles des embaucheurs.

– Pour obtenir notre signature, quelle promesse ne nous auraient-ils pas faite ? La belle existence qui serait la nôtre : camper en plein air, voyager en canot, pêcher, chasser, voir des pays nouveaux.

– Et les chevaux sauvages que nous monterions pour chasser le bison...

Ils fument. Ils ont encore présent à la mémoire le triomphal départ de Lachine : plumes au chapeau, ceinture fléchée à la taille, ils se redressaient, tous fiers, sous le regard des amis. Aussitôt armés, les canots allaient se poster au large ; puis quand toute la brigade fut réunie, au signal, toutes les pagaies plongèrent dans l'eau, les chansons éclatèrent et se répercutèrent sur les rives. Et le départ en grand arroi eut lieu.

À Sainte-Anne, avant de quitter à jamais la civilisation, ils récitèrent leurs prières, reçurent la communion, déposèrent une offrande dans le tronc.

Comment prévoir la réalité qui avait suivi ? Dans leurs rêves les plus insensés, ils n'avaient jamais imaginé la torture du froid dans les vêtements mouillés, des immersions répétées dans une eau où la glace fond encore, de l'engourdissement des membres inférieurs quand souffle un vent du nord ou de l'ouest, la souffrance des pieds où l'épiderme disparaît, par larges plaques, les difficultés des portages, les dangers du courant, des rapides, la lourdeur des pièces sur les épaules, quand on suit des sentes à peine tracées dans la forêt ?

– Vous avez reconnu, n'est-ce pas, le beau paradis des racoleurs, mes petits cousins, dit François Lendormy. Hein, si vous aviez su ?

– Les compagnies n'ont pas de cœur.

Et, pour une existence dont le diable ne voudrait pas, six cents livres par année et une carotte de tabac.

De son côté, Louison Turenne observe aussi la scène. Soudain, il se rapproche de François Lendormy, il lui chuchote quelques mots à l'oreille. Le gouvernail lève les yeux, une

seconde, sur Montour, là-bas, qui baisse les siens devant ce regard. Puis on l'entend répondre à Turenne d'une voix impatiente : « Mais il dit la même chose lui-même vingt fois par jour. » Un peu plus, il commençait l'éloge de Montour et le défendait chaudement. Sur un ton plus élevé, une rage dans sa voix, il continue :

– Nous avons qu'une chose à faire : nous entendre, briser notre engagement, retourner à Montréal. Que pourront-ils contre nous les bourgeois si nous sommes tous unis ?

Montour étend une bâche, lentement ; puis il s'éloigne peu à peu de quelques pas et disparaît. Les voyageurs continuent à discuter le projet. Bientôt la pluie cesse ; Cournoyer survient et donne le signal du départ. Prêchant d'exemple, André Bombardier, les yeux sur les hommes, replie les toiles cirées bien qu'un crachin fuligineux arrose encore la terre.

Les bateliers hésitent. Parler, c'est bel et bien ; mais entre la parole et l'action, il y a une marge. Ils chuchotent, ils regardent de l'autre côté du petit lac le dernier portage à la Vase, une rainure

terne ouverte dans la forêt.

L'hésitation dure.

Subitement, brisant la tension, des cris éclatent à l'arrière. Au détour du sentier surgissent une quinzaine d'hommes qui pataugent dans la vase du portage ; les uns portent les vivres, d'autres, le bagage, les derniers, un canot de maître orné de dessins noirs. Un personnage vêtu de pourpre, de taille moyenne, les dirige.

Un nom a circulé subitement de bouche en bouche : Simon McTavish, le Marquis, le Premier. Il se rend au Grand Portage dans son embarcation particulière. Il voyage en vitesse, mais le goût du faste ne l'abandonne pas. Une tente de soie rouge abrite ses nuits, des cuisiniers en livrée lui préparent ses repas : langues fumées, pâtés de faisan, queues de castor, jambons. Quand les cours d'eau sont tranquilles, il travaille, pendant que les hommes avironnent, sur une cassette disposée dans le milieu du canot.

Le guide de la brigade spéciale se précipite au-devant de lui.

– Mais que faites-vous, Cournoyer ? Vous devriez être en pleine marche à cette heure.

– Je n’ai que des novices : ils sont découragés : tout ce mauvais temps, toute cette boue...

– Découragés ?

– Ce ne sont que des paroles, je crois, quelques-uns parlaient de retourner à Montréal et de briser leur contrat.

– Un complot ? Qui en est le chef ?

– François Lendormy, un gouvernail.

– Un vieux voyageur. Quelqu’un vous a averti ?

– Oui, Nicolas Montour, l’un des milieux.

– Bien, je vois. Donnez le signal devant moi, Cournoyer.

Sous l’œil du maître de qui émane l’énergie de l’autorité, les hommes se mettent vivement au travail, et la brigade s’ébranle.

L’irritation met du sang à la figure du Premier.

– Cournoyer, ne l’oubliez pas : vous êtes le

chef de cette brigade. Et je vous attends au Grand Portage dans la dernière semaine de juin.

– Nous serons au rendez-vous.

– Oui, vous serez au rendez-vous, Cournoyer. Autrement...

Les mâchoires serrées, dur, le visage volontaire, le Premier commande.

– Vous ne pouvez remplacer Lendormy ?

– Je n'ai que des mangeurs de porc, sauf les bouts.

– Bien. Vous me présenterez Montour au Grand Portage. Et pour les engagés, il n'y a qu'une manière dont ils peuvent retourner à Montréal maintenant : c'est dans les fers ; vous le leur direz. Au revoir, Cournoyer. Et restez maître de votre brigade.

Simon McTavish s'approche de la rive. Un homme, un géant, le soulève sur ses épaules et le dépose dans le maître canot qui s'éloigne aussitôt et traverse le lac en ligne droite.

Les voyageurs courbent la tête ; leurs canots suivent bientôt celui du maître. Ils ont atteint le

dernier portage à la Vase. Entre les branches d'où l'eau dégouline, ils enfoncent dans la boue visqueuse où se tendent les fils fins des racines ; à grands efforts, ils arrachent leurs jambes à cette fange qui gargouille.

Cournoyer et Montour marchent l'un à côté de l'autre sur la grève, dans les ténèbres. Pas un tressaillement dans la forêt de sapins sur les rivages tout noirs. Le ressac spasmodique brise à peine le silence d'une plainte régulière et fine.

– Les engagés sont mieux disposés ? interroge le guide.

– Oui, un peu. Le passage du Marquis les a calmés.

– Et François Lendormy ?

– Je vous l'ai déjà dit : il n'aime ni les chefs, ni la compagnie. Chaque homme pourrait vous répéter ses paroles aussi bien que moi.

Les mots durs de Simon McTavish ont énervé le guide. Avant de les entendre, il n'avait jamais pensé que la situation fût bien grave. La fatigue inspire des plaintes, rien de plus naturel. Mais à

quoi des doléances semblables riment-elles ? Il en avait entendu bien d'autres ; quelques mots de bon sens et tout rentre dans l'ordre.

Mais Cournoyer se croit maintenant obligé d'observer certaines précautions.

– Montour, si vous le vouliez... Je vous ai observé : vous connaissez tous les engagés, vous causez avec chacun ; nul ne connaît mieux leurs sentiments... Il faut que la brigade soit au Grand Portage à temps : aucun coup de tête ne doit la retarder... S'il se produisait d'autres signes de mécontentement, de désobéissance... Quand on les connaît tout de suite, on intervient : mieux vaut prévenir que guérir... Devant vous, ils parlent librement.

– Oui, je comprends. Pourtant si les engagés apprenaient...

– Nous serons discrets. D'un autre côté, la Compagnie vous manifesterait sa reconnaissance... Je dois vous présenter à Simon McTavish, n'est-ce pas ? Si je pouvais ajouter que vous n'avez cessé de me rendre des services, tout au long du voyage ? Vous voyez... Au grand

Portage, nous dédoublerons les équipages. Et votre emploi, comme brigadier ou gouvernail, à votre choix, est tout indiqué.

– La promesse que vous me faites ne manque pas d'importance, concède Montour ; mais j'attendrai longtemps l'échéance. Et je ne suis pas fort, vous le savez ; rien n'est plus dur que de porter deux pièces dans les portages ; et si je n'en portais qu'une, je serais moqué par les hommes...

Les bras croisés sur la poitrine, le regard oblique, Nicolas Montour se donne l'air de peser équitablement dans une balance le pour et le contre. Il se lamente sur son sort : chaque soir, exténué à ne pouvoir dormir, il tousse ; ses pieds sont pelés et, le matin, le font souffrir terriblement malgré toutes les huiles.

– Bien... François Lendormy ne tient maintenant à son emploi que par un fil : un gouvernail ne peut se permettre impunément les propos qu'il a tenus... Vous savez, dans le cas de récurrence, j'interviendrais moi-même... Un motif, une autre raison sérieuse...

– Oui. Bien. De toute façon, comptez sur moi,

monsieur Cournoyer.

– Je sais que nous nous entendrons bien. Cournoyer ne se leurre pas de mots : le marché qu’il vient de conclure est odieux. Montour établira certainement autour de François Lendormy une surveillance de tous les instants ; et si ce dernier ne fournit pas l’occasion d’une mesure disciplinaire, Montour lui inspirera l’acte répréhensible. Mais le guide a besoin de renseignements exacts.

Demander un service, voilà qui va tout seul. Mais avant de l’obtenir, celui qui le demande reçoit à son tour une requête s’il a affaire à un homme aussi habile qu’audacieux ; et il ne lui est rien donné tant qu’il n’a pas donné, ou n’est pas prêt à donner lui-même.

« Donnant, donnant », troc pur et simple, voilà la dure loi inscrite sur la pierre des relations non fondées sur l’amitié ; et même...

Avant de s’adresser à Montour, Cournoyer avait prévu des exigences. Ordinairement, il les prévenait par de nombreux services ; ou bien, il savait ce que son interlocuteur exigerait en retour,

et il l'offrait immédiatement. Cette fois, il avait manqué à sa ligne de conduite ; ce milieu, pensait-il, n'aurait ni l'aplomb, ni l'adresse de poser son prix. Mais il s'était trompé : Montour avait plus d'expérience que le guide n'avait supposé ; il n'avait pas raté l'occasion. De plus, il lui avait bien caché qu'il était disposé à dire oui à n'importe quelles conditions. Comment ne pas saisir cette chance unique ?

En acceptant, ne se plaçait-il pas audacieusement du côté des Bourgeois, du côté du pouvoir ? « Me voici, disait toute son attitude ; faites de moi ce que vous voudrez. » Cette disposition, croyait-il, ne pouvait que lui attirer des faveurs.

Puis, avec la tâche que Cournoyer lui confiait, il verrait le guide à tout moment, nouerait avec lui des relations amicales précieuses, influencerait à son aise sur son appréciation des personnes et des choses.

Le lendemain, la brigade s'ébranle. Cournoyer gagné à ses plans, Montour ne voit plus sur sa route d'autre obstacle que l'amitié déjà ébranlée

de Bombardier et de Lendormy : elle a des racines lointaines. Comment la détruire ?

– André Bombardier n’est pas satisfait de ton travail, dit-il à Lendormy ; il répète que l’aviron de gouverne est inutile dans tes mains.

– François Lendormy prétend que vous ne lui donnez pas les signaux à temps, murmure-t-il à Bombardier.

Malgré sa lourdeur corporelle, Nicolas Montour semble avoir le don d’ubiquité. Ici, là, il donne de grands coups de hache sur les câbles qui relie encore Lendormy à ses amis anciens.

Le ton des accusations va crescendo. Bientôt, Montour peut dire à sa victime :

– Bombardier, mon pauvre vieux, a toujours été ton ennemi ; tu ne trouverais pas un hypocrite pire que lui. Bombardier et les Bourgeois, c’est tout un.

« C’est de la faute à Bombardier..., c’est la faute de Lendormy... », voilà la phrase passe-partout que le milieu répète à chacun des deux hommes, presque mécaniquement, comme un

réflexe inévitable, à propos des événements désagréables pour chacun, à propos des fautes et des erreurs commises. Ce vieux refrain, il l'a toujours en bouche ; et, après l'avoir prononcé, il tente d'établir une liaison entre la faute, l'erreur, l'événement et la personne qu'il blâme. Qu'importe si elle est plus ou moins solide : la haine ne possède-t-elle pas des trésors de crédulité ?

La moindre conjoncture, habilement exploitée, fournit ainsi le prétexte des attaques. Si l'ancienne amitié subsistait encore, chaque parole de Montour serait soumise à un examen ; celui-ci devrait se montrer prudent. Mais le mécontentement éloigne les deux hommes l'un de l'autre, et le milieu, assuré de l'impunité, devient chaque jour plus audacieux.

Montour, lui, ne paraît éprouver ni amitié ni haine. Avec tous ses compagnons, il entretient des relations amicales. Personne, à aucun prix, ne pourrait l'empêcher de fréquenter quelqu'un. Chaque soir, on le voit se glisser de bivouac en bivouac, circuler autour des feux, se renseigner,

se tenir au courant de tout.

Après avoir traversé le lac Nipissingue, la brigade descend la rivière des Français. Huit portages s'échelonnent dans cet austère pays de granit ; les îles foisonnent tellement, les chenaux sont si nombreux qu'il est difficile de retrouver le rivage. Sur le courant qui les emporte avec lui, les embarcations filent rapidement vers les Grands Lacs.

Voici les Dalles. Le contremaître se dresse, sur les plats-bords, à l'avant, pour surveiller de haut et de loin le cours de la rivière, reconnaître le meilleur passage. Il agite sa main droite ou sa main gauche, signaux secrets auxquels le timonier à l'arrière obéit avec soin. Les milieux s'agenouillent dans le fond du canot, bien calés entre les pièces ; au commandement, ils rament de toutes leurs forces. Et l'embarcation entre dans l'eau bouillonnante et les remous, propulsée comme un boulet. Le paysage accourt, le chenal se resserre, les deux murailles se rapprochent tellement qu'on pourrait les toucher en étendant la main. Une manœuvre fautive, et tout se briserait

sur les rochers.

Dans leur poitrine, le cœur des pauvres mangeurs de porc se serre ; ils n'ont pas encore sauté de rapides. Et ils sentent avec frayeur le canot se dérober, s'enfoncer sous eux, soudain, plier et se tordre. Parfois, une lame saute à bord et les inonde.

Enfin, la brigade ballote sur les eaux du lac Huron. Le soleil s'abaisse dans l'argent d'une belle soirée du commencement de juin. Longues sont les vagues. Dans le lointain s'arrondit le renflement bleu des îles que l'on veut atteindre avant la nuit.

La température devient plus chaude ; les matins rayonnent de fraîcheur et de clarté. Quelquefois le vent souffle de l'arrière ; on mate les canots, les voiles se gonflent, une brise de demoiselle les pousse doucement vers leur destination. Les hommes se reposent, leurs pieds guérissent. Et s'il faut pagayer parfois, les rames enfoncent dans une eau si pure qu'ils déchirent le satin bleu du ciel ou crèvent des nuages.

D'ailleurs, la brigade traverse un pays

pittoresque. Les séparant de l'immensité de cette mer intérieure, des îles innombrables, semées le long de la côte, abritent les embarcations ; dans une superficie de quarante-cinq milles carrés, on en compte plus de sept mille. Quelques-unes ne sont que des rochers abrupts et nus ; d'autres, de lourdes corbeilles de forêts qui portent des prairies naturelles, des bocages disposés comme ceux d'un parc avec des allées et des perspectives. Les engagés voient les Pots-de-fleurs, colonnes surmontées d'une touffe de verdure, l'île de la Cloche, la Tombe des Géants et la Grande Manitouline, visible de partout, haute et bleue, qui domine le paysage.

Le voyage devient une excursion de plaisir. Guides et brigadiers seuls surveillent toujours. Car quel moyen de se guider avec sûreté au milieu de cet archipel, le long du méandre de ces chenaux glauques ou lumineux ? Leurs regards n'embrassent pas souvent l'immensité bleue qui ondule vers le Sud, leurs oreilles entendent bien rarement le ressac qui se brise avec fracas sur les récifs extérieurs. Composée de jeunes voyageurs, la brigade vit un rêve d'aventure. La nouveauté,

la grâce sauvage du pays qu'ils traversent, confirment enfin certaines promesses des recruteurs. Et, avec un grain d'émotion, ils aperçoivent un wigwam qui laisse couler entre des arbres un mince filet de fumée, les yeux noirs d'un enfant à travers les buissons d'une rive rapprochée, un canot qui s'éloigne à force de rames vers on ne sait quelle destination inconnue, là-bas, le long d'une grève sablonneuse.

Pendant que l'enthousiasme naît dans le cœur des mariniers, Montour guette. Il attend l'occasion de prendre Lendormy en défaut ou de créer de toutes pièces un piège infailible. Ses yeux durs observent tout. Comme il réussirait vite, s'il avait des complices.

Un soir, la brigade relâche à Thessalon où la Compagnie du Nord-Ouest a construit une factorerie. Le bivouac s'établit sur une pointe couverte de grosses pierres. Des engagés partent aussitôt pour la pêche et rapportent du poisson blanc.

– Ce serait parfait, dit Montour à Lendormy, si nous avions un peu de farine pour rouler le tollibi

avant de le faire frire.

Montour est assis à terre, tout occupé à son travail, semble-t-il ; il parle lentement, un peu sourdement. Un coup habile de couteau : la tête du poisson qu'il prépare tombe. Ses mains sont poisseuses et sanglantes. Quelques paroles encore. Et dès que le gouvernail tourne les yeux d'un autre côté, vite, Montour jette sur lui un regard rapide qui l'effleure et revient devant lui.

– Oui, malheur de sort. Mais où prendre la farine dans ce sacré pays maudit ?

– Le guide a ouvert l'un des sacs, je l'ai vu... Cournoyer doit être entré dans le fort maintenant ; il y restera une couple d'heures au moins.

– Oui ?

Un silence ; au repos, le couteau de Montour pend dans une main inerte.

– Je vais jeter un coup d'œil de ce côté.

– C'est ça... Moi, je descends au lac laver le poisson.

Lendormy disparaît, puis Montour, agile sur

ses courtes jambes, les bras éloignés du corps.

Une simple jointée de farine. Il n'en faut pas plus. Le poisson blanc rôtit dans la poêle ; un savoureux parfum monte avec la vapeur. Nicolas Montour revient avec des chemises qu'il commence à laver dans le lac.

Et, tout à coup, Cournoyer se tient devant le feu. Il saisit la poêle, il la jette par terre avec tout son contenu. Un qui vole, on dirait qu'il touche, avec la pointe d'un couteau, un point névralgique ou un nœud de muscles, chez Cournoyer ; la réaction, toujours la même, est aussi instantanée que violente. Montour le savait. D'ailleurs, si le moindre larcin n'était pas puni avec une excessive sévérité, l'équipage dévorerait en quelques jours la cargaison de comestibles.

Le guide couvre son subordonné d'injures.

– Lendormy, je ne sais ce qui me retient de vous mettre aux fers.

Bombardier est accouru au bruit de l'altercation.

– Demain, Nicolas Montour prendra sa place

au gouvernail.

– Mais... je ne sais pas... dit Bombardier avec hésitation.

– Lendormy a besoin d'une leçon.

Le contremaître ne se sent ni l'inclination, ni les moyens de protéger son ami d'autrefois : mais c'est à Turenne qu'il aurait voulu confier le gouvernail.

– Montour pourra-t-il remplir cette tâche ? Il n'a pas d'expérience, il n'est pas habile de ses mains et nous entrerons bientôt dans le lac Supérieur. En cas de danger...

– Montour apprendra. Lendormy a commis assez de frasques.

Le guide se montre impérieux ; il ne consulte pas Bombardier, il lui impose sa décision. Celui-ci se tait.

D'ailleurs, Montour, habilement, a coupé tous les fils qui reliaient Lendormy à ses chefs, fils d'amitié et fils d'estime. Il l'a isolé pour le battre.

– Quelqu'un m'a dénoncé, confie Lendormy à Montour quelques heures plus tard. Je saurai son

nom.

– Tu crois ? Mais André Bombardier voulait te démettre, tu le sais, je te l’ai dit ; et Cournoyer ne t’a jamais aimé... J’ai refusé ton poste tout d’abord, je t’ai défendu...

Sur la figure de Montour, un peu de rougeur révèle seule l’excitation intérieure. Il est tout attention, l’heure renferme des dangers... Il faut empêcher François Lendormy de se rejeter vers ses anciens compagnons et de découvrir toutes les manigances ; il faut tuer dans l’œuf les soupçons...

Le gouvernail se confie peu ; mais l’humiliation couve comme un feu. Il pense aussi à sa nombreuse famille qui devra s’imposer de dures privations pour subsister avec des gages réduits.

Peu à peu, Montour l’apaise ; il le regarde de ses yeux voilés. Sur ses traits, à un pli imperceptible, se lit un mépris transcendant pour François Lendormy, pour tous ceux qui se laissent jouer ainsi, qui ne poursuivent pas leur carrière avec des ruses et une application

concentrée. Pourquoi jouissent-ils de la vie au lieu de calculer toujours ? Ce mépris ressemble à une liqueur sécrétée par l'ambition de Montour ; il lui faut mépriser ses victimes, car autrement, comment justifier devant son propre tribunal ses propres machinations et ses roueries ? S'il ne réussissait pas à se convaincre que Lendormy est un sot, Montour devrait se mépriser lui-même et ses entreprises ; il y serait condamné... Mais sa passion lui épargne cette humiliation.

Le nouveau gouvernail obtient de l'ancien les indications indispensables pour l'exercice de son nouveau métier ; ses propres observations l'ont aussi renseigné d'avance.

La brigade s'ébahit de cette mutation. Louison Turenne, seul, en comprend le mécanisme. De Montour, il n'a pas la même idée que Lendormy.

Cournoyer n'est pas dupe ; Louison Turenne n'est pas dupe. Certain soir, revenant de la pêche, ce dernier n'a-t-il pas failli heurter Cournoyer et Montour engagés dans une conversation furtive ? Un moment de gêne a paralysé les trois hommes.

François Lendormy ne veut rien entendre aux

allusions de Turenne. Pour le moment, il est circonvenu. Bombardier, à qui Turenne peut parler plus librement, présente moins d'objections.

– Mais Lendormy a changé : on dirait un autre homme.

– Non, il n'a pas changé vraiment. Si jamais le soupçon peut naître en son esprit... Il comprendra tout du même coup. Il ne sait pas à qui il a affaire et il avale tout, hameçons et appâts. Vois-tu, il ne sait pas encore que de telles choses existent ; il ne les a jamais imaginées même... Il obéit à toutes les impulsions.

André Bombardier se contient à peine. Un simple milieu, le tenir en respect, passer par-dessus sa tête pour atteindre le chef, avoir plus d'influence que lui. Turenne le calme peu à peu.

Le lendemain, Nicolas Montour prend sa place au timon : les engagés ricanent. Mais le nouveau gouvernail se tire bien d'affaire.

Au cours des nombreux entretiens qui lui sont accordés, il consolide son amitié avec Cournoyer.

Rien ne se passe dans la brigade ; les voyageurs sont apaisés. Mais Montour veut que ses fonctions durent. Au besoin, il provoque et rapporte ensuite des paroles séditieuses. Et sa ruse explore avec délicatesse l'esprit du guide pour savoir de quelle façon on recevrait des dénonciations contre celui-ci ou celui-là.

– Que pensez-vous de Turenne ? demande-t-il.

– Turenne ?

Si Cournoyer avait la moindre prévention contre ce milieu, Montour renchérirait dans le même sens, car il appréhende un rival dans ce voyageur.

– L'un de nos meilleurs engagés, dit simplement le guide.

Après avoir remonté la rivière Sainte-Marie dont la largeur silencieuse glisse en serpentant entre les forêts de haute futaie, la brigade campe à la Pointe des Pins. En avant, deux bornes massives : Gros Cap et Pointe Iroquois entre lesquelles s'étend et miroite comme une mer la surface du lac Supérieur.

Plus de paysages idylliques. Devant eux maintenant se dessinent des côtes élevées, anfractueuses et bleuâtres, nettes de ligne et austères. Avec morgue, des promontoires, des falaises avancées dorment parmi les vagues ; des collines et des caps se profilent sous le soleil dans une immobilité sereine. Et, augmentant l'impression d'isolement, les grands vents répandent leur mélancolie sur ces masses dédaigneuses qu'enferme une éternité de solitude.

Pendant quatre cent quarante-cinq milles, la brigade doit suivre la rive nord avant d'atteindre Grand Portage. Comme des oiseaux craintifs, les canots rasant les rivages déserts ; à la moindre alerte, ils fuient vers la terre. Avant les départs, les guides se consultent ; ils ont toujours les yeux braqués au ciel pour surveiller les nuages, la lune, les couchers de soleil ; il faut prévoir les grains car les atterrissages sont souvent impossibles, les grèves manquent, et malheur aux flottilles qui ne trouvent pas un abri avant que le vent s'élève.

Des pluies, des brouillards formés au large multiplient aussi les journées de dégras. La

brigade passe de longues heures paresseuses au fond d'anses protégées par des collines. Mais la moindre embellie, de jour ou de nuit, et elle reprend son louvoyage ; elle met à profit le calme des aubes, des crépuscules, des jours nuageux et immobiles où l'eau dort, luisante comme de l'argent. Toujours sur le qui-vive, elle ceinture les caps Maurepas et Gargantua ; elle arrive à la baie Nipigon dont la large bouche se remplit d'îles ; elle passe au Pays Plat.

Les mariniers croient qu'ils se promènent dans les rues d'une ville inondée, entre de vieux châteaux en ruine qui exposent des piliers à moitié détruits, des fenêtres borgnes et des colonnes basaltiques ; un peu de verdure rampe sur les murailles comme du lierre, et à travers la clarté de l'eau, le lit rouge ou noir du lac étend ses marbrures.

Les voici aux Mamelles. En face d'eux, de l'autre côté de la baie, s'allonge la montagne du Tonnerre, haute et longue muraille bleuâtre. D'une pointe à l'autre, la traversée n'est pas longue : neuf milles, à peine deux heures de

navigation. Cournoyer donne l'ordre de continuer malgré une mer hachée.

Dès les premiers coups de rames, les voyageurs inexpérimentés se troublent. Les lames fortes frappent les canots en écharpe ; le roulis est dangereux. Pour que les embarcations qui donnent du nez dans l'eau ne s'emplissent pas, les contremaîtres étendent des bâches sur l'avant. Avec de grosses éponges, on écope en vitesse.

Mais le vent augmente. Entre les vagues, les canots se perdent maintenant de vue ; les gouvernails sur qui retombe la besogne principale ont fort à faire. Il y a une manière de prendre la lame. Seul, Montour ne la comprend pas bien encore. Bombardier s'efforce de l'aider ; il donne des signaux. Mais chaque mouvement de Montour reçoit le commandement de son intelligence et de sa volonté, non celui de l'habitude : alors le mouvement arrive toujours de quelques secondes en retard. Des paquets d'eau sautent à bord, le mâtereau se rompt ; elle monte imperceptiblement, la ligne de flottaison si rapprochée du bord en tout temps. Et la panique

s'empare de l'équipage.

Une lame plus forte submerge presque l'embarcation. On s'affole. Bombardier, qui suit avec anxiété ce combat où la vie de plusieurs hommes est en jeu, crie subitement :

– Turenne, au gouvernail !

Rapidement, Turenne change de place avec Montour. Dès les premiers coups de barre, l'air entre plus facilement dans les poumons des engagés. Une habileté physique subtile anime le nouveau gouvernail. Sous la fermeté de sa main, le canot devient une espèce de bête souple et lente qui joue avec la vague sans se presser, glisse dans les descentes, monte, et retombe sans rebondir comme une balle. Au lieu de s'opposer, il louvoie.

Bombardier cesse bientôt de donner des signaux. Lointaine, tout à l'heure, la montagne du Tonnerre se hausse. Voici la ligne des brisants. Comment atterrir ? Il ne faut pas trop approcher de terre. Quelques milieux transportent à bout de bras une partie de la cargaison ; puis, tous ensemble, d'un commun effort, ils soulèvent le

canot à demi rempli et le déposent sur le rivage. Puis ils viennent attendre, dans l'eau jusqu'à la ceinture, l'embarcation suivante et accomplissent la même manœuvre. Malgré ces précautions, de nombreuses pièces sont mouillées et deux canots ont subi des avaries.

L'excitation du débarquement dans le roulement des vagues avait fait oublier l'incident du trajet. Tous s'en souviennent maintenant. Ils acclament Turenne. Montour est là, parmi les autres. Sur la lividité de ses joues transparaît un peu de rougeur, il entend les moqueries : « Beau mousse de cambuse ».

Aussitôt que le groupe se disperse, il rejoint Cournoyer.

– Bombardier n'a pas aimé ma promotion, dit-il au guide. Il avait son candidat à lui : Turenne. Il ne vous pardonne pas de ne l'avoir pas consulté. Il se venge à sa façon.

Sa phrase est brève et dure. Il halète. Cournoyer, silencieux, le regarde et donne des paroles vagues d'assentiment.

Montour ne néglige pas Turenne.

– Nous vous devons tous des remerciements. Vous nous avez sauvés. C’était une tempête exceptionnelle. Puis il aborde Bombardier lui-même.

– La prochaine fois, tout ira mieux. Je manquais d’expérience. Tout s’apprend avec le temps.

Il se hâte. Il dit à chacun le mot qu’il faut ; il se rapproche de Cournoyer, de Bombardier, de François Lendormy ; il se colle à eux. Son amitié devient adhésive. Les uns et les autres, il veut les engluer, en ce moment dangereux, dans la viscosité de ses prévenances, de ses flatteries, de ses attentions.

Il veut aussi se tenir à portée pour détruire, à mesure qu’ils naissent, les bourgeons des soupçons, orienter à son avantage, aussitôt qu’ils se font jour, la défiance ou le ressentiment, interpréter les faits compromettants pour lui, canaliser les émotions. À ces conditions seulement, son action future ne sera pas entravée. Il pourra recommencer demain, ce qui est plus

important que tout : comment peut-on s'élever en effet, si ce n'est lentement, d'échelon en échelon ? Et à quoi bon le succès passager, mais si malhabile qu'il s'interdirait tout lendemain ?

La tempête se calme. Rapidement, la brigade franchit la baie du Tonnerre, passe entre la grande île Royale et la terre ferme. Puis entre la pointe au Chapeau et la pointe aux Framboises, elle pénètre dans la baie du Grand Portage. Avant d'aller plus loin, elle met à terre un instant. Les voyageurs sortent de leur sac-à-tout-mettre les habits de fête, plumes colorées et ceintures fléchées. Ils s'accoutrent pour les occasions solennelles. Puis les canots se forment en ligne de bataille, une chanson puissante est entonnée.

Là-bas, des Indiens et des Blancs se jettent dans les embarcations. Ils vont à la rencontre de la brigade spéciale de Rabaska et l'escortent triomphalement jusqu'au rivage. Des fusillades éclatent.

Entre une double haie de spectateurs, les mangeurs de porc, le collier sur la tête, les uns derrière les autres, transportent la cargaison dans

le fort.

– Un baril d’eau-de-vie... cinq barils... vingt barils... comptent à mesure les assistants. Nous ne manquerons pas de bon petit lait dans les pays d’En-Haut, cet hiver... Et ils rient.

Cinq heures et demie. Le dôme du ciel bleu comprime une éclatante clarté. Louison Turenne sort en rampant de l’abri formé par le canot sens dessus dessous ; il avance sur la grève formée de sable et de galets. Sans hésiter, il plonge dans le lac froid. À perte de vue, à l’abri des montagnes, l’eau s’étend, recouverte d’une ternissure semblable à une pellicule de mercure à peine ondulée. Il nage et les brisures des petits flots luisent comme de l’argent fin frappé par la lumière. Des centaines de mouettes s’élèvent, d’une blancheur plumeuse, et planent.

Au retour, Turenne se dresse, puissant dans la lumière ; et le soleil, soudain, lui mord la peau, car il n’y a pas de vent. Toute verdure pend déjà accablée.

Des mangeurs de porc se rassemblent autour de lui. Ensemble, ils examinent ces centaines de

canots alignés sur le rivage, ces tentes, ces wigwams, toutes ces constructions en bois de cèdre, couvertes de bardeaux, entourées de palissades, au pied de la montagne qui les écrase de sa masse verte.

Un ruisseau divise en deux les terres plates : d'un côté, le fort de la Compagnie du Nord-Ouest ; de l'autre, semblable, également animé, celui de leurs rivaux les plus dangereux, les XY.

À mesure que le jour s'écoule, des flottilles arrivent au milieu du fracas des coups de fusil et de la joie éclatante des chansons de voyageurs. D'un rouge sombre, les canots débouchent au tournant de la pointe du Chapeau, venant de l'Est, de Montréal, avec les marchandises de traite et les agents de la compagnie qui vendent les fourrures ; ils arrivent du Nord, du Sud, de l'Ouest, d'un pays grand comme l'Asie, chargés jusqu'à couler de la récolte des pelleteries troquées durant l'hiver avec les tribus indiennes, aux nombreux forts de la compagnie.

Turenne et les mangeurs de porc ouvrent grand les yeux, pour bien voir Grand Portage, le

rendez-vous général, la porte magique des pays d'En-Haut. Pendant deux mois, cette factorerie est le centre du commerce des fourrures. Dans le fort logent les bourgeois, les commis, les interprètes et les guides ; sous les canots et les tentes, en dehors des palissades, s'établissent les engagés et les Indiens des alentours. Près de deux mille personnes font bombance. Car n'ont-ils pas, tous, ce qu'ils ont désiré pendant des mois : pain, gâteaux, sucre, café, thé, pommes de terre, légumes, porc, bœuf, lait, beurre, jambons, tous les aliments délicieux dont ils avaient presque oublié le goût depuis dix mois qu'ils n'en avaient pas mangé. Ainsi les cuisines ne chôment guère.

Dans la grande salle des délibérations, au-dessus des agents de Montréal et des associés hivernants qui passent l'hiver dans les pays d'En-Haut, Simon McTavish siège. Le menu peuple ignore ce qui se trame dans ces entretiens secrets ; mais il devine que la lutte, qui se poursuit depuis plusieurs années entre la Compagnie du Nord-Ouest, d'une part, les Petits ou XY, la Compagnie de la baie d'Hudson, d'autre part, atteindra son point culminant.

L'importance des préparatifs, l'abondance des boissons, la hausse des salaires, les tentatives d'accaparer les meilleurs voyageurs, la brigade spéciale, tout annonce une impitoyable lutte. On n'entend parler que de nouvelles factoreries, que d'offensives qui embrasseront le nord du Bas-Canada, la baie d'Hudson, tous les pays d'En Haut. On mentionne aussi l'ouverture d'une province lointaine, à peine explorée : la Nouvelle-Calédonie, sur les côtes du Pacifique, dont personne ne connaît encore bien les ressources.

Et la Compagnie du Nord-Ouest veut protéger à tout prix Rabaska, le pays du castor et de la loutre, la prunelle de ses yeux. Annihiler tout rival qui tente d'y entrer : voilà sa politique, jamais énoncée, toujours mise en œuvre.

Simon McTavish excelle à stimuler jusqu'au paroxysme les ambitions des voyageurs. Entre eux, les commis chuchotent qu'il offrira bientôt de grasses proies aux meilleurs serviteurs de la Compagnie : seize parts non attribuées. Et une part, c'est la fortune. Plus de séniorité, plus de

népotisme ; chacun sera jugé sur la quantité de fourrures qu'il aura rapportée, sur les retours, comme on dit.

La tactique générale établie, les affaires de routine occupent ensuite les bourgeois. Redistribution du personnel, signature des engagements, supputation des profits et des pertes, apurement des comptes, prix des marchandises de traite et des pelleteries, bilan général, tous les détails enfin de cette organisation qui couvre tout un continent, viennent à tour de rôle devant le Conseil.

Comme un lévrier affamé, Montour erre autour du fort en quête de nouvelles. Très vite, il s'est mis au courant des habitudes de Cournoyer, de Bombardier, des autres chefs qu'il connaît : il les attend au bon endroit, au bon moment. Et là, il les interroge et recueille leurs confidences pendant que ses compagnons vivent dans l'ignorance entière des événements qui se produisent à l'intérieur des palissades, assistent aux combats de boxe encouragés par les bourgeois, s'enivrent, dépensent toute somme

qui peut leur revenir sur leurs gages de l'année. Disposé à entrer en conversation avec quiconque est désœuvré pour quelques heures, il se laisse entraîner sous le bras par le premier venu. Et il interroge, il écoute et il garde les renseignements pour lui.

Bientôt, il sait quel bourgeois nommera les nouveaux bouts de la brigade de Rabaska, quel jour les nominations seront faites. Il a obtenu la promesse formelle d'un emploi de contremaître ; tant qu'elle ne sera pas exécutée, il presse ses amis. Et puis il s'occupe activement de la composition de l'équipage qui tombera sous ses ordres. Il soumet des noms : Turenne au gouvernail, Philippe Lelâcheur, tel ou tel milieu. Il communique sa liste à Cournoyer et il le consulte.

Puis qui sera le bourgeois en charge du district de Rabaska ? Quel est-il ? Et le nouveau guide ? Quel nom porte-t-il ? Quels sont ses antécédents ?

Enfin, tout est fait. Il respire. Premier rameur ou contremaître d'un canot, il commandera une

équipe de son choix.

Une nuit tiède du commencement de juillet immobilise dans le firmament ses étoiles palpitantes. Les portes du fort sont fermées, mais les fenêtres des édifices, à l'intérieur, sont ouvertes. Et, des salons, s'échappent comme de prestes oiseaux les notes de violons, les airs enlevants des cornemuses, les paroles des chansons. Vêtus de costumes élégants, avec manchettes et dentelles, les colporteurs se délassent au bal. Ils dansent dans l'immense salle à manger, quelque Blanche au bras, ou une Métisse, ou une Indienne. À mille lieues de la civilisation s'étale un mélange de raffinement et de barbarie, d'opulence et de pauvreté. Les bouteilles se vident, la fumée des pipes s'accumule sous le plafond bas.

Montour écoute le violon égrener ses notes menues dans le continent désert. Poursuivi par elles, il s'en va le long du lac, loin de la fête luxueuse et grossière, où il n'est pas admis, loin des Indiens en boisson que l'on a désarmés et qui courent dans le camp en folie, loin des rixes et

des soûlades des voyageurs. Il s'arrête, face à la fraîcheur des vagues, à la monotonie de leur murmure, dans l'énervement des chaudes ténèbres et du vent. Puis il repart.

Une exaltation calculatrice le domine. Hardi cavalier, il a trouvé enfin une monture à sa taille, une monture à sa force, pour la course de la vie. Les circonstances favorisent l'ambition dans la Compagnie du Nord-Ouest : de belles promotions à recueillir, des fortunes à récolter, de beaux espaces à parcourir, voilà ce qui s'offre.

Montour marche. Il retrouve le silence des solitudes. Enfin, il peut s'asseoir, méditer sur les anciens jours, combiner et mettre au point.

« Enfin... enfin », voilà le mot qui se forme continuellement sur ses lèvres. Orphelin pauvre, il s'est lancé dans diverses aventures, de modestes tâches à sa portée : menuiserie, bijouterie, comptabilité. Toujours, il se lassait vite : des routes qui ne conduisaient qu'aux culs-de-sac de la médiocrité, de la pauvreté. Pour gagner son pain tout au plus, il devait employer toute la subtilité de son esprit. Et il devait

craindre les renvois, appréhender les affres de la faim, celles des recherches d'emploi.

Et maintenant, au lieu de cet horizon borné à longueur de bras par le mur de la gueuserie, une large porte s'ouvre sur la fortune. Rien ne lui paraît trop pénible pour conquérir l'une de ces parts dont on ne sait encore rien de précis. « Enfin... enfin ». La bouche de Montour prononce toujours les mêmes mots. Cette occasion unique, il ne la laissera pas échapper.

Il revient tard. Une joie le gonfle de son ivresse. Il regarde, éclairé par la lune, le fort surmonté du mât où claque un drapeau invisible, il écoute le violon merveilleux et grêle.

Après un court sommeil, dans la matinée, il rencontre Cournoyer qui lui donne de plus hautes espérances encore.

– Vous partez demain pour le lac à la Pluie, dit le guide. Votre bourgeois n'est pas encore arrivé, nous l'attendons ces jours-ci. Êtes-vous satisfait ?

– Oui, je vous remercie.

– J'ai parlé de vous à quelques associés. Je

verrai aussi Tom MacDonald, votre nouveau chef... Montour... Nous avons besoin d'hommes... d'hommes disposés, comme vous, à prendre les intérêts de la Compagnie... Les XY tenteront d'envahir Rabaska cette année. Ils y envoient Rocheblave, un de leurs plus habiles associés. La lutte sera dure. Le Bancroche – on a donné ce surnom à votre bourgeois – aura besoin d'auxiliaires dévoués... Les plans s'improvisent sur les lieux. J'imagine que vous aurez bientôt un rôle à remplir... si vous le voulez.

– Je suis prêt.

– Oui. Mais vous devez comprendre une chose : les bourgeois n'ont pas les moyens d'apprécier les dispositions ; ils ne peuvent qu'apprécier les retours : et les retours, ce sont les pelleteries. Des excuses, tout le monde peut en trouver, et d'excellentes, dans un tel pays et dans de telles conditions. Des fourrures à n'importe quel prix... Vous comprenez, il n'y a que cela qui compte. Les moyens ? Le champ est vaste...

– À nos risques et périls ?

– Mais non, non. Le pays d'En-Haut, Rabaska,

c'est loin. Quinze lieues de Montréal, disons-nous. Pas de gendarmes là-bas. Comment savoir avec exactitude ce qui s'y passe ? Des témoins, on peut en trouver... Puis les agents de Montréal protègent les bourgeois hivernants, n'est-ce pas ? Ils n'abandonnent pas facilement les associés ou les voyageurs qui ont pris des risques pour la Compagnie. Ah, non. Ils ont le bras long.

Et Cournoyer continue à voix basse. Parfois, il se tait, parfois, il laisse ses regards errer sur le lac et il lance une bouffée de fumée.

– Vous comprenez, Montour ?

Montour comprend. Il en connaît assez pour savoir que tous ces mots, c'est au pied de la lettre qu'il faut les prendre ; ils représentent l'idée avec précision. En plus, il devine les sous-entendus, les silences et les réticences. Il s'imagine que ce n'est pas de but en blanc que Cournoyer lui tient ce langage.

Dans le combat entre les compagnies qui prend une tournure si grave, les bourgeois cherchent avec anxiété les hommes qui pourront les aider. On ne se battra pas avec des gants

remplis de bourre.

– Ce qui manque à toutes les compagnies, poursuit Cournoyer, ce sont des hommes bien doués... qui veulent réussir... Qui veulent réussir, c'est-à-dire sont disposés à accomplir ce qu'il faut pour réussir. Le chemin du succès ne peut pas être toujours agréable, n'est-ce pas ? Parfois, il faut marcher sur ses propres répugnances... S'il y a une route qui doit être pénible, ne trouvez-vous pas que c'est justement celle-là...

Puis Cournoyer le conduit à l'intérieur du fort. Une porte s'ouvre : Montour se tient devant le Marquis. Celui-ci se lève, laissant une signature inachevée :

– Monsieur Montour, monsieur Montour, dit-il avec son accent anglais... Je vous remercie beaucoup au nom de la Compagnie. Avec nous, vous irez loin ; vous irez loin si vous continuez...

Quelques minutes plus tard, Montour se retire, comblé. Mais son esprit froid comprend que c'est l'indiscrétion du lac à la Vase qui lui vaut aujourd'hui ces confidences. On a compris son ambition, sa largeur d'esprit ; on sait qu'il est prêt

à tout ; on a mis quelque confiance dans ses talents. Souvent, les compagnies ont des tâches louches à confier à des subordonnés qui ne se scandalisent pas facilement. D'ailleurs, son expérience personnelle l'a déjà convaincu : les voyageurs trop honnêtes ne reçoivent pas d'encouragement ; les besognes pénibles leur sont réservées ; on n'a de cesse qu'ils ne deviennent ivrognes, cousus de dettes ou libertins. Car comment laisser des yeux trop honnêtes regarder à loisir certains spectacles ?

Les voyageurs de Rabaska, le district pelletier le plus éloigné, n'ont pas le temps de venir jusqu'au Grand Portage pour déposer les fourrures et prendre les marchandises de traite : ils s'arrêtent au fort du lac à la Pluie, et c'est là que la brigade spéciale doit les rejoindre.

Bien reposés par une semaine d'inaction, les mangeurs de porc entreprennent le long portage, neuf milles, qui a donné son nom à l'endroit où ils se trouvent. Tournant le dos au lac Supérieur, ils s'enfoncent dans la forêt avec leur fardeau. Un sentier large mais boueux ouvre un sillon parmi

les verdure : il gravit deux chaînes de collines séparées par un vallon où coule un ruisseau. Sur les hauteurs, des pins reproduisent à l'intérieur le murmure des vagues ; peupliers et bouleaux remuent à peine, bien abrités du vent, dans les bas-fonds baignés d'une lumière vert pâle ; et la chaleur oppresse les porteurs qui laissent tomber les pièces sur les échafauds construits de distance en distance et allument leurs pipes.

Au fort Charlotte, à l'autre extrémité du portage, sur les bords de la rivière aux Tourtes, les voyageurs lient connaissance avec quelques hommes du Nord que l'on a adjoints à la brigade spéciale. José Paul, un Métis de haute taille, le plus grand chenapan, le plus grand fumeur du Nord-Ouest, sera désormais leur guide. Les autres, timoniers et brigadiers expérimentés, descendent presque tous de Français abandonnés après la conquête autour des forts et des postes de traite de l'intérieur : Prairie du Chien, l'Arbre Croche, Butte des Morts, Côte sans Dessin, baie des Puants. Incorporés aux tribus indiennes, ces Français fournirent aux premiers traiteurs anglais des équipages de choix, des interprètes et des

guides ; ils leur communiquèrent le prestige dont ils jouissaient auprès des naturels et attirèrent à la Compagnie du Nord-Ouest, presque exclusivement composée d'Écossais, ce nom de Français qui leur était cher.

Les voyageurs éprouvent d'abord une déception ; ils doivent abandonner les beaux canots de maître et s'embarquer dans les canots du Nord, achetés des Indiens, plus courts de moitié, mal construits, mal équilibrés. Cinq hommes au lieu de dix forment un équipage ; une Indienne en fait souvent partie pour réparer les mocassins. Et l'on n'embarque plus que vingt-huit pièces et les provisions de maïs.

Juste à l'heure du départ arrive Tom MacDonald, ou le Bancroche, en charge du district de Rabaska. Voyageant dans un canot léger qui ne contient que des vivres et sa cassette, il a laissé loin derrière lui ses embarcations chargées de pelleteries afin de pouvoir se rendre au Grand Portage, et d'assister aux délibérations concernant les affaires de son district.

Grand, courbé, affligé d'une claudication qui

lui a valu son surnom, il s'approche des engagés. « Weil, weil, boys, happy to meet you. » Des lueurs de cordialité brillent dans ses yeux bleus et un courant de bonne humeur, circule chez les hommes. Le Bancroche est un maître jovial. Mais la bonne humeur, l'optimisme, l'entregent recouvrent une nature dure, habile et rusée.

Après avoir examiné la brigade spéciale dont il a proposé la formation aux associés, l'hiver passé, par courrier spécial qui a traversé le continent en raquettes, il donne quelques instructions à José Paul et se précipite avec ses hommes dans le sentier qui conduit au Grand Portage.

L'heure du départ sonne de nouveau. Armés, les canots quittent le rivage, les équipages entonnent une chanson. Puis les pagaies plongent dans l'eau claire de la petite rivière aux Tourtes.

Mais l'exubérance de l'heure ne dure guère. À peine un mille et demi de navigation, et la brigade se heurte à un portage, celui des Perdrix.

C'est le premier d'une longue série.

Dans la région montagneuse et boisée que les engagés traversent, dormant dans les lits de basalte ou de granit, s'étalent les lacs innombrables. On en trouve de petits, nichés au chaud dans un creux de montagne, entre des pins ; de longs et de peu profonds, alourdis de nénuphars, de lys d'eau, de sagittaires, de folle avoine, de joncs ; de larges qui hérissent sous le vent leurs courtes lames. Pour les relier, des torrents sautent des rapides ou des chutes, coulent sur des champs de gravier, s'infiltrent dans des gorges étouffées de troncs déracinés, de branches brisées et de souches pourries.

Au cours de cette courte mais vive ascension au-dessus du lac Supérieur, tout enthousiasme se perd. Au début, encore, des éclats de gaieté : quelques-uns des nouveaux bouts ont renouvelé leur contrat au Grand Portage et ils ont reçu leur régale : une mesure de vin ou de rhum.

Au portage de la Prairie où la brigade couche le premier soir, au portage de la Hauteur des terres, ils s'enivrent, ils se battent, ils se provoquent à porter jusqu'à six ou sept pièces sur

leurs épaules.

Mais ce reste d'ardeur s'éteint vite. Chaque jour, quatre ou cinq portages, sans compter les décharges, le remorquage à la haussière, le béquillage. Puis il faut réparer continuellement les mauvais canots qui se déchirent sur les embarras.

Tout provient de l'exiguïté des cours d'eau qui réservent encore un nouveau supplice aux voyageurs. Depuis leur départ du fort Charlotte, ils souffrent des attaques d'ennemis insaisissables et multiples : maringouins, brûlots, mouches des sables. Ces insectes pullulent dans les fosses de verdure où la brigade circule en canot, dans ces sous-bois et ces marais bouillonnants d'eau que jamais un souffle de vent n'atteint.

Pour se protéger, les voyageurs allument le soir des feux de bois pourri ou de feuilles en décomposition : ils fument leurs pipes jusqu'à la nausée. Mais rien n'y fait. Sous les canots où ils se glissent pour dormir, ils subissent la caresse, le chatouillement, l'attouchement, les piqûres de toute cette vie animale ; ils entendent le

bourdonnement clair, incessant, qui rend fou dans l'obscurité. De fatigue, les mangeurs de porc s'abandonnent aux fines morsures. Quelques instants de sommeil agité, et, de désespoir, ils se lèvent, marchent, cherchent les endroits, s'il y en a, où circule une forte brise et se plongent dans l'eau. Ils ont les mains et la figure en sang.

Bourgeois et commis se protègent de voiles verts et de gants ; ils s'enduisent d'huiles spéciales. Orignaux, chevreuils, caribous s'immergent jusqu'à la tête dans les rivières et les lacs ; les bisons, rendus fous, se roulent sur le sol des prairies lointaines ; impatientés, les chevaux se brûlent les sabots au feu des bivouacs en cherchant l'abri de la fumée. Seuls, les voyageurs stoïques n'ont aucun moyen de protection. Sans espoir, ils se couchent au milieu de cet essaim grouillant qui jaillit avec abondance des arbustes et des herbes.

Le lendemain, fiévreux comme des gens qui n'ont pas dormi, ils repartent. Ils renouent la chaîne des portages et des tourments sans fin. Devant les vieux voyageurs du Nord-Ouest, les

mangeurs de porc n'osent se plaindre, crainte des quolibets ; mais chaque jour, ils s'étonnent de l'étendue des misères qu'ils peuvent endurer. L'homme a-t-il tant de résistance ? pensent-ils. Hébétés, ils marchent dans une morne résignation, sans énergie, même pour l'impatience ; ou bien ils se ruent en avant, muets et lourds, dans une charge sans espoir. Au travers de la forêt, ils creusent leur chemin comme des sangliers.

Seul, Nicolas Montour couve son bonheur ; il est brigadier ; il a une embarcation sous ses ordres ; il commande un équipage. À l'arrière, Louison Turenne, avec son aviron de gouverne, puissant comme une tour, entendu aux réparations, capable s'il le faut de remplacer deux hommes dans les portages. Entre eux, trois milieux, gens rassis, bons travailleurs : pas de tête folle parmi eux, pas d'ivrogne. Et Montour leur inculque l'esprit de corps, l'unité, une sorte d'orgueil corporatif. Jamais son canot ne traîne à l'arrière ; il suit celui du guide et ne se laisse pas dépasser dans les portages.

Installé à son poste de premier rameur, Nicolas Montour surveille à travers l'eau les fonds d'argile, de cailloutage, de gravier ou de sable où reposent un peu partout les corps morts et les pierres dangereuses pour l'embarcation. Et son esprit travaille.

Nicolas Montour cherche à connaître ses nouveaux compagnons et surtout José Paul. Les hommes élevés au-dessus de lui le fascinent. C'est une attraction physique, une tendresse même qui le courbe vers eux. Un rayonnement de bonheur illumine sa figure s'il peut les approcher. Cette admiration inconsciente leur plaît et elle lui ouvre dans leur cœur la source d'une chaude sympathie. Mais l'attraction disparaît si ces mêmes hommes subissent quelque revers ; puis elle renaît, plus puissante que celle du soleil, s'ils rebondissent avec un nouveau succès.

Aussi Montour fait-il rapidement la conquête du mépris, esprit court et borné. Quelques jours de fréquentation, et leur amoralité commune a conclu un pacte qui durera.

Mais celui auquel Montour songe

constamment, c'est le Bancroche. Il parle de lui au guide et aux contremaîtres qui l'ont connu.

– Le Bancroche, il dit : « Si je t'ai nommé contremaître, ce n'est pas pour être contremaître moi-même. »

– Oui ?

– Puis il dit encore : « Si tu perds une alêne au portage à la Perdrix, que restera-t-il dans ton canot au portage à la Loche ? » Un Écossais. Ne rien égarer, ne rien voler, choyer chaque ballotin avec autant de sollicitude qu'un enfant, voilà le chemin de son affection.

Quand Tom MacDonald rejoint la brigade spéciale au portage des Bois Blancs, il la trouve aux prises avec les maringouins. Sa tente n'est pas plutôt élevée que les plaintes jaillissent de partout : des voyageurs sont malades, des embarcations ne tiennent plus l'eau, des pièces sont endommagées.

Le Bancroche lui-même souffre de la chaleur et des insectes ; son long voyage l'a épuisé. Mais il retrouve sa bonne humeur et des plaisanteries

pour ranimer les cœurs défaillants, encourager les engagés dans leur long martyre. Plus loin, sur les rivières plus larges et les lacs bien ouverts, le tourment diminuera et il y aura des heures de répit. Mais, en attendant, il puise avec scepticisme, dans sa pharmacie portative, des lancettes, des remèdes, tout un assortiment de drogues et d'orviétans qui inspirent la confiance.

Montour, lui, se garde de fatiguer le bourgeois par ses doléances. Son équipage, grâce à Turenne surtout, tient le coup, et s'il se rend auprès du Bancroche, c'est à loisir, la pipe allumée, en oisif, pour causer un peu et maintenir le contact.

Il voudrait bien savoir si ses protecteurs l'ont recommandé, et il hasarde des questions obliques.

– Vous connaissez Cournoyer ? De Lachine au Grand Portage, nous l'avons eu comme guide.

– Cournoyer ? Cournoyer ? Oui, il me semble, je connais un guide qui porte ce nom-là. Mais où l'ai-je rencontré ?

– Simon McTavish nous a dépassés au second portage à la Vase.

– Oui ?

– Tout allait mal ; des engagés voulaient retourner à Montréal.

– Réellement ? Il aurait mieux valu ne pas partir, alors.

Le Bancroche se dérobe aux interrogatoires insidieux et Montour se désole. Se peut-il que Cournoyer n'ait point tenu ses promesses ? Comme le premier venu, Nicolas Montour devrait-il, seul, se frayer une route jusqu'à l'estime du chef ? Encore du temps perdu, voilà tout.

Montour n'est plus que le spectre de lui-même. Sa mauvaise graisse s'élimine en sueurs par les pores de sa peau. Mais chaque soir, il revient à la charge. Il met de la circonspection dans ses approches ; une abnégation complète l'habite tant il est disposé à tout abandonner de lui-même, sentiments, idées, préférences, préjugés pour plaire au bourgeois. Il se change en une espèce de saint pour le renoncement à soi-même : ne se trouve-t-il pas en face de l'homme de qui dépend son avenir ?

Après avoir exécuté ses simagrées, il attend. Et, enfin, il obtient sa récompense. Un soir, le Bancroche se promène sur la grève pendant que les hommes se reposent auprès des feux. Et il aborde lui-même Montour.

– Alors, toi, tu ne te plains de rien ? Tu ne manques ni de résine, ni d'écorce de bouleau ? Aucun homme malade dans ton canot ?

Et le Bancroche sourit. Montour a gagné la partie. Isolé par sa charge dans ce groupe d'hommes, le bourgeois le prend vite en amitié. Chasseur passionné, il lui raconte ses aventures merveilleuses, le soir, auprès des feux. Le brigadier triomphe.

Le lendemain, au crépuscule, Nicolas Montour grimpe sur la berge à la recherche d'écorce de bouleau. Par hasard, il se retourne ; à travers les arbres, juste au-dessous de lui, il aperçoit le bourgeois, tout proche, les milieux et les bouts. Et il les contemple à l'œuvre sur la grève, ces hommes barbus, chevelus, cheveux blonds, cheveux noirs, coupés court en avant, long en arrière, puis nattés et ramassés en toque.

Voici José Paul, le métis hirsute, dont il a capté la confiance ; voici Lelâcheur, un gros homme à figure pâle encadrée de cheveux noirs, qui s'est attaché à lui comme une chaloupe à un remorqueur ; voici Facticeau le simple qui n'a jamais connu le mal autrement que dans son catéchisme ; voici Louison Turenne, honnête, massif, renfermé, ouvrier de premier ordre, toujours prêt à donner un coup d'épaule, rival possible ou collaborateur, Montour ne sait pas encore. Voilà enfin le bourgeois conquis, et çà et là, tous les autres : des cœurs candides et frustes, des crédulités parfaites, des hommes enfin qui, pour la plupart, n'ont pas une goutte de défiance dans le système. Se peut-il pâte plus facile à pétrir ? Champ plus avantageux où intriguer ?

Nombre d'hommes, s'ils pensent au succès, s'interrogent d'abord sur eux-mêmes ; ils se demandent quelle est l'étendue de leurs facultés ou de leur talent. Mais Montour n'entre point dans cette catégorie : il pense aux autres. Comment en obtenir ou leur imposer une collaboration ? Comment capter le résultat de leurs travaux ? De l'homme, il n'a aucune

connaissance théorique. Mais regardant les engagés, au bas de la berge, à tour de rôle, il devine déjà comment il s'y prendra. Les mots jaillissent de sa bouche, tels qu'il les fait.

Dans la nuit qui tombe, le spectacle que Nicolas Montour regarde de ses yeux ardents s'efface ; maintenant, les feux s'allongent, cônes rouges surmontés d'un panache noir, dans la nuit ; léger, un vent d'été bruit dans les lourds feuillages autour de lui.

Alors il glisse de nouveau son être secret dans la coquille de son corps qu'il commande bien ; il le verrouille solidement, car s'il l'exposait le moins du monde, s'il fournissait un fil conducteur à ses compagnons, il entraverait son action future, attacherait à ses paroles et à ses actes une signification précise, fournirait le moyen de les interpréter, et de le prévenir, lui, dans l'accomplissement de ses desseins.

Malgré les audaces et les risques, la brigade dégrade à maintes reprises. À Pointe Maligne, elle perd trois jours et trois nuits. Les voyageurs cherchent les îles couvertes de nids pour en voler

les œufs ; ils mettent à la broche des chiens dérobés aux tribus indiennes : à leur avis, aucune chair ne possède saveur pareille.

Mais le Bancroche, lui, sèche d'impatience. Pour tromper son ennui, il chasse cygnes, pélicans, outardes, canards et grues qui pullulent dans les alentours. Le soir, il se couche tard, place des sentinelles pour guetter une embellie, prêt à tenter, même dans les ténèbres, d'entrer dans la Saskatchewan.

Nicolas Montour le trouve assis devant un gros feu de branches sèches, en arrière d'une épaisse haie d'aulnes et de saules qui protège la flamme contre le grand vent. Parfois, une rafale s'insinue à travers cette barrière ; dans l'éloignement retentit le choc sourd du déferlage des lames. Déjà la nature dégage une intense mélancolie automnale.

– Quand pourrons-nous partir ? demande Montour.

– Au matin, peut-être ; le vent va mollir cette nuit.

Le Bancroche précède Montour sous sa tente. Il lui verse un peu d'eau-de-vie.

Puis il saisit sa cornemuse. Il joue. C'est sa manière de passer les heures trop longues. Dans cette solitude, les notes ont un accent d'émotion. Elles pleurent, elles se lamentent.

– Alors, en face, de l'autre côté du lac, les brigades de la Compagnie de la baie d'Hudson débouchent dans le pays des pelleteries ?

– Oui, les Anglais arrivent par là... Les navires leur apportent leurs marchandises de traite à quelque trois cents milles d'ici ; à nous, ils les apportent à Montréal, bien près de deux mille milles... Tu saisis ?

– La différence est considérable.

– La différence ? Mon bon... Ils ont quatre mois d'avance sur nous. Pense au voyage en canot que tu viens d'accomplir, à celui du retour, au printemps. Eux, il leur est épargné...

– Comment la Compagnie de la baie d'Hudson, aux portes du fleuve Churchill, de la rivière Rouge, de la Saskatchewan, de

l'Assiniboine, ne nous a-t-elle pas coupé l'herbe sous le pied, partout ?

Le Bancroche fume : ses yeux expriment toute la fatigue accumulée pendant vingt années de courses dans les pays d'En-Haut.

– Comment ? L'histoire est tellement invraisemblable. Vois-tu, elle n'a pas notre initiative, notre audace, notre connaissance des tribus indiennes. Parmi nous, pas de fonctionnaires empotés et prudents ; nos engagés n'engraissent pas des vaches ou des cochons ; ils ne coupent pas du foin autour des forts ; ils ne craignent pas les Indiens, ni les rapides, ni la forêt. Tu ne sais pas encore quelle bande d'aventuriers nous sommes... Et notre personnel est formé à notre image. As-tu jamais vu hommes plus endurcis à la misère, plus habiles à la manœuvre des canots ? S'il fallait leur verser des gages équitables... Et les Indiens les aiment, ils vous aiment, vous, les Français ; vous les attirez à nos forts.

Les bons tours que nous avons joués à la Compagnie de la baie d'Hudson ! Je n'en

terminerais jamais le récit. Les Indiens interceptés à l'intérieur lorsque les Anglais les attendaient, confortablement installés dans leurs forts de la côte ; les dérouines pour mettre la main sur les fourrures qu'ils avaient payées ; les forts établis parmi les tribus ; toujours, nous faisons le voyage nous-mêmes au lieu de l'imposer aux naturels ; nous n'attendions pas les peaux ; nous allons les chercher, toutes sanglantes, à peines arrachées du dos des bêtes.

– Oui. Mais en réalité, la situation n'est-elle pas dangereuse ?

– Sans aucun doute. Notre plus dangereuse ennemie, c'est la Compagnie de la baie d'Hudson. Je l'ai assez crié au Grand Portage. Je la vois agir. Elle apprend à notre contact. Depuis dix ans maintenant, elle construit ses factoreries à côté des nôtres ; ses engagés commencent de rivaliser d'audace avec nos voyageurs. Nous avons réussi à protéger Rabaska. Mais jusques à quand ? Et quand elle l'osera, ce sera la guerre, et une guerre à mort. Qu'elle place un jour à sa tête un homme comme Simon McTavish...

– Les Canadiens devraient s’entendre.

– Oui, ils devraient s’entendre : je leur dis toujours. Unir les XY et la Compagnie du Nord-Ouest, McTavish et Mackenzie. En deux ans, la Compagnie de la baie d’Hudson tomberait en faillite ; nous serions les maîtres incontestés. Laissons-lui dix ans, et elle deviendra invincible. Mais quel moyen d’unir les Canadiens ? Le mot d’ordre n’est-il pas aujourd’hui de mettre les Petits hors de combat le plus tôt possible, d’imposer l’union avec eux par la force afin de préparer la lutte finale contre la Compagnie de la baie d’Hudson ?

– Il sera trop tard.

– Il sera trop tard. Nous serons trop affaiblis, les Petits et nous. Et tu ne sais pas comme ce sera dur... Ils sont formés à notre école, ceux-là, les Petits... Tous, ils sont nos élèves ou nos maîtres... Mackenzie, Rocheblave, tous les autres, d’anciens amis ou d’anciens compagnons... Ils le connaissent, eux aussi, leur Nord-Ouest... Nous leur briserons les reins, nous sommes les plus forts ; à nous seuls, nous ramassons déjà les onze-

quatorzièmes des pelleteries. Mais après, après... Il sera trop tard, nous ne pourrons plus triompher de la Compagnie de la baie d'Hudson. J'ai toujours demandé la conciliation avec les Petits, moi. Mais nos succès présents voilent la situation : la Compagnie de la baie d'Hudson est à trois cents milles des territoires de la chasse, nous en sommes éloignés de deux mille milles...

Le Bancroche avait perdu sa jovialité. Il montrait une figure sérieuse et dure ; mais dans ses yeux étrangement pâles une lueur profonde brillait.

– La fusion avec les Petits ou la guerre... La fusion est impossible ; alors... Ils sont les plus faibles : il faut les mettre hors de combat les premiers. Nous réussirons, oui, nous réussirons. Mais après, après...

Tom MacDonald se tait. Il ne raconte pas ses conversations avec Simon McTavish, le Marquis ; ses interventions dans les délibérations ; tous les efforts pour empêcher cette lutte. Mais il n'avait rien obtenu : la haine personnelle de McTavish et d'Alexander

Mackenzie formait un obstacle indestructible à son plan de coalition. « À n'importe quel prix, empêcher les XY de pénétrer dans Rabaska », voilà la consigne qu'il avait reçue. Et il saurait l'exécuter.

Montour comprend bien tout maintenant : les fûts de liqueurs alcooliques, l'augmentation du nombre des engagés, le choix d'hommes forts, l'abondance des marchandises de traite, la haine contre les rivaux qui gonfle le cœur des engagés.

Rien, aucun trait de sa physionomie ne bouge. Nul ne pourrait deviner la joie dont cette entrevue l'a gonflé. Il sait enfin ce que l'on veut en haut lieu et ce que l'on projette... Il possède les renseignements nécessaires pour faire cadrer son action individuelle avec le programme général de la Compagnie.

Et cette entrevue l'a rapproché de Tom MacDonald. Avant, il demeurait malgré tout le subordonné. Pendant quelques instants, il s'est élevé au rang d'ami... Minutes brèves, minutes annonciatrices que celles où il a reçu des confidences d'une telle portée.

Septembre s'annonce par des grains de neige, des nuits glaciales, de grands vents refroidis sur les étendues désertiques du pôle. La brigade se hâte. Par une série de lacs et de rivières entrecoupés de portage, elle a quitté la Saskatchewan au fort Cumberland, laissé derrière elle les prairies à peine entrevues, atteint le fleuve Churchill. Seule, une sombre bordure de conifères la sépare du corridor sans forêt qui borne l'océan Arctique.

Son humeur joviale l'aidant à bien tenir en main son équipage turbulent, le Bancroche exige de ses hommes des efforts extraordinaires. Parfois, le signal du départ se donne à deux heures du matin. Pourtant les hommes sont harassés ; plusieurs ont les jambes et les pieds enflés ; d'autres se traînent à peine. Tous sont rendus, las, non de cette fatigue d'un jour ou d'une semaine qu'une bonne nuit de repos dissipe, mais de cet épuisement profond qui provient de quatre mois d'un travail au-dessus des forces humaines ; et sans qu'il y ait entente, la marche ralentit.

Et le fleuve Churchill présente des difficultés singulières : douze lacs à traverser sur son parcours, de nombreux rapides et portages. Ceux-ci s'effectuent maintenant sans animation, dans le silence ; et les voyageurs en mêlent les noms : portages de la rivière Rapide, du Baril, du Vison, du Diable, des Halliers, des Galets, des Morts, des Écores, du Rapide qui ne parle point, du Canot Tourné, des Épingles, du Genou, du Serpent, des Œufs, du lac Croche, du lac Primeau ; les voyageurs les confondent tous, ils ne savent plus s'ils sont situés sur le fleuve Churchill, les rivières Winnipeg ou Maligne. En ont-ils traversé cent cinquante ou deux cents depuis leur départ ? Ils ne savent plus. Et s'ils demandent aux vieux voyageurs les noms de ceux qui interrompent encore leur route, l'énumération en est si longue qu'elle paraît interminable. Alors, ils marchent dans une résignation muette, car s'ils ralentissaient un instant leur marche, la glace pourrait les surprendre en chemin et ils devraient hiverner au hasard dans un chantier de fortune.

Montour seul semble avoir conservé un peu de

vitalité. Depuis quatre ou cinq jours, l'inquiétude le trouble. Et, ce soir, à l'Encampement Douce, sans qu'il y paraisse, il surveille là-bas des allées et venues. Toutes les ruses, ils les emploie pour voir sans être vu.

Le Bancroche, en effet, n'a-t-il pas souvent rencontré Louison Turenne ces jours derniers ? Ne l'a-t-il pas recherché ouvertement, à la face de la brigade ?

Où mènera cette affaire ? Montour, afin d'espionner, malmène son gros corps lourd. Il le met en nage. Pas de repos pour lui. Les feux éteints et les hommes couchés, le contremaître veille encore. Il voit une lumière s'allumer dans la tente du bourgeois. Alors il part avec précaution ; il disparaît dans les arbres de la forêt garnie d'un sous-bois touffu. Après avoir fait un détour, il s'approche de la tente. Enfin, il entend des voix claires et nettes. C'est Tom MacDonald qui parle :

– Bien... Souvent, la carrière d'un traiteur est pénible. Mais au bout, qu'y a-t-il ? La fortune pour un homme bien doué. C'est aussi une tâche

digne que celle de commander.

– Oui, répond Turenne. Vous y prenez du plaisir. Le commandement est moins dur s’il vient de vous.

– Bon. Cette carrière rémunère bien son homme. Bien. Il faut y penser. Depuis le fort Charlotte, je vous ai tenu pour ainsi dire sous observation. Les Indiens, vous les aimez ?

– Ils font pitié.

– Voilà. Chaque fois que nous en avons rencontré, au bout d’une heure, ils étaient réunis autour de vous. Très bien. Rien n’est plus important.

La conversation dure.

– L’imbécile, se dit, à part lui, Montour ; il ne comprend pas ce que parler veut dire. Ne voit-il pas ce que les Bourgeois lui proposent ?

Et il reste là, haletant, la figure pâle, plein de rage et d’incertitude. Ses mains s’enfoncent dans la boue froide, l’eau monte sous ses genoux. Mais il ne sent rien : il est tout oreilles et il écoute.

Turenne ne comprend-il pas vraiment ? Ou

bien ne donne-t-il pas de réponse tout de suite afin d'obtenir des offres plus précises ? Qu'a-t-il ? se demande encore le contremaître.

Il revient en rampant dans le sous-bois. Il s'écorche. Ses mains saignent. Sans se panser, il se roule dans sa couverture et reste les yeux ouverts dans le noir pendant que la forêt sans limite geint autour de lui.

Mais la tempête la plus violente, elle se déchaîne en lui-même. Toutes les fatigues, toutes les attentions qu'il s'est imposées depuis Grand Portage seront-elles peine perdue ? Ce n'est pas à lui que le Bancroche offre de l'avancement, mais à Turenne. Ironie douloureuse des choses. L'envie mord à pleines dents dans sa chair.

Nicolas Montour est prêt pour l'autre combat. Non, la promotion de Turenne n'a pas eu lieu encore et il est au courant. Savoir, voilà la grande loi. Rien ne s'est jamais passé parmi la brigade – jeu des amitiés ou des haines, manquements à la discipline, partialités des chefs, incidents des relations entre engagés – sans qu'il l'ait aussitôt appris. Et maintenant, il attend sa récompense.

Alors, le lendemain, les incidents commencent de se produire. Il est toujours arrivé toutes sortes de choses à ceux qui, un bon jour, se sont trouvés sur le chemin de Montour, ont menacé sa carrière ou dérangé ses plans.

La brigade quitte à peine le rivage que l'on entend José Paul qui crie d'un autre canot :

– Turenne ! Turenne ! Ton paqueton, tu l'oublies !

Surpris, le gouvernail se retourne ; ils se souvient bien d'avoir placé son sac-à-tout-mettre dans le canot ; et, maintenant, le sac est bien là, sur le rivage, dans les broussailles.

Plus tard, dans la journée, la brigade dégrade après la pluie pour le séchage de quelques marchandises. Le temps de repartir venu, en entend crier de tous côtés :

– Turenne n'est pas là ? Où est Turenne ?

– Il sera allé à la pêche, répond Montour. Celui-là, il ne pense qu'à ses lignes. Pas d'autre idée en tête.

Cris et clameurs ramènent Louison Turenne.

Philippe Lelâcheur lui aurait affirmé, de la part du guide, que la brigade ne repartirait que le lendemain. Philippe Lelâcheur proteste maintenant et nie : il n'a jamais rien dit de semblable ; on l'aura mal compris.

Puis le canot dont Montour est le brigadier subit une avarie. Celui-ci affirme qu'il a donné un certain signal ; Turenne soutient le contraire. Un signal : chose essentiellement fugace que rien n'enregistre. Qui départagera les deux hommes ? Facteau le simple s'offre à jurer que le gouvernail s'est trompé. La discussion dure longtemps car deux voyageurs ont failli périr, trois ou quatre sacs de plomb ont coulé à pic.

Le soir, Turenne, comme d'ordinaire, répare le canot avec soin. Pourtant, au matin, lorsqu'on met l'embarcation à l'eau des fuites se révèlent partout. Il faut retarder le départ pour gommer.

– Qu'est-ce que cela signifie ? se demande Louison Turenne. Depuis trois mois je les répare, ces canots ; et, toujours, le matin, ils étaient en bon ordre.

Ou bien, après une dure journée de travail,

Philippe Lelâcheur arrive soudain à la course auprès de Turenne.

– Allons à la pêche ; on me dit qu’il y a de belles truites dans cette rivière.

Il presse son compagnon. Mais deux minutes après leur départ, Nicolas Montour surgit à son tour :

– Où est Turenne ? Où est Turenne ? Le bourgeois a besoin de lui. Il n’est pas là ? Où est-il encore ?

Une pagaie se brise. Alors Nicolas Montour ne confie pas immédiatement la tâche d’en fabriquer une nouvelle. Il attend, il ne perd pas le gouvernail de vue. Pendant trois jours, celui-ci ne quitte pas le bivouac, ni la brigade ; au soir du quatrième jour, il s’éloigne pour la pêche. Et quand la nuit approche, le brigadier l’envoie chercher.

– Où vous teniez-vous, Turenne ? J’ai besoin d’une nouvelle pagaie et il y a deux heures que je cours après.

Dans les ténèbres, près des feux, le gouvernail

ne peut terminer cette tâche le soir même. Aussi le moignon informe, avec sa pale mal dégrossie, circule-t-il de main en main, à l'heure du départ.

– Regardez, bourgeois, regardez ; voilà l'ouvrage de Turenne ; il n'a pu le finir : il était allé à la pêche.

Quolibets et rires pleuvent. On s'amuse.

À tout instant se produisent ainsi des coïncidences et des incidents mystérieux ; puis subitement, ils cessent. Mais que Louison Turenne accomplisse une action d'éclat qui le signale à l'attention du bourgeois, qu'il sauve l'équipage et la cargaison d'un canot qui s'en allait à la dérive dans des rapides, qu'il porte toutes les pièces d'un voyageur dans un portage singulièrement difficile, et, instantanément, le feu roulant des événements étranges reprend son cours : l'alêne se perd au campement, la marmite à brai reste au bivouac, le wattap et l'écorce de bouleau disparaissent.

Désormais Louison Turenne comprend. Il les connaît à fond, maintenant, il les connaît tous, les trucs vieux comme le monde dont on se sert

contre lui, et surtout ceux qui visent à démontrer qu'il est un engagé peu soigneux : ouvrage confié à la dernière minute, urgence prétendue pour imposer la hâte, visites et tracasseries pour le déranger et empêcher que l'exécution soit parfaite ; et, s'il tourne le dos, sabotage de l'œuvre de ses mains.

Muet, impassible d'apparence, Louison Turenne la regarde agir, la petite bande sans scrupule ; il apprend à connaître les uns après les autres tous les membres qui la composent, il les voit engrener l'un dans l'autre tous leurs mouvements, distiller leur venin et leurs mensonges. Il assiste à leurs manèges.

Ils sont au travail, les termites. Afin de saper sa réputation, ils accomplissent leur besogne microscopique et souterraine ; ils grignotent dans les ténèbres. À la moindre alarme, ils fuient : plus rien. Puis ils s'avancent de nouveau, craintifs, toujours tremblants à l'idée d'être découverts et d'être écrasés brusquement.

Tom MacDonald est mis au courant de chaque machination par Montour, Philippe Lelâcheur,

Facteau. Mais la discrétion se mêle toujours à la prudence. Indisposer le bourgeois contre Turenne, voilà le but. Mais pas trop. Il faut glisser sur les accusations. Insister, ce serait donner trop d'importance à l'affaire, déclencher peut-être une enquête qui disculperait la victime. Alors ils se tiennent prêts à reculer et à adoucir les accusations par une plaisanterie : erreurs, fautes se commettent partout, n'est-ce pas ? Et jamais ils ne mordent à belles dents.

Louison Turenne devine l'adversaire qui le poursuit dans l'ombre. Nicolas Montour n'est plus au temps où, solitaire, il menait sa campagne vicieuse contre François Lendormy. En apparence, il n'agit presque pas. Pour établir des corroborations, révéler des faits au bourgeois, poser des pièges, il a maintenant des complices.

Et il les a trouvés à bon compte. Tout d'abord, il a lancé des accusations générales ; il a semé des légendes sur le compte de son adversaire ; il a choisi les calomnies auxquelles on ajouterait foi, très facilement, et que certaines apparences justifiaient de prime abord.

Turenne mène une existence un peu austère. « Turenne veut passer pour un juste ou un saint, dit-on ; Turenne déteste les engagés qui se saoulent ; Turenne ne veut pas que nous nous amusions. » Il soigne son travail. « Turenne est méticuleux, dit-on, il ne s'occupe que de détails, de vétilles, il est lent. » Quoi qu'il soit, quoi qu'il fasse, toujours le coup de pince habile transforme le profil en une grossière caricature.

Et si le gouvernail s'entretient un moment avec le Bancroche, Nicolas Montour dit aux engagés :

– Tiens ! Turenne qui révèle encore nos petits secrets au bourgeois. Surveillons-le, mes petits cousins.

Afin de rendre l'accusation plus plausible, Lelâcheur dénonce lui-même l'inconduite de quelques engagés, et les victimes punies reprochent à Turenne ses indiscretions.

De cette façon, il noue facilement la coalition et tous les hommes qui, dans la brigade, n'ont pas de sympathie pour Turenne. Leur vague antipathie se change vite, comme c'est la

coutume, en haine ouverte, en colère disposée à manifester sans scrupule toutes ses irritations.

Mais il a d'autres ressources pour se trouver des collaborateurs plus intimes.

– José Paul, dit-il au Métis, sais-tu que Turenne chante partout qu'il est l'homme le plus fort de la brigade ? Tu as trop bu, dit-il, tes forces s'en vont.

Et à Lelâcheur, il chuchote :

– Tu es mon ami. Si j'avais une charge plus importante, je te garderais à côté de moi. Ton existence deviendrait plus facile alors. Je fais bien ce que je peux aujourd'hui, mais...

Une langue habile transforme en marionnettes les gens obtus. Sous l'effet des paroles piquantes du contremaître, José Paul, Philippe Lelâcheur, Guillaume d'Eau, que les scrupules n'étouffent point, jouent bientôt le jeu de Montour.

Calculateur froid, celui-ci les regarde d'un œil malicieux travailler à ses desseins, ces hommes rouges de colère, qu'il a soulevés ; ils exécutent ce qu'il aurait dû accomplir lui-même, y mettent

plus de zèle et plus de violence, souvent, que lui, le principal intéressé. Bientôt Turenne est aux prises avec cette harde de loups, tandis que Montour, les mains libres, peut préparer son avenir, en arrière de la bataille, dans l'ombre.

D'ailleurs, s'il le fait, le brigadier sait aussi payer de sa personne et se charger des tâches délicates. Il a réduit, par exemple, le caractère du bourgeois en formules nettes ; avec certitude, il peut prévoir ses réactions dans certaines circonstances. Tout cela est mécanique, inévitable et clair comme le jeu d'une machine.

Ainsi le bourgeois déteste les prudes. Et Montour ne l'oublie jamais au cours de ses conversations avec lui.

– Tu as comme gouvernail de ton canot un engagé bien habile.

– Turenne ?

– Oui.

– C'est... C'est peut-être préférable. Vous savez, mon bourgeois, le trafic des fourrures, il voudrait le conduire, lui, sans eau-de-vie et sans

femmes...

– Vraiment ?

– Pour lui, donner de l'eau-de-vie aux Indiens, c'est un crime... Nous les démoralisons, paraît-il... Enfin, une conscience de jeune fille.

Quelques préjugés violents se tordent dans l'âme du Bancroche. Sous son épiderme, ils forment des points sensibles auxquels on ne peut toucher sans lui arracher des hurlements. Ainsi, il déteste les prêtres catholiques. Cette fois, c'est Philippe Lelâcheur qui lui confie d'un ton doucereux :

– Turenne, mais il n'aurait rien de plus pressé que de remplir les pays d'En-Haut avec des missionnaires. Il voudrait toujours marcher dans la main de son curé.

– *I will be damned...*

La réaction est violente et instantanée.

Mais la plus habile tactique n'est-elle pas d'inspirer à un homme les moyens de se perdre lui-même ? Montour l'a déjà appliquée avec succès contre François Lendormy. Il tente de

l'appliquer encore contre Turenne.

S'il sait, par exemple, que le Bancroche est très occupé, débordé par les plaintes, excédé par les difficultés, il arrive pudiquement près de Louison Turenne, les yeux baissés, et il lui dit :

– Mais va, va ; demande au bourgeois la permission d'aller à la pêche ; la truite est belle ici.

Il surveille Turenne de côté. Presque toujours déçu dans ses espérances, il recommence sans cesse, confiant qu'un jour ou l'autre ses propositions seront agréées et que le gouvernail courra lui-même à sa propre perte.

Très libéralement, Nicolas Montour use du mensonge et de l'exagération. Mais si par hasard la vérité peut concourir à ses fins, il l'emploie de préférence. Quel instrument d'un effet plus sûr ?

Ainsi, entre le bourgeois et le gouvernail, il y a des oppositions d'idées et de caractères. Et qui les a mieux devinées et comprises que le gouvernail ?

– Le Bancroche, dit Montour à Turenne, c'est

dans son genre un homme excellent. Mais, par l'intermédiaire de ses commis, il pousse les voyageurs à la dépense afin de les endetter si lourdement qu'ils ne pourront plus jamais quitter le service de la Compagnie. Dans ce traquenard, il prend les plus habiles et les plus forts. Puis un engagé qu'il juge indispensable, José Paul, par exemple, peut commettre tous les méfaits ; notre guide a au moins deux bons meurtres sur la conscience. Le Bancroche leur pardonnera tout et les protégera. Il pousse aussi les voyageurs à épouser des Indiennes pour les retenir dans le Nord-Ouest. Tu sais déjà à quoi aboutissent ces unions ? Et la débauche la défend-il, penses-tu ?

Il frappe juste. Turenne ne le laisse pas voir, mais la flèche porte droit dans le milieu de la cible.

Du même mouvement, quelques minutes plus tard, il dit au bourgeois :

– Turenne, il est surtout frappé par la justice et l'injustice des choses. Aucune considération ne l'empêchera de livrer un meurtrier à la justice. Avec lui, les voyageurs n'obtiendraient pas un

crédit plus élevé que leur salaire, et celui qui épouserait une Indienne ne quitterait pas le Nord-Ouest sans ramener femme et enfants.

Toutes les oppositions fines ou grosses entre les deux hommes, Montour les signale à l'un et puis à l'autre ; il les aggrave tellement qu'aucun pont ne saurait plus traverser cet abîme. Et c'est comme s'il leur disait :

– Voyez vous-mêmes ; vous ne pouvez collaborer ; vous n'avez aucune idée commune ; rendez-vous compte de vos incompatibilités.

Son esprit, d'une qualité spéciale, voit les choses spirituelles aussi distinctement que les matérielles, une maison, un canot, par exemple. Et c'est ce qui donne à son jeu tant de sûreté.

Afin de pousser encore plus avant sa pointe, il se forme des thuriféraires.

– Non, ce n'est pas un homme ordinaire, Nicolas Montour ; en voilà un qui sait conduire ses affaires et les affaires de la Compagnie, dit Lelâcheur avec à-propos, quand le bourgeois l'écoute.

Et il donne des exemples.

Ainsi attaque et défend ses positions menacées
Nicolas Montour, le brigadier.

Au fond, pour Montour et ses amis, le bourgeois, c'est l'ennemi ; c'est l'homme contre qui on se ligue pour l'influencer, en obtenir des avantages.

Ces intrigues aboutiraient moins souvent, si le Bancroche pouvait communiquer plus facilement avec ses hommes. Mais il ne sait le français que bien imparfaitement, et alors il est prisonnier, quant à son opinion sur les engagés, de quelques voyageurs qui savent bien sa langue et l'approchent plus facilement. Ceux que Montour conduit ne laissent pénétrer de l'extérieur que ce qu'ils veulent : ils commandent aux portes. Rien n'est plus facile que de déformer la réalité, d'édifier contre Turenne un château de cartes de calomnies, un fragile château de mensonges qui ne vacillera pas.

Sous cette attaque à fond, Turenne est resté calme dans la sérénité de sa force. Dédaigne-t-il les attaques ? Est-il insensible ? Croit-il que son

honnêteté et son habileté naturelles transparaîtront au travers de tous les artifices ? Est-il dépourvu d'ambition ? Ce que son rival veut l'empêcher d'obtenir, y tient-il ? Montour ne comprend pas bien encore.

Louison Turenne continue à vivre comme par le passé ; il reste bon pour les Indiens, obligeant pour ses compagnons.

Et chaque fois que les circonstances le permettent, il s'éloigne de la brigade, descend sur le rivage des lacs et des rivières : il jette la ligne, il attend.

Alors, tout est joie pour lui. Élevé sur les rives du fleuve, il aime ce monde mal connu et pourtant si vivant : une rivière, ses remous, ses tourbillons, ses bulles, les grandes surfaces lisses d'où, soudain, saute un poisson. Le long de son cours, il retrouve toujours un paysage familier : sable, argile, pierres, ou bien, penchés sur elle, des saules, des aulnes en touffes épaisses, des liards, des frênes ; et, plus bas, la bordure de joncs qu'un perpétuel courant anime. Et dans ce pays vierge, comment trouver une pièce d'eau

sans voir en même temps canards, outardes, oies, pélicans, sarcelles et cygnes plonger, nager, animer le paysage de leur vivacité tumultueuse ? Enfin, la rivière palpite de sa vie cachée : poissons qui sautent dans un éclaboussement d'eau, ceux qui dorment au soleil, près de la surface, ceux qui se cachent dans les profondeurs et qu'il faut appâter avec soin.

Dans cette lumière mouillée d'humidité, quelquefois de brouillard ou de brume, au bruit liquide de l'eau, à la rumeur des rapides ou des chutes, le gouvernail sent son être s'emplier d'une douce plénitude, et de la simplicité du bonheur.

Là, il oublie la violence des attaques de Montour. Jeune, il se heurte pour la première fois à un homme animé à son égard d'autres sentiments que ceux de la bienveillance ou de la stricte justice, qui organise à tête reposée des pièges contre le voisin et emploie des moyens malhonnêtes pour réussir. Comment n'éprouverait-il pas l'impression de se trouver devant un spécimen d'une autre espèce que de l'espèce humaine, une espèce aussi différente de

celle qu'il connaît que si elle avait trois pieds ou deux têtes ? En lui, la curiosité surmonte la colère ou la haine.

Fils de paysans établis sur de grandes terres, il n'a jamais connu cette guerre entre les hommes. Ses ancêtres, s'ils avaient besoin de revenus plus élevés, défrichaient un nouveau pan de forêt, cultivaient un champ de façon plus rémunératrice, n'attendaient un surplus d'argent que d'un surplus de travail et d'un accroissement de leurs biens-fonds. Jamais ils n'auraient ainsi eu l'idée d'empiéter sur autrui. Leurs voisins, ils ne les considéraient point comme des individus à tromper, à voler, à écarter d'un bon morceau, mais comme des compagnons de vie pour les heures de délassement, de souffrance ou d'entraide.

Alors, il étudie Montour avec avidité. Quelle sorte d'homme est-ce ? Il suit ses mouvements, il veut savoir la vérité sur chaque parole qu'il dit, chaque mouvement qu'il exécute. Avec une surprise toujours nouvelle, il le regarde venir vers lui, corpulent, suant, tenter de le diriger à petits

coups de paroles comme il dirigeait Lendormy, dire avec détachement :

– Le Bancroche est mauvais coucheur ; ne le fréquente pas trop. Pour rien, il tombe dans d’épouvantables colères.

Ou bien encore :

– Le brigadier du troisième canot te hait.

Car Montour veut l’écarter des bourgeois, de ceux que le bourgeois distingue particulièrement ; il le pousse du côté de Provençal que le Bancroche ne peut souffrir, et qui, soudainement, se met à accabler Turenne de ses attentions.

Celui-ci laisse dire. Il ouvre ses yeux noirs qu’il a grands, toujours mouillés on dirait d’une pitié pour quelqu’un ; comprendre, comprendre, voilà sa passion ; et il suit du regard, avec persévérance, cet homme ; il l’observe dans ses mouvements, comme un animal nouveau qu’il faut surveiller.

Pendant que cette vigoureuse offensive contre Louison Turenne se poursuit, la brigade continue

sa route. Elle traverse le lac de l'île à la Crosse où la Compagnie possède une importante factorerie, remonte la rivière Profonde, le lac Clair, le lac des Bœufs, la rivière à la Loche. Et après tant de fatigues, elle se heurte au plus long portage alors connu, la terreur des voyageurs : le portage la Loche, qui compte quatorze milles de long et monte à plus de mille pieds d'altitude. Situé entre le bassin de la baie d'Hudson et celui de l'océan Arctique, il passe sur une nouvelle hauteur des terres, la quatrième que les mangeurs de porc ont rencontrée depuis leur départ.

Émaciés par cinq mois de rudes travaux, réduits à l'état de squelettes, les épaules courbées, les voyageurs s'attaquent mollement à cette nouvelle difficulté. Le Bancroche doit distribuer un peu de rhum avant que le collier se tende bien sous la pesanteur des pièces. D'échafaud en échafaud, de pipe en pipe, d'une croupe ombreuse et verte à l'autre, ils progressent lentement avec la cargaison et les canots. Ils montent d'abord par un sentier sablonneux parsemé de cailloux ; puis ils gravissent un chemin uni qui se glisse sous la forêt de cyprès,

de sapins et de peupliers ; un petit lac s'offre à leur vue, puis des collines escarpées.

Ils peinent tout le jour, puis ils dorment autour du chargement. Sans penser à rien, pour ne pas se décourager, ils avancent sous le poids qui les écrase, muets comme des bêtes de somme. Et ce n'est que le soir du quatrième jour, après des fatigues mortelles, qu'ils atteignent les rives de la rivière à l'Eau Claire, ou rivière des Bocages, d'une profondeur qui va jusqu'à six cents pieds, et dont le courant coule vers l'océan polaire. Recrus de misères, ils s'affaissent autour des feux allumés.

Dans le crépuscule flamboyant, ils regardent s'étendre lointainement le pays de Rabaska dont ils ont atteint la frontière. C'est un spectacle de majesté suprême. Jusqu'à quarante milles et plus, la rivière fuit vers le couchant dans une espèce de canal sombre où elle prend une couleur de vitre ; se glissant avec elle entre deux séries de hauteurs violacées, la vallée, tour à tour fourrée de forêts denses ou pelée comme un pâturage, s'éloigne, sinueuse, et dévale vers l'abîme des lointaines

prairies.

À demi couchés les uns à côté des autres, en silence, ils fument devant la mystérieuse contrée. Les flammes du couchant s'éteignent soudain et l'air retentit d'étranges rumeurs : vent d'automne et ses sifflements désolés, brame des wapitis, des chevreuils et des caribous. Las, les nerfs sensibles, les voyageurs frissonnent d'une désolation déchirante. La sensation aiguë de leur solitude tout à coup leur perce le cœur : ils éprouvent l'appréhension vague qu'apportent un éloignement trop grand des hommes, la constatation de leur petitesse dans ce continent trop vaste, une crainte de se trouver ainsi à mille lieues peut-être de la civilisation, des villages, des vieilles paroisses qui laissent monter leurs fumées entre les arbres sous lesquels ils sont tapis.

Heure d'angoisse brève. Le lendemain, ils ont repris leur route. Quelques portages, et la belle rivière aux Eaux Claires mêle ses eaux pures aux eaux boueuses de la rivière à la Biche. Les canots tournent brusquement vers le Nord, à angle droit,

et ils commencent à descendre directement vers l'océan Arctique. Ils passent au fond de cette large rainure de cinq cents pieds de profondeur que le courant violent s'est creusée dans la molle argile des plaines couvertes de forêts. Pas de rapides, pas de cataractes. Ils se laissent porter doucement, sans travail. Bientôt, après des jours, les berges s'abaissent, s'éloignent, la rivière se divise en trois chenaux, les longues îles naissent, effilées, boueuses, chargées de pins d'une grande taille ; autour d'eux apparaît l'immense district des terres basses et noyées du Delta, les champs d'alluvions qui s'augmentent chaque année et diminuent la surface du lac. Saules et peupliers ombragent des prairies de roseaux, le gibier aquatique se lève partout, les troncs d'arbres déracinés s'ensablent et bloquent les chenaux.

Encore quelques coups de rames, et la lumière du lac des Buttes s'éploie soudain à l'est entre ses douces collines de granit rouge. Des îles surélevées reflètent leurs escarpements dans l'eau pure. Enfin, ils sont arrivés au pays des neiges prématurées et des nuits si longues qu'elles mangent le plus clair des jours.

Malgré tout, la fatigue est oubliée. Fort Chipewyan, les quartiers généraux de la grande Compagnie dans Rabaska, apparaît là-bas, chantiers bas et sombres au haut d'un promontoire. Alors les voyageurs endossent leurs costumes du dimanche et préparent leurs fusils.

Tous éprouvent l'excitation de l'arrivée, sauf Montour qui est inquiet. À la suite de sa longue bataille contre Turenne, il est resté en possession de la confiance du bourgeois. Après lui, il se pose comme le membre le plus influent de la brigade. Les engagés commencent de sentir l'honneur d'une parole tombant de ses lèvres ; ils l'écoutent avec considération. Quelquefois, ils le chargent d'intercéder pour eux auprès du chef et ils lui confient leurs ennuis. Montour les entend avec patience ; il tâche de leur accorder ce qu'ils désirent. Car, chaque fois, il s'attache des hommes, les attelle à sa fortune et augmente sa clientèle.

Mais il s'agit maintenant de récolter et la situation n'est pas bonne.

– Franchement, lui a dit le Bancroche, je ne

sais où vous envoyer cet hiver. Commis ? Chef de poste ? Vous n'avez aucune expérience. Vous ne connaissez pas les langues indiennes. Enfin, je réfléchirai... Je trouverai bien à vous employer...

Et Montour ne sait quoi demander. Avoir un but, intriguer pour obtenir un emploi, voilà ce qu'il connaît. Perdra-t-il des années à un apprentissage obscur, peu glorieux, peu rémunérateur, dans un chantier perdu, à la lisière d'une forêt de conifères, au bord d'un lac ou d'une rivière ? Vivra-t-il longtemps l'existence monotone du commis échangeant à intervalles éloignés quelques ballots de fourrures pour un peu de tabac avarié, pour de l'eau-de-vie largement coupée d'eau ? Chaque année, pendant une décade et plus, recommencera-t-il les voyages pénibles au fort du lac à la Pluie ?

Non, cette hypothèse ne se peut concevoir. Il ne voit pas sous quelle forme précise ses espérances se réaliseront, mais il a confiance. Dans la lutte déjà en cours, on fera certainement appel à lui... Il bout d'impatience. Avoir entre les

mains de la pâte à pétrir... Il est prêt pour toutes les besognes.

Le Grand Lac des Esclaves

Les voyageurs ne disent jamais : le fort ; ils disent : les chantiers. Des constructions basses, en rondins, entourées de palissades, semblables, sur un plan réduit, à celles du Grand Portage, sont rangées sur un promontoire entouré de trois côtés par le lac des Buttes. Tel est le fort Chipewyan, le quartier général du district de Rabaska, l'Athènes des régions hyperboréennes, comme l'ont nommé quelques bourgeois à tendances intellectuelles qui ont transporté quelques volumes jusque-là.

Deux bourgeois hivernants ont passé l'été dans le district de la rivière de la Paix, avec un personnel réduit, pour construire de nouvelles factoreries, en réparer d'anciennes, pratiquer des déserts et les semer de légumes. Ils sont au rendez-vous. Le soir même, ils s'enferment avec Tom MacDonald. Trois grandes questions les préoccupent : l'établissement de nouveaux postes

plus au nord, près de l'océan Arctique ; l'ouverture au commerce des fourrures de la Nouvelle-Calédonie, de l'autre côté des montagnes Rocheuses ; enfin la concurrence des XY qui sera dirigée dans le district de Rabaska par Pierre de la Rocheblave.

Le lendemain, comme les brigades XY ne sont pas encore arrivées, le Bancroche envoie un canot se cacher dans les îles qui obstruent l'estuaire de la rivière à la Biche. Les hommes devront se dissimuler soigneusement, observer l'arrivée de l'ennemi, compter les canots et, si possible, les pièces et les engagés.

En repos de ce côté, Tom MacDonald commence à répartir et à assortir les marchandises pour les dix-huit postes du district : trois échelonnés sur le fleuve Mackenzie, trois sur la rivière et le Grand lac des Esclaves, deux sur le lac des Buttes, neuf sur la rivière de la Paix. Les lots d'articles sont aussitôt emballés et placés dans les canots : deux par deux, ou trois par trois, ceux-ci s'éloignent en vitesse vers leur destination dernière.

Bientôt, il ne reste plus au fort que l'équipe normale d'hiver, la moitié environ de la brigade spéciale, et les Indiens des alentours qui négocient leurs crédits d'automne.

Désœuvré, Montour examine ce milieu. Devant le comptoir, à toute heure, a lieu le long marchandage entre la cupidité des indigènes et la ruse des Blancs. Le choix est lent. Les sauvages prennent de la poudre, des plombs, des balles, des fusils, des haches, des tranche-glace, des marmites, des couvertures, de la verroterie, des aiguilles, du tabac... Mariés et bons chasseurs, ils ont droit à des marchandises d'une valeur de cinquante à cent pelus ; célibataires, de vingt à quarante. Au printemps, ils rembourseront le montant de leurs achats avec les pelleteries accumulées durant le temps des chasses.

Le Bancroche réunit ensuite les tribus. Il parle. À son côté, l'interprète leur explique le programme de la Compagnie. Il indique les prix qui auront cours pour chaque variété de fourrures ; il encourage les naturels à la chasse. De grands silences se font, la fumée monte des

calumets.

À son tour, la population indienne soumet ses doléances. Elle proteste énergiquement contre l'envahissement de ses territoires de chasse par des Iroquois de Montréal ; les bourgeois amènent ces intrus pour capturer le castor de différentes régions, et ceux-ci exterminent systématiquement tout le gibier avec leurs armes et leurs méthodes. Une disette s'ensuivra. La Compagnie vend également au plus haut enchérisseur certaines sauvagesses qui vivent avec des voyageurs, afin d'acquitter, avec le prix, les dettes que ces derniers ont contractées. Ces pratiques immorales doivent cesser.

Avec habileté, le Bancroche apaise les uns et les autres ; les promesses coulent de sa bouche. Puis des distributions de tabac et d'eau-de-vie effacent le souvenir des griefs. Le bourgeois n'a qu'une idée en tête : persuader les Indiens de rouler le cuir de caribou de leurs loges et de s'enfoncer dans la forêt avant l'arrivée des Petits.

Montour suit ces cérémonies. Il descend ensuite sur la grève. Les trois quarts du personnel

sont occupés à la pêche ; ils posent les filets, ils préparent le boucanage du fameux poisson blanc du lac des Buttes qui composera tout le menu du long hiver.

Un matin, Montour voit revenir à force de rames le canot que le bourgeois a dépêché au delta de la rivière à la Biche. Au débarqué, le brigadier qui le commande court au fort. La consultation avec Tom MacDonald ne dure pas longtemps. Celui-ci sort de sa chambre et donne des ordres : des paquetons se bouclent, des pièces se transportent, des vivres se préparent.

– Montour, le bourgeois vous demande au chantier.

Enfin, c'est la convocation tant désirée. La conversation est courte.

– Six canots des Petits sont arrivés au lac des Buttes. Nous préparons actuellement six nouvelles canotées de marchandises. À chaque endroit où les Petits enverront un canot, nous en enverrons autant. L'un des commis de cette brigade est Louis Cayen ; nous l'avons eu à notre emploi ; il a servi au Grand lac des Esclaves ; il

connaît bien ce district ; les sauvages de la baie du Nord l'aimaient beaucoup. Nous supposons qu'il se rend là avec le gros de ses forces.

– Pour établir un poste ?

– Probablement. Nous avons là un point faible. Au fort Providence, le commis en charge est Ulric Lenfesté. Impossible de lui enlever la direction. C'est le gendre de l'un des bourgeois. Vous comprenez ?

– Oui. Sans le déplacer, il nous faut un autre homme là-bas. Habile, pour le conseiller et lui souffler les moyens à prendre, pour veiller aussi à l'exécution des ordres et tout mettre en œuvre.

– Je vois.

– J'ai pensé à vous.

Le bourgeois sourit. Une gaieté pétillante dans ses yeux.

– Voilà une charge où exercer vos facultés avec succès.

– La situation est plutôt... délicate.

– Oui, plutôt... Mais une charge taillée pour

vous, si j'ose dire.

Encore le sourire énigmatique et l'ironie voilée. Non, ce bourgeois n'est pas une dupe facile.

– Vous voyez quelle confiance je mets en vous ? Tout d'abord, vous êtes chef de brigade ; ensuite, vous devenez mon homme de confiance là-bas. Peut-on demander mieux ? Et je vous ai préparé cet écrit : dans les circonstances très critiques, si vous et Lenfesté, vous différez d'avis, vous aurez le droit de vous en servir. Alors prévaudra votre décision à vous.

– J'allais vous demander quelque chose de ce genre.

– Je vous le donne. Mais attendez à la dernière extrémité pour le montrer. De préférence, usez de conciliation, et menez-le sans qu'il s'en aperçoive... Vous connaissez aussi notre résolution ? Empêcher à tout prix les Petits de rapporter un ballot de fourrures du district de Rabaska... Je n'ai que cet ordre à vous donner. À vous de trouver les moyens ; je ne serai pas là.

– À tout prix ?

– Oui. Remplir votre mission, voilà le principal... pour votre avancement. Quant au reste... Je vous connais : vous emploierez l'habileté d'abord. Ensuite, s'il le faut... Mais en même temps, si vous en venez là, il faudra aussi... sauver la face... ne pas compromettre la Compagnie trop gravement.

Le Bancroche sourit.

– Mais s'il y a des risques pour moi ?

– Cet hiver, votre salaire sera celui de Lenfesté... Et si vous réussissez, l'an prochain, bien, il se pourrait que vous ayez la direction d'un chantier.

– Dans ces conditions, je crois que je peux accepter.

– Mais oui, vous pouvez... Et vous vous amuserez.

Encore quelques minutes de conversation. Le Bancroche connaît à fond son district et les méthodes des compagnies. En toute probabilité, ceci se produira, ou cela ; il faudra alors agir de

telle ou de telle façon. Ordinairement, on emploie ce truc à moins que ce ne soit cet autre.

– Et je peux amener l'équipage de mon ancien canot ?

– Oui... Et José Paul ; puis, une couple de scieurs d'aies, un taillandier, un maçon. Vous trouverez l'interprète là-bas.

Le Bancroche ajoute quelques conseils qui portent bien la marque de son esprit. Car il allie, selon les circonstances, l'avarice la plus sordide à la prodigalité la plus folle.

Dans tout le Nord-Ouest, aucun associé hivernant ne peut se comparer à lui pour le soin qu'il prend des marchandises, pour la parcimonie avec laquelle il les distribue. Qu'elles lui soient plus chères que l'existence des voyageurs, personne n'en doute. Puis jamais il ne sacrifie rien, ni tabac pourri, ni couvertures avariées, ni fusils rouillés. Il attend l'occasion pour écouler. Car il n'a pas son pareil pour l'avantage qu'il peut prendre sur un sauvage. On cite de lui des faits extraordinaires : lots de castors acquis pour un verre de rhum offert au bon moment, tribus

frustrées d'une récolte de fourrures pour quelques objets sans valeur. Il possède en sa perfection la technique de son commerce. Il connaît la force du caprice d'un Indien, sa bonté qui s'en laisse imposer, son intelligence enfantine, le manque de précision qui l'empêche de scruter à fond chaque transaction. Et il exploite avec dureté et il pressure jusqu'à la dernière limite.

Mais cette avarice, qui s'étend aussi à ses affaires personnelles, s'allie aux prodigalités les plus imprévues lorsqu'il a décidé que l'intérêt de la Compagnie le demande. Pour détruire un concurrent, il n'a jamais reculé devant les largesses. Calcul lointain qui surprend toujours les esprits courts. Le Bancroche, lui, ne sait-il pas qu'après la lutte il demeurera seul et compensera toutes ses pertes momentanées par une exploitation humaine ?

Aussi donne-t-il à Montour des instructions dans ce sens.

– Comprenez bien ce que je vous dis maintenant ; n'épargnez rien pour ruiner Louis Cayen. Videz le magasin s'il le faut.

Pourquoi le Bancroche a-t-il choisi le brigadier ? La réponse surprendrait celui-ci. Parce que Montour sait gouverner les hommes dans le sens du siècle ; il sait les manipuler, les mener à ses fins, par persuasion, mensonge ou intrigue ; il sait les flatter, retarder les demandes par des satisfactions en paroles, donner de soi une haute opinion, refouler une ambition, mettre en mauvaise posture un candidat indésirable, endormir avec de fausses amitiés les protestations ou les réclamations trop violentes. Qui, mieux que lui, peut étudier le caractère de ceux qui l'entourent, berner les uns, détruire les autres, se concilier le reste ? Et surtout, il n'est pas le moins du monde imprégné de fatalisme ; non seulement il sait que l'homme peut influencer sur la marche des événements, mais il sait comment exercer cette influence.

Alors le Bancroche veut donner aux talents de Montour une occasion de s'exercer sur un plan plus vaste et... au bénéfice de la Compagnie.

Deux heures plus tard, six canots formés en brigade quittent le fort Chipewyan ; à toute

vitesse, ils se dirigent vers la décharge du lac, la rivière des Esclaves.

« Aoh ! Aoh ! pousse au large. » Les Petits n'ont que cinq ou six heures d'avance. Montour établit le contact dès l'embouchure de la rivière à la Paix. De la flottille qu'il a prise en chasse, trois canots se détachent et tournent vers l'Ouest. Montour en dépêche trois dans la même direction. Puis les autres embarcations des deux brigades filent au fond du large et haut couloir formé par les berges couronnées de forêts. Elles ne s'attardent point dans les cinq portages successifs qui passent à côté de chutes et de rapides d'une beauté exceptionnelle ; elles filent sans arrêter au confluent de la rivière au Sel où des voyageurs fabriquent du sel en faisant bouillir l'eau des salines. Enfin, elles arrivent à l'autre delta où s'accomplit la sédimentation d'une vaste région. Entre les cinq ou six chenaux qui divisent le volume des eaux, gisent d'immenses prairies, des sauteriers, des jonchais, des aulnaies, des étangs, ou bien des bancs de boue mouvante, glue visqueuse et noire d'où les canots peuvent à peine s'arracher s'ils échouent.

Les deux flottilles prennent le canal de l'Échafaud pendant que les vieux voyageurs racontent avec enthousiasme leurs chasses à cet endroit. Par centaines, ils y ont abattu, dans la bonne saison, cygnes, oies, outardes, canards, plongeurs, macreuses, sarcelles, grèbes, foulques, cygnes-trompette, grues, râles, pélicans, mouettes. Aujourd'hui, plus de gibier ; la migration est finie ; l'hiver suspend sa menace sur le pays.

Sans relâcher, les canots des Petits tournent à main droite, les poursuivants à leur suite. Car ni les uns, ni les autres n'osent traverser ce lac du Sud au Nord, trajet qui leur prendrait trois jours.

D'une pointe à l'autre, d'une île à l'autre, acceptant souvent les risques des vents d'automne, des vagues aussi noires que le goudron, ils côtoient d'abord les marécages de la rive sud ; puis ils tournent à l'est du lac, et longent la rive nord, élevée et rocheuse dans la direction de l'Ouest.

Malgré leur hâte, parfois le matin, après une nuit calme, ils trouvent des bordages de glace

formés au fond des anses ou des criques où ils ont abordé le soir ; à grands coups de perche, ils la brisent pour gagner le large toujours libre. Des vapeurs blanches, en longues colonnes torves, effilochées, montent de la surface pour soutenir, très haut, un dôme de brouillard presque noir.

Enfin, après sept ou huit jours de navigation, ils abandonnent le corps principal du lac qui se déverse beaucoup plus à l'ouest, dans le fleuve Mackenzie, le Géant des Terres Hautes, et ils entrent dans la baie du Nord. Ils avironnent le long des falaises rougeâtres et tristes que couronnent des forêts de sapins peu épaisses. La terre devient plus stérile encore : du granit partout, et, au large, des îlots de diverses grandeurs. En quantité prodigieuse, du bois flotté parsème la surface de la baie et couvre les grèves.

Enfin, ayant terminé leur pérégrination, les hommes du Nord mettent à terre à la Pointe Rouge. Triste lieu : sur la berge déserte, une couple de chantiers non entourés de palissades d'où s'échappent par ce soir prématuré de la mi-octobre de gros flots de fumée désolée : le fort

Providence. Le ciel suinte sa tristesse dans l'air glacial et l'eau montre cette rugosité sombre des derniers jours d'automne. Déjà la terre gelée résonne sous le pied ; et, tout près, dans les forêts, repose la première couche de neige que les conifères ont protégée contre l'ardeur du soleil.

Les cris, les fusillades des nouveaux venus s'éteignent d'abord sans écho. Mais bientôt, surpris, hésitants, des hommes sortent par la porte basse des chantiers, examinent un instant les canots, se mettent à courir vers la grève en ébauchant de grands gestes d'amitié.

Admis dans la pièce basse, sombre, où Lenfesté se tient d'ordinaire, frileux, au coin de la cheminée, Nicolas Montour observe son hôte. Cérémonieux, formaliste même, le traiteur multiplie les gestes de bienvenue. C'est un grand homme maigre ; une moustache hérissée de chat croît à l'abandon dans sa figure ; volumineuses, les bajoues tremblotent au moindre mouvement ; dans le regard des yeux quelque peu chassieux, aucune expression facile à saisir.

Lenfesté écoute le récit des événements.

Visiblement ennuyé par cette irruption soudaine d'une vingtaine d'hommes, de trois canots chargés de marchandises, par l'arrivée des Petits qui ont opéré leur débarquement à sept ou huit arpents de son fort et choisissent maintenant leur emplacement d'hivernage, il conserve cependant son sang-froid. Rien, semble-t-il, ne peut le remuer. Il commence à parler, et ses idées se chevauchent ; la première à demi exprimée, une seconde surgit ; et il abandonne la première pour la seconde, et la seconde pour une troisième.

– Oui, j'ai un personnel entraîné ; dix hommes qui... Mais il faudra construire un... Puis...

Et la conversation sautille d'un objet à l'autre, sur un pied ; et l'esprit de l'interlocuteur se fatigue dans une vaine poursuite.

Il admet facilement qu'il faudra agrandir le chantier, l'entrepôt et le magasin. Bien plus, il montre une heureuse disposition à se décharger de tout sur cet aide qui lui arrive du fort Chipewyan. « Vous ferez ça, vous, Montour. » Voilà la phrase qu'il répète aujourd'hui à propos de toute initiative, et qui, durant les jours

suivants, devient usuelle entre eux. Triomphe facile qui laisse Montour pensif. Lenfesté préfère-t-il se décharger de toute responsabilité ? Est-ce paresse ou incurie ? Veut-il se réserver le droit de tout critiquer en sous-main ? Lui laisse-t-il de la corde pour se pendre ?

Montour ne sait quoi penser. Il observe attentivement le facteur pour le pénétrer et le comprendre. Mais celui-ci ne donne pas de prise à la connaissance ; il sait se garder. Cordial, mais en même temps, toujours sur son quant-à-soi, il ne dit que les mots indispensables ; jamais d'expression d'opinion, d'expansions, de confidence. Il ne livre rien.

Et la surprise de Montour ne connaît pas de bornes. Au bout d'une semaine, il n'a fait aucun progrès dans la connaissance de Lenfesté. Et, repoussé de tous côtés, il regarde celui-ci errer parfois en silence parmi l'activité de cette troupe d'hommes. Le col de fourrure relevé par-dessus les oreilles, il se promène du rivage au chantier pendant quelques minutes. Puis il retourne au chaud, près des flammes ; du garde-vin dont il

détient la clef, il avait la bouteille et le verre ; il boit et il écrit un peu.

Chef depuis cinq ou six ans de ce petit poste où le trafic des pelleteries s'est figé dans une monotone routine, sans concurrence, Lenfesté songe-t-il à son ancienne existence bouleversée ? Rêve-t-il à l'ancienne tranquillité du commerce, au drapeau hissé au faite du mât pour l'arrivée d'une bande, aux volées de mousqueterie de ses employés auxquelles répondaient les fusillades des Indiens ? S'armant de dignité, le portedrapeau avançait d'un pas lent, le chef à sa suite, tous les autres naturels à la file, la figure barbouillée de vermillon. Le chef s'asseyait sur un coffre, les autres, sur le plancher, autour de lui, en cercle. Avec lenteur et dignité s'accomplissait la cérémonie du calumet. Et, lui, Lenfesté, directeur patriarcal et méticuleux de ces fêtes, donnait à ses hommes l'ordre d'apporter les cadeaux à ses pieds : une petite barrique d'eau-de-vie, des couvertures, des uniformes, des chemises, plus un habillement complet pour le vénérable sagamo, ou bien des médailles.

La conférence se poursuivait parmi la curiosité narquoise des engagés. Leur veine joyeuse se donnait libre cours ; ils s'esclaffaient à la vue du Capot Rouge qui portait une redingote de cuirassier, mais pas de chausses ou de souliers ; ils couvraient le Héron de quolibets parce que ce héros étayait un corps bien court sur des jambes bien longues ; ils affublaient enfin de sobriquets tous ces Indiens de comédie dont l'habillement ou la personne prêtait à rire.

Graves, les indigènes prononçaient leurs discours ; puis ils troquaient paisiblement leurs pelleteries contre des marchandises et retournaient à leur forêt naine dont la croissance est entravée par le froid qui conserve gelé, d'une saison à l'autre, le maigre sous-sol des toundras.

Au fort recommençaient ensuite les mornes journées et la somnolence de l'hiver boréal. Délivré de soucis, Lenfesté fumait sa pipe, chassait un peu, absorbait des liqueurs alcooliques, à heure fixe, devant les foyers remplis de bois qui flambait.

Nicolas Montour, lui, ne rêve point et ne se

remémore point le passé. Il se met à l'œuvre. Trois ou quatre hommes se rendent, dès le lendemain, dans les gorges peuplées de sapins, de frênes, de bouleaux qui se nichent entre les collines de granit nu, en arrière du fort. Et les autres descendent sur le rivage pour la pêche qui est excellente jusqu'au 20 octobre, puis manque ensuite peu à peu.

Accumuler des provisions de bouche pour l'hiver, voilà l'objet primordial : s'il ne réussissait point, ce serait d'abord la famine toujours menaçante dans les pays du Nord, la faim qui a fait, en de nombreuses circonstances, beaucoup de victimes ; puis ce serait le gaspillage des marchandises de traite en achats de provisions que les Indiens vendraient cher.

Aussi, une fois les canots enterrés pour que l'écorce ne se fendille point en se contractant, Montour divise les hommes en équipes ; et tous les filets sont mouillés, ceux du fort aussi bien que ceux des canots, les neufs aussi bien que ceux qui sont reprisés. Et tout de suite le tollibi, la carpe gigantesque, la truite, le poisson inconnu,

vidés et enfilés par la queue dans des brochettes ou des ficelles, s'égouttent, sèchent à la pente, au soleil ; ou bien, suspendus au-dessus d'un boucan, brunissent dans la fumée. Quelques jours encore et l'on pourra conserver le poisson gelé tout simplement.

Montour prend un soin singulier du hangar à poisson ; il le protège contre l'hermine et le foutreau.

Les hommes le regardent agir et ne le comprennent pas tout à fait.

– Nous avons maintenant plus que notre provision d'hiver ; c'est assez, disent quelques-uns.

– Veut-il nourrir une armée ? demandent les autres.

Mais Montour les maintient au travail et ne donne pas d'explication. Visiblement, il a son plan où le poisson jouera un grand rôle, mais quel est-il ?

Une autre entreprise requiert en même temps ses soins. Il observe le milieu déjà organisé où il

est arrivé de but en blanc ; il ne s'avance qu'avec prudence, en tâtant le terrain, craignant les maladresses difficiles à réparer.

Dès le troisième jour, il rencontre l'un des vieux engagés du fort qui, les bras croisés, contemple les hommes au travail.

– Et toi, mon cousin, tu n'as rien d'autre à faire ?

– Moi ? Je surveille.

Et Prudent Malaterre, un gros et grand homme, cheveux et barbe noirs, s'assujettit sur ses jambes bien écartées ; de haut, il regarde Montour avec un grain d'insolence. Bien nourri, bien engraisé, il laisse des silences s'écouler avant de répondre et fume sans se troubler.

Une bouffée de colère monte à la tête de Montour. Mais il n'insiste point. Avant d'agir, il observe et prend des renseignements. Il apprend que Prudent Malaterre est le factotum du traiteur, qu'il partage ses beuveries et ses heures de paresse. De plus, cet hercule aux yeux rusés mène durement toute la population du fort.

– Toi, va chercher de l’eau au lac. Et toi, il faut entrer du bois pour la cheminée. Et balaie, toi...

Et si l’on se rebiffe, les coups de poing pleuvent. Les engagés grondent, mais que faire ?

Nicolas Montour doit imiter les autres ; il paie des respects à Malaterre, il le traite avec considération, il lui expose ses plans avant de les soumettre au traiteur, il passe par celui-ci pour obtenir de celui-là ce qu’il veut. Et Prudent Malaterre se gonfle d’importance et d’aise.

Un soir, José Paul s’approche de lui.

– Dans le chantier, il y a un homme qui ne t’aime pas beaucoup.

– Oui... Qui donc ?

– Turenne... Louison a juré de ne pas t’obéir si tu lui donnes un ordre.

Et le métis caresse sa longue barbe frisée ; de temps en temps, ses yeux clignent.

– Un dur à cuire, Louison ; il n’a pas froid aux yeux ; il aurait besoin d’une bonne leçon ; il s’illusionne sur sa force.

D'autre part, certains engagés qui ont souffert particulièrement des mauvais traitements de Malaterre se rassemblent autour de Turenne et lui racontent les petites tyrannies dont ils ont été les victimes.

– Si tu voulais, toi, Louison ; tu es le plus fort de tous. Cela s'impose. Il faut le ramener à la raison.

Malaterre enfin prend sa décision.

– Turenne, dit-il un soir, c'est ton tour d'entrer le poisson dans le magasin.

– Oui ? Et ton tour à toi, quand vient-il ? Puis, qui t'a donné le droit de me commander ?

Les yeux mi-clos, Turenne surveille Malaterre... Un silence. Sans remuer, les engagés ne perdent rien de la scène. Enfin, l'altercation se termine par une bataille à coups de poing. Et Malaterre est rossé de belle façon.

José Paul le regarde qui se relève la figure en sang. Il caresse toujours sa barbe ; ses regards se déplacent lentement, rencontrent, une seconde à peine, les yeux de Montour qui n'a pas bougé, au

fond, adossé au mur.

– Bien, bien, pense ce dernier. Voilà Turenne perdu dans l’esprit de Lenfesté. Il ne sera pas ici pour moi la même cause d’embarras que sur le fleuve Churchill. Et d’un.

Et il pousse un soupir de soulagement.

Puis, un autre soir, José Paul produit une bouteille d’eau-de-vie. Il invite Prudent Malaterre à boire. Les deux compères avalent rasades sur rasades. Mais Paul qui porte la boisson mieux que quiconque dirige habilement la conversation.

– Et Lenfesté alors ? Tu es dans ses bonnes grâces ? Il te laisse faire tout ce que tu veux, toi ?

– Lenfesté ? Ah ! Il ne peut se passer de moi. Il ne connaît rien et à un degré qui t’étonnerait... Comment materait-il les hommes ? Je le conduis comme je veux...

Gros, lourd, déboutonné, la figure en sueur, il parle, il parle... Il n’a rien remarqué, mais Montour a passé rapidement à côté d’eux, puis Philippe Lelâcheur. Et maintenant, Ulric Lenfesté est là, lui-même ; il écoute les propos

désordonnés et pleins de vantardise de l'engagé pris de boisson. Puis il éclate...

Fini, le rôle de Prudent Malaterre. Piteusement, il doit reprendre sa place dans le rang des engagés. Sans intermédiaire, Montour accède maintenant à Lenfesté ; il combine tous les arrangements avec lui. Et lorsqu'il sort de la chambre du facteur, il voit Malaterre, assis, désemparé, auprès de la cheminée. Il marche toujours jusqu'à lui, il lui donne des grandes tapes amicales dans le dos.

– Alors, ça va, vieux frère ?

Malaterre ne comprend rien à cette exécution sommaire où les engagés, eux aussi, n'ont vu que du feu. Mais un mouvement de recul instinctif sourd de sa chair.

Nicolas Montour ne bouge point ; il se tient rivé aux tâches qu'il s'est fixées tout d'abord. Mais pourtant l'impatience bout dans ses veines ; Louis Cayen est disparu. Le lendemain même de l'arrivée, abandonnant trois ou quatre hommes sur le rivage, sous une tente, il s'est enfoncé sous bois et n'est pas revenu. Montour est bien

informé, car il a fait construire une guérite sur une éminence dominant le cap des Petits, et un veilleur s’y tient de jour et de nuit.

– Où peut-il être allé ? demande-t-il à Lenfesté.

– Interceptor les tribus indiennes avant qu’elles se soient trop éloignées, établir le contact.

– Oui ? Je vois... Il veut leur donner des crédits avant leur départ ?

– Probablement... Les tribus ont passé à notre fort avant votre arrivée ; elles retournaient à leurs territoires de chasse...

– Aura-t-il du succès auprès d’elles ?

– Qui sait ?

La patience de Montour est mise à rude épreuve. Il surveille la pêche, mais, à tout instant, il visite la guérite : Louis Cayen est-il revenu ? À mesure que les jours passent, il apprend que des naturels ont visité le fort ennemi et sont repartis avec des marchandises. D’autres reviennent au fort Providence, quémandent des avances plus

généreuses, des prix plus élevés ; ils menacent, en cas de refus de porter leurs fourrures à la factorerie des XY.

Ces symptômes se multiplient chaque jour. Louis Cayen accomplit du bon travail dans la forêt ; inutile de le suivre à la piste pour s'en rendre compte.

Montour le sait. Il doit se jeter sur ses traces, contrecarrer partout son action. Mais le temps n'est pas venu. Il surveille la pêche, il calcule le poids des prises quotidiennes, il se rend à l'entrepôt, et reste là, longtemps, pensif. Non, pas encore. Et il presse les pêcheurs, et il met des lignes entre les mains des engagés, et il s'attelle lui-même à la tâche de mouiller les filets et de choisir les bons endroits.

Mais son imagination fiévreuse est en ébullition. Elle voit Louis Cayen à l'œuvre ; elle sait dans quelles circonstances favorables il travaille. Depuis que ces régions sont ouvertes à la traite – une douzaine d'années – la Compagnie du Nord-Ouest jouit d'un monopole exclusif. Lenfesté et les traiteurs qui l'ont précédé ont

maintenu un prix dérisoire pour les pelleteries ; ils n'ont jamais donné des crédits qu'aux naturels dont ils étaient absolument sûrs ; ils en ont exigé le remboursement avec rigueur. Ils ont gouverné avec une main de fer. Des bandes entières sont mécontentes, d'autres accumulent des griefs depuis des années.

Louis Cayen peut-il jamais trouver terrain plus propice à ses manœuvres ? Devant la tentation de prix plus élevés, d'avances plus généreuses, de paroles plus douces, devant la tentation de se venger, les naturels résisteront-ils ? Non, ce serait fou de le croire. De plus, Louis Cayen compte beaucoup d'amis parmi eux ; sa bienveillance est légendaire. Montour imagine lui-même le parti qu'il tirerait d'une telle situation.

Comment lui faire obstacle ? Montour ne peut compter sur Lenfesté, à qui manque également l'invention des moyens, l'initiative et la poigne. Et lui connaît bien imparfaitement le terrain ; il doit tout apprendre, tout mettre en œuvre, improviser sur les lieux. Le facteur ne l'aide point.

Mais ce n'est qu'au moment qu'il s'est fixé, et lorsque le hangar à poisson est bien rempli, qu'il aborde le sujet avec le facteur.

– Dois-je partir, me rendre auprès des tribus pour défaire le travail de Louis Cayen ?

– Peut-être... Vous le pouvez si vous voulez...

– Voyez-vous une autre solution ?

– Non... Non...

– Je pourrais donner d'autres cadeaux... offrir des crédits à ceux qui n'en ont point... augmenter ceux des autres, selon les besoins ?

– Vous verrez... C'est peut-être une bonne tactique...

Impossible de tirer autre chose du facteur que ce vague assentiment et de maigres indications. Le voyage est décidé cependant. Montour se jettera sur les traces de Louis Cayen avec l'interprète et quelques engagés de son choix ; il aura carte blanche en matière de crédits et de cadeaux.

Alors Nicolas Montour communique secrètement ses instructions à Philippe Lelâcheur,

qui n'abandonne pas fort Providence. Leur entretien dure longtemps dans la sapinière qui protège l'habitation.

Afin de donner aux naturels une haute idée de sa personne et de sa mission, Nicolas Montour s'accoutre en militaire d'une redingote d'un rouge flamboyant ; il suspend une épée à ses côtés ; il s'orne la poitrine de médailles. Près de lui se rangent l'interprète, et trois engagés, dont Louison Turenne.

Après avoir chaussé les raquettes, la petite troupe se met en marche en arrière des traînes chargées de marchandises que les chiens enlèvent avec effort. Vite, elle disparaît sous bois. Et alors commence à se dérouler pour elle la forêt peu dense de sapins nains, tordus, de bouleaux et de trembles rachitiques. Comme des guirlandes de fête, une mousse verdâtre pend des arbres ; presque jamais de haute futaie et parfois des steppes granitiques boursouflées.

Dans la pénombre de la longue nuit polaire, ils arrivent un soir au premier campement indien. Du ciel sombre tombe une neige dure, semblable à

du sel ; la fumée de la pointe des yourtes de cuir de caribou file entre les sapins ; les feux, d'un rouge sombre, brûlent dans l'ombre des tentes. Des chiens aboient.

L'épouse de l'un des naturels vient de mourir. Alors éclatent avec violence le concert des lamentations et la frénésie des larmes. Des hommes, des femmes, les vêtements déchirés, se blessent et se mordent. Et sur le pays désolé s'élève la plainte hystérique de la tribu.

Malgré son habituelle froideur, Montour ne peut entendre ces glapissements sans frissonner. Ces Indiens ne semblent pas hurler une douleur passagère seulement, mais toute la détresse de leur existence. On pourrait leur donner, à eux et tous ceux qui vivent dans le même pays, le nom qu'une bande porte : les Gens du Bout du Monde. Venus d'on ne sait quelle contrée lointaine, toujours refoulés vers le cercle polaire par des nations plus intelligentes et plus fortes, toujours repoussés sur la neige et sur les glaces, les nuits éternelles et le froid, toujours maltraités, toujours battus, ils sont devenus les parias de la terre.

Dégoûté par ce qu'il voit à l'extérieur, Montour entre dans une tente. On dirait l'intérieur d'une boucanière, tant suie et fumée ont tout noirci. La famille est là dans ses vêtements de peaux de caribou, jaunes autrefois, mais sales et maculés maintenant. Des cheveux huileux pendent des têtes. Chez les hommes, une petite moustache noire signale par contraste la proéminence des grosses lèvres rouges.

Mais Montour n'a pas de temps pour s'apitoyer. Il dépêche l'interprète dans les loges de la tribu avec l'instruction de se mêler à la foule et de conduire auprès des individus une enquête complète.

Les renseignements obtenus, Montour convoque une assemblée générale. La Compagnie du Nord-Ouest vient d'être mise au courant de leurs griefs, dit-il aux aborigènes par l'intermédiaire de l'interprète. Elle l'a délégué, lui, envoyé spécial, pour connaître leurs maux et y donner remède. L'avenir ne ressemblera pas au passé, tout va changer, les Indiens obtiendront justice.

Que les naturels ne soient pas fâchés contre la Compagnie. Elle est ancienne ; la première, elle leur a apporté, si loin, le fer, les fusils, les balles, le plomb, la poudre, les couteaux, les haches de fer, les chaudières de cuivre qu'ils achetaient autrefois, à des prix exorbitants, des Mangeurs de Caribous qui allaient les chercher aux forts de la baie d'Hudson. Chaque année, les voyageurs affrontent encore mille dangers pour les ravitailler.

De nouveaux venus viennent d'apparaître parmi les sauvages. Ils veulent les séparer de leurs amis les plus fidèles ; ils promettent tout. Anciens engagés des bourgeois, ils exercent une vengeance contre eux. Mais demain, où seront-ils ? Ils devront quitter le pays, ils feront plus pitié que des chiens. La Compagnie du Nord-Ouest est bonne et généreuse mais malheur à ceux qui l'abandonneront ; ceux-là, leurs noms seront inscrits dans un grand livre et jamais plus ils n'obtiendront quelque chose d'elle.

Sur les lèvres de l'interprète se mêlent les flatteries grossières, les promesses futiles, les

raisonnements enfantins.

– Oui, il a raison, il a raison, s'exclament quelques-uns.

Mais l'interprète n'a pas plutôt fini son discours que paroles et cris se déchaînent. Ces Indiens, véritables enfants à qui l'on parle comme à des enfants, n'ont pas le flegme morose des autres indigènes de l'Amérique du Nord. Ils s'excitent ; des arguments sans nombre se pressent sur leurs lèvres. L'un commence à parler et l'autre l'interrompt. Leur impétuosité se donne libre cours dans des invectives ou des rires fous. Ou bien l'un se met à bégayer, et toute l'assistance après lui ne peut plus trouver ses mots.

Après ces grandes assemblées destinées à pacifier les esprits, Montour continue son travail. Il voit l'un après l'autre tous les hommes de la tribu. Sans hésiter, il accorde des crédits à ceux qui n'en avaient point obtenu ; il augmente ceux des autres jusqu'à cent cinquante ou deux cents pelus. Ses nouvelles distributions de verroterie remportent un succès.

Il met aussi en vigueur des prix plus élevés que ceux de Louis Cayen. En temps ordinaire, un castor vaut un pelus, l'unité monétaire de tout ce commerce ; trois martres, huit rats musqués, un lynx, un glouton valent deux castors ou deux pelus ; le renard noir ou le gros ours noir valent quatre pelus. Montour augmente jusqu'au double certains de ces prix. « Si tu te décides à attaquer, se dit-il quelquefois, enfonce toujours le poignard jusqu'à la garde. » Pourquoi épargner, en vérité ? Tuer cette concurrence dans l'œuf, à n'importe quel prix, n'est-ce pas plus avantageux que de la laisser durer ?

Nicolas Montour utilise aussi Louison Turenne sans que celui-ci le sache. Il le laisse libre, et le gouvernail se promène d'une tente à l'autre ; sa seule présence, ses bontés pacifient les esprits et les disposent à l'accommodement ; il aide celui-ci dans son travail, il assiste celui-là dans sa maladie ; il partage de bon cœur un repas immonde, il amuse cet enfant et les figures s'illuminent d'un large sourire et les négociations deviennent plus faciles.

Mais au fond de lui-même Nicolas Montour conserve la croyance qu'avec ces peuplades craintives, la meilleure politique, c'est l'intimidation. Avant de partir, il profère de vives menaces contre les Indiens qui visiteront la factorerie des Petits, demanderont des crédits à Louis Cayen ou lui livreront des fourrures. « Ne remboursez pas les crédits que vous avez obtenus de Louis Cayen, dit-il ; sinon, vous ferez pitié un jour ; vous viendrez mendier au fort Providence et vous serez mis à la porte comme des chiens. »

Longue et fastidieuse tâche dans ces campements où manque le plus élémentaire confort. Pendant que Montour accomplit sa besogne, les Indiens chassent un peu. Les femmes confectionnent les vêtements d'hiver ; avec des peaux de lièvre découpées en lanières, elles tressent des maillots très chauds. Elles tannent la peau du caribou avec de la cervelle, la sèchent au feu, la lavent dans une eau tiède, la grattent et retendent. Exposé ensuite à la fumée d'un feu de bois de bouleau pourri, le cuir prend une riche couleur jaune.

Le soir, parfois, Montour assiste à une danse. Pieds levés très haut, corps immobile, les Indiens crient « hee, hee, hoo, hoo » pendant que les monotones tambourins scandent les sèches gesticulations.

Sans se hâter, Montour poursuit sa tâche d'une peuplade à l'autre, suivant pas à pas les traces de son rival ; et la surabondance de munitions, d'eau-de-vie et de marchandises convertit les indifférents et les tièdes.

Il n'éprouve une déception que chez les Couteaux-Jaunes, à l'est de la baie du Nord. Plus hardie que les autres, cette tribu moleste volontiers ses voisines, les rançonne, leur enlève leurs femmes si elles ne cèdent leurs richesses. Elle s'est donné pour chef Tête Hérissée, près de qui Louis Cayen a passé tout un hiver pour apprendre le dialecte.

Après des journées de pourparlers sans résultat, de menaces sans effet, Montour doit s'éloigner ; il n'a pas obtenu autre chose que de vagues promesses.

Maintenant, il chemine sur la neige, sur la

glace. En imagination, il voit les merveilleux ballots de castors, de loutres, d'hermines, de visons, de renards blancs, que les premiers traiteurs ont ramassés dans ces régions ; il pense à ces bandes errantes, Esclaves, Plats-Côtés-de-Chiens, Couteaux-Jaunes, qu'il vient de visiter. La plupart de leurs coutumes, on les trouverait codifiées dans la Bible. Sensibles, elles pleurent pour un rien ; mais à l'approche de la famine, elles abandonnent à la faim et à la mort des enfants, des malades et des vieillards ; leur rire retentit, plein d'innocence, mais leurs mœurs sont souvent immondes et les cas de cannibalisme sont nombreux. Elles ne craignent pas de causer la mort, et pourtant au printemps sous les bouleaux pleureurs, elles assistent à des cérémonies funèbres d'une tristesse aiguë.

Tour à tour ému ou révolté, Montour chemine. Il arrive enfin au fort. À Lenfesté, il peut assurer qu'il a regagné toutes les positions perdues. Mais au fond, il ne se fait pas illusion sur le résultat de son voyage. Qu'adviendra-t-il des fourrures promises aux deux forts, des crédits reçus de la main droite et de la main gauche, des ordres que

chacune des Compagnies a donnés de ne pas rembourser en fourrures, ni autrement, les avances en marchandises de l'autre, de la cupidité indienne excitée par la surenchère ? Sa tournée préviendrait certaines pertes. Mais ce premier succès, il faudrait le continuer par d'autres efforts, le consolider par des manœuvres ultérieures, livrer enfin aux Petits une guerre de tous les moments.

Montour y songe. Pour empêcher Louis Cayen de sortir une fourrure du district de Rabaska, il n'y a qu'un moyen : frapper à mort l'expédition de son rival.

Le pâle soleil ne se lève plus qu'à la fin de l'avant-midi ; à trois heures, il disparaît. Neige et obscurité étendent sur la terre leur morne désolation.

L'un à côté de l'autre, les deux chantiers semblent figés par le froid dans une éternelle immobilité ; le panache de fumée lui-même ne donne pas l'impression de la vie tant il reste toujours là, le jour, la nuit, s'épanchant sans cesse. Nicolas Montour a rejoint Philippe

Lelâcheur dans la guérite où celui-ci se tient de faction ; et il écoute le récit des événements qui se sont déroulés en son absence.

Dix jours après le départ de Montour, Louis Cayen est revenu. Il a hâté la construction du fort, et surtout il a voulu augmenter ses vivres par la pêche. À l'aide d'un tranche-glace, ses hommes creusaient sur la surface du lac, en ligne droite, une série de trous dont le premier et le dernier étaient très grands. Par le premier, ils introduisaient une longue perche flexible ; et, à mesure que celle-ci passait au-dessous des ouvertures plus petites, ils la soutenaient avec des crochets de bois. Ils la tiraient au dehors par le dernier trou avec la forte ficelle qui y était attachée et qui traînait un filet ; les rets s'engouffraient sous la glace avec leurs flotteurs et leurs plombs.

Il n'y avait plus qu'à les fixer à des piquets plantés à chaque extrémité.

Travail pénible : les engagés devaient briser la glace chaque fois qu'ils posaient ou retiraient un

filet, enlever les éclats avec une écope à main ; les rets entassés à côté d'eux gelaient instantanément et devenaient durs comme du fil de fer ; et souffrance cruelle, ils devaient tenir immergés dans l'eau, tout le temps de l'opération, leurs mains et leurs poignets ; autrement, le froid les aurait gelés.

Chaque jour se renouvelait le dur supplice, et les prises restaient insignifiantes, le poisson s'était à cette date réfugié dans les profondeurs du lac. Il fallait un danger non moindre que la famine pour maintenir l'équipe de travail.

Un jour, José Paul assistait à cette opération. Il s'était exercé à tourner en dérision les engagés des Petits, à mimer leurs grimaces et leurs gestes de douleur. Avec une grasse abondance, il les avait insultés. Si violentes avaient été ses provocations qu'elles lui avaient valu, le lendemain, une juste rétribution : cinq pêcheurs s'étaient jetés sur lui et l'avaient battu.

José Paul avait alors étalé avec ostentation un bras en écharpe et sa figure couverte de bandages. Il boitait aussi. À leur tour, les

hommes de Louis Cayen l'avaient accablé de sarcasmes.

Mais, le matin suivant, les filets des XY, leurs attaches coupées, avaient disparu sous la glace. Les Petits n'en avaient pas d'autres en magasin. Calamité d'une gravité incalculable, car le poisson entassé dans les entrepôts ne durerait qu'une couple de mois, tout au plus.

Furieux, une canardière à la main, Louis Cayen était venu demander justice au fort Providence. Sa colère dépassait toutes bornes : ce coup direct, il en avait saisi immédiatement l'importance.

La scène entre les deux hommes avait été du plus haut comique, racontait Philippe Lelâcheur. Lenfesté n'entretenait alors aucun soupçon sur les manigances secrètes qui avaient préparé cet événement, et il avait défendu ses hommes avec une vivacité singulière.

– Comment ? avait-il dit. Vous avez presque assommé l'un de mes engagés et maintenant vous venez me réclamer des filets ? Pouvez-vous prouver que nous sommes responsables de la

perte de vos engins de pêche ? Qui vous dit que ce n'est pas l'un de vos voyageurs qui a fait le coup parce qu'il était dégoûté du travail ?

Lenfesté avait beau jeu : les Petits n'avaient-ils pas ouvert les hostilités eux-mêmes en battant José Paul qui ne pensait qu'à rigoler ? De quoi pouvaient-ils se plaindre maintenant ?

Mais Louis Cayen n'était pas si naïf, lui. Il lisait bien dans notre jeu ; il savait que nous avions provoqué ses hommes à ouvrir les hostilités, et que le blâme, malgré tout, retomberait sur lui. Il enrageait.

Nicolas Montour félicite Lelâcheur. « Tout va bien alors ; mais ce n'est qu'un commencement, tu verras. » Et il rit.

La pêche abandonnée de force, Louis Cayen n'a plus maintenant de ressource qu'en la chasse. Chez les Esclaves, il prend à son service deux chasseurs-pourvoyeurs ; il arme ses hommes de pièges et de fusils bien que le gibier n'abonde pas dans les alentours : les territoires visités par le caribou sont situés plus au nord, ou bien plus à l'ouest. Ce que les chasseurs tuent est moins que

rien. Mais Louis Cayen établit des relations avec la bande la plus rapprochée qui leur apporte de la viande : caribou boucané, poisson fumé, venaison fraîche.

Par ses espions, Nicolas Montour connaît jusqu'aux pensées de son adversaire. Il réplique tout de suite. À son tour, il lance à la chasse son personnel beaucoup plus nombreux ; chaque prise rapporte à celui qui l'a faite une prime d'un cinquième plus élevée que celle qui prévaut en temps ordinaire.

Ainsi stimulés, les engagés étendent de longues séries de pièges et de lacets qui rayonnent dans toutes les directions sur une distance d'une quinzaine de milles. Des coups de fusil éclatent à toute heure du jour et les engagés des deux forts se disputent les proies inanimées. C'est un massacre, et bientôt il ne reste plus rien de vivant, ni lièvre, ni gelinottes des neiges qui, en temps normal, foisonnent et constituent la suprême ressource des Indiens durant les jours de famine.

Montour pratique aussi les deux chasseurs-

pourvoyeurs de son adversaire. Qu'ils ne retournent pas dans leur tribu, non ; mais qu'ils reviennent les mains presque toujours vides, au fort des Petits ; qu'ils mangent eux-mêmes le gibier qu'ils pourront tuer. Montour les récompensera ; ils recevront une double paie, une de chaque compagnie. D'autres cadeaux fort alléchants scellent ce marché.

Autour du fort ennemi, le blocus se resserre. Comme un fantôme cruel, la famine imminente se dresse dans l'imagination des Petits. La traite des pelleteries devient la seconde de leurs préoccupations. Leurs marchandises, ils doivent les consacrer à des achats de vivres, s'ils peuvent en trouver.

Montour redoute la pitié de ses hommes qui détruirait son œuvre. Alors, sans que l'on sache au juste ni pourquoi, ni comment, des querelles éclatent continuellement entre les engagés des deux forts. On s'accuse mutuellement de petits méfaits : vols de bois de chauffage, de gibier dans les pièges, de collets tendus. Des rixes se produisent chaque jour. La haine monte. Chaque

homme fait de la rivalité des deux compagnies son affaire personnelle.

Montour, que peut-il désirer de plus ? Il n'a pas besoin de stimuler le zèle de ses engagés. D'eux-mêmes, ils mettent une fièvre dans l'espionnage, une fidélité à la chasse, une audace dans les combats dont le traiteur se réjouit. Et Lenfesté se montre surpris. Il ignore jusqu'à quel point, en sous-main, l'équipage de Montour conduit toute cette lutte. C'est toujours elle qui provoque les frictions, anime les autres engagés, resserre le blocus jusqu'à étouffer l'adversaire.

Louis Cayen est révolté de cette politique d'une cruauté si implacablement organisée. Un jour, il rencontre Montour dans la forêt ; il lui reproche cette petite guerre, les dangers qui menacent un groupe d'hommes, et l'effusion possible du sang. Sans rien contester, ni excuser, Montour laisse passer les invectives. L'usage de la force, si révoltant, que l'on dissimule d'ordinaire avec habileté, il ne se donne pas la peine de l'excuser ; il la publierait plutôt partout.

– L'affaire peut se régler facilement, dit-il.

– Oui ? demande ironiquement Louis Cayen.

– Nous achetons au taux courant vos marchandises et les trois ou quatre ballots de fourrures que vous avez entassés dans votre fort. Vos engagés, la Compagnie du Nord-Ouest les prend tout de suite à son service ; à vous, elle donne un bon emploi et un bon salaire. N'est-ce pas une proposition à débattre ? On peut s'entendre là-dessus.

– Voilà ce que vous voulez ? Nous ne sommes pas encore à bout de ressources.

– À quoi bon parler ? Nous avons la force et vous le savez. Une reddition immédiate épargnerait bien des souffrances aux hommes. N'est-ce pas le bon sens ?

– Nous verrons bien.

– À votre guise ; nos offres sont valables en tout temps.

Montour n'insiste pas : il a prévu l'échec. Mais c'est déjà un excellent résultat que d'avoir planté cette tentation dans l'esprit de son rival. Le harasser, le harceler sans cesse d'un côté ; mais

de l'autre, lui tendre la branche d'olivier et éveiller dans son esprit un beau rêve de tranquillité. N'est-il pas toujours dangereux d'acculer un homme au désespoir ?

Et voici Noël au pays de la lune : sereine, elle règne pendant dix-huit heures sur vingt-quatre, inondant de sa blanche clarté froide les paysages de marbre blanc. Quant au soleil, il monte si peu haut dans le ciel, il reste si peu longtemps au-dessus de l'horizon que ses rayons, presque parallèles au sol, ne réchauffent plus.

Au fort Providence, la gaieté anime la fête. Des salves de mousqueterie éclatent à l'aube. Comme régate, les engagés reçoivent une chopine de rhum, quelques jointées de farine, et quelques morceaux de sucre du pays. Ils fabriquent des grogs et des gâteaux. Bientôt, on fait grand-chère, on danse, on s'enivre, on se querelle, on se bat, on rit, on noie dans une lourde excitation le souvenir des villages natals où les cloches sonnent leur allégresse dans les campagnes.

Ces heures de dissipation ne ramènent point la

paix. Prévenu de l'approche de quelques Indiens qui viennent ravitailler le fort rival et troquer des fourrures, Nicolas Montour se porte dès le soir même à leur rencontre. Le plus grand nombre, il les enivre et leur achète à vil prix tout ce qu'ils apportent ; les autres, plus sobres, résistent aux tentations : de vive force, on leur enlève pelleteries et vivres.

Quelques jours après, des Loucheux plus rusés entrent de nuit au chantier des Petits.

Ils ont obtenu leurs crédits de la Compagnie du Nord-Ouest, ceux-là ; mais au lieu de les rembourser, ils portent leurs fourrures aux Petits et les leur vendent. Cependant, au moment où ils rentrent sous bois, quelques voyageurs du fort Providence se jettent sur eux, les battent cruellement et les pillent.

Maintenant, le blocus est parfait. Et Montour laisse la famine accomplir son œuvre et les provisions s'épuiser.

Vers la mi-janvier, Louis Cayen tente une première diversion. Comme les sauvages ne peuvent plus l'atteindre, il essaie d'atteindre les

sauvages. Des expéditions, deux ou trois hommes précédés d'un attelage de chiens, s'éloignent à tour de rôle dans la direction de Gros Cap, de la rivière à la Martre, des lacs qui s'échelonnent au fond de la baie du Nord. Elles rejoignent les tribus et, selon le cas, se font reconnaître, ou se donnent habilement comme des engagés de la Compagnie du Nord-Ouest. Sans difficulté, elles obtiennent vivres et fourrures, puis passent de longues journées à vivre du produit des chasses des Indiens.

C'est la dérrouine.

Montour a vite vent de la chose. Immédiate, sa riposte vient. Chaque expédition qui part de jour ou de soir du fort des Petits est suivie d'une expédition semblable qui part du fort Providence. Et les chefs, Montour les choisit parmi ses hommes de confiance : Philippe Lelâcheur, José Paul, Guillaume d'Eau. Ceux-là, il le sait, exécuteront impitoyablement ses ordres.

Par des froids de cinquante ou de soixante au-dessous de zéro, les hommes partent vêtus de costumes esquimaux : deux habits de peaux de

caribou endossés l'un par-dessus l'autre, le premier, le poil à l'intérieur le second, le poil à l'extérieur. De leur ceinture fléchée pendent les couteaux et le sac-à-tabac. Le firmament étend son bleu lisse au-dessus du blanc mat de la terre. Ils suivent des rivières, des ruisseaux, des sentiers dans les forêts ou les steppes ; ils traversent des prairies mamelonnées où des sapins coupés par le milieu servent de jalons ; ils franchissent de petits lacs remplis de neige jusqu'au bord comme une coupe.

D'abord récalcitrants à l'idée de ces longs voyages, les engagés y prennent goût peu à peu. Ils éprouvent un attrait indéfinissable pour cette existence en plein air. Par les tempêtes de neige, sous la pénombre hivernale ou la clarté lunaire, ils vont par monts et par vaux à la recherche des campements indiens ; ils suivent les tribus à la piste, les trouvent à l'abri de quelque forêt ou sur les confins de quelque steppe.

La lutte de l'avidité commence alors. À peine une peau arrachée, les rivaux se la disputent. C'est une surenchère de boissons et de

marchandises. Il ne s'agit plus du tien ou du mien, mais de ce que chacun peut obtenir par ruse, par dol, par fraude.

Et les sauvages comprennent ce jeu très vite. Ils exigent des prix exorbitants. Après les avoir obtenus, ils possèdent le nécessaire, ne chassent plus, deviennent paresseux. À moins de manquer de vivres, ils ne quittent pas leurs loges. Les choses qu'ils convoitent, ils les demandent en cadeau ; et si l'on fait mine de les leur refuser, ils menacent de porter leur clientèle à l'autre compagnie.

Lorsque les voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest échouent, ils suivent leurs adversaires au retour. Toujours une bataille s'élève entre les deux équipes, et alors ils s'emparent de vive force des fourrures, des vivres et même des traînes et des chiens. Le règne du brigandage pur et simple est arrivé.

Comme des provisions chèrement achetées, chèrement défendues, filtrent malgré tout dans le camp des Petits, Montour s'avise d'un expédient plus radical encore. Ses émissaires approchent les

chefs de bandes. Quelques cadeaux bien choisis, et ceux-ci conduisent les tribus plus avant dans l'intérieur du continent. Bientôt, elles sont hors de portée ou à une distance telle qu'il faut abandonner la dérouine.

Vers le milieu de février, Montour voit la victoire poindre. Ses tactiques ont créé l'isolement absolu autour du fort rival, elles l'ont encerclé dans une zone de vide et de stérilité qu'aucun secours ne peut plus franchir.

Alors le traiteur redouble de prudence et de vigilance ; le dénouement ne saurait plus tarder. C'est lorsque la victime est serrée de plus près qu'elle est la plus dangereuse. Aux sentinelles de la guérite, il donne de sévères consignes ; il les change souvent, et se met lui-même de faction. Pendant des heures, il contemple sous lui le fort rival, grossière bâtisse d'une ridicule petitesse dans cette blancheur glacée. Comme un chasseur à l'affût, il attend.

Et c'est alors que d'autres soucis que ceux de cette lutte distraient Montour. À l'automne, à son retour du premier voyage chez les Indiens,

Philippe Lelâcheur l'avait averti : un messenger était parti de nuit, avec les dépêches, pour le fort Chipewyan. Plus tard, Guillaume d'Eau l'avait mis sur ses gardes : Lenfesté avait recommencé de voir Prudent Malaterre en secret.

Sans que l'on sache au juste comment ni pourquoi, Lenfesté a reconquis et repris en main ses hommes ; et la zizanie a éclaté entre le personnel spécial que Montour a amené et le personnel régulier du fort.

Nicolas Montour veille au grain. Une fois, c'est lui, une autre fois c'est Philippe Lelâcheur qui entre à l'improviste, aussitôt après avoir frappé, dans la chambre du bourgeois ; celui-ci écrit et relève la tête avec un grain de confusion.

Montour veut en avoir le cœur net. Un matin, vers six heures, alors que Lenfesté écrit encore dans son cabinet, José Paul revient au chantier en criant :

– On a volé dans le magasin, on a volé dans le magasin...

Tous se précipitent dehors. Des pieux ont été

arrachés, une traînée de poissons s'allonge sur la neige, des pistes s'éloignent dans diverses directions. Au milieu de l'excitation, on examine les dégâts, on émet des suppositions.

Une fois Lenfesté dehors, Nicolas Montour ne fait qu'un bond : il se précipite dans le cabinet du bourgeois. Il lit ou plutôt il parcourt le rapport abandonné sur la table. Les lignes dansent sous ses yeux. D'un paragraphe à l'autre, il saisit des phrases : « J'ai commandé à Montour... Il a rencontré Louis Cayen dans les bois et lui a parlé longuement... A-t-il pris des mesures avec lui pour le laisser échapper ? Je le tiens sous surveillance... Il manquait d'expérience... Incapable de le suivre, il m'a fallu constater que les trois quarts des marchandises avaient été ainsi gaspillées... »

Avec habileté, Lenfesté exploite contre son jeune associé des fautes secondaires, des avis qui n'étaient pas tout à fait au point, les échecs partiels de certaines tactiques. Il ne lui a rien enseigné afin de pouvoir ensuite lui reprocher des erreurs d'inexpérience et le laisser apprendre son

métier à force de fautes ; il ne l'a mis en garde contre aucun danger.

Mais le point principal du rapport, Montour le comprend, c'est cette possibilité d'une évasion de Louis Cayen dont on tente de rejeter d'avance sur lui la responsabilité.

Un coup de sifflet... Montour rejette le rapport sur la table. Il fuit au dehors, dans l'air clair et froid. Très haut, la brume se condense en cristaux et tombe en larges paillettes de givre.

Montour se souvient d'un combat dont il a lu autrefois la description. Un tigre rencontre un boa : il le saisit à pleine gueule et le triture de ses dents puissantes ; mais pendant qu'il mâchonne sans résultat, les anneaux du serpent s'enroulent autour de son corps, deux, trois fois, et serrent de plus en plus fort, dangereusement ; à moitié broyé, le tigre doit lâcher prise ; il respire péniblement, avec effort, il recueille ses forces ; soudain, d'un dernier sursaut, il s'élançe, détruit l'étreinte et se sauve en nage.

Et lui aussi, Montour, il est un animal qui se bat. Plus instinct qu'intelligence, peu de réflexion

lui est nécessaire. Sa victime, il la suit du regard ; un coup de patte, la morsure de dents dures, tout cela lui vient naturellement. Vif, souple, il devine l'heure de l'effort final ; pitié, justice, modération lui sont inconnues.

Cette fois, il s'en rend compte, il n'a pas bien mesuré la force de son adversaire, ce vieil homme au dos voûté et aux bajoues tremblantes. Si Lenfesté est monté jusqu'à son poste actuel, ce n'est pas sans un talent de quelque sorte. Il avait l'esprit d'intrigue pour écarter ses rivaux et se faire bien voir du bourgeois. Puis, chef incompetent placé trop haut, il a dû développer, comme un organe né du besoin, une adresse qui lui permît de se maintenir. Il a été condamné à entreprendre une lutte sans fin contre tous ses subordonnés mieux doués que lui. Saboter leur travail ou s'en attribuer le bénéfice, voilà l'art dans lequel il est passé maître. Car il lui faut rogner chez eux cette grandeur supplémentaire qui le menace toujours à l'état latent, apaiser cette inquiétude et ces alertes que lui donnent leurs capacités. Il pratique chaque jour l'art de diminuer ses meilleurs employés, de leur imposer

des fautes, de leur attribuer les siennes, de présenter leurs actions sous un faux jour. Toute son attention, au lieu de la prêter aux devoirs de son emploi, il la donne à étendre sur le lit de Procuste de son esprit les hommes qui le dépassent, à rabaisser leurs œuvres, à leur conseiller le plus de bourdes possibles à l'égard des supérieurs. Nul plus grand larron enfin de la sueur et de la fatigue des autres.

Nicolas Montour éprouve maintenant la force de son étreinte. Il sait pourquoi le Bancroche souriait au départ : le bourgeois avait prévu ce combat, et il s'amusait à l'idée de voir ces deux hommes aux prises.

Car, pendant qu'il conduisait sa lutte contre Louis Cayen, Montour ne s'était pas gêné, lui non plus, pour en mener une autre, plus secrète, sans dessein défini, contre Lenfesté. En sous-main, devant des auditeurs bénévoles, il imputait au chef du fort toutes les décisions qui ne plaisaient point aux engagés ; il attribuait à ses propres conseils et à son influence celles qu'ils aimaient. Il cultivait sa popularité aux dépens de l'autre.

Pour s'attirer des clients, il intercédait auprès du chef, demandait une faveur, la mitigation d'une punition.

Une colère rentrée hante Nicolas Montour. Il se promène. Dans sa tête s'esquissent rapidement des projets de revanche. Mais non, il faut rester calme. Autrement, on est mauvais joueur. Passe dangereuse où il faut manœuvrer avec soin. Demain, il peut être rejeté au niveau d'où il est parti ; mais demain, aussi, il peut voir l'ouverture qu'il désire, la chance qu'il attend. Malheur à Lenfesté s'il ne se garde point. Sa haine, il la sent s'accumuler comme une bile qui gonfle à éclater une vésicule. Mais un danger est là, prochain, dont il ne connaît pas encore exactement la forme...

Nicolas Montour se tient sur le qui-vive et ses hommes sont aux écoutes. Une tempête sévit. Le soir, le brigadier, sentant le besoin d'alliés, erre autour de Louison Turenne qui fend du bois. À mots très couverts, il lui offre de s'unir contre Lenfesté. Il tourne autour du pot, l'ouvre, le referme à demi, laisse entrevoir vaguement des

récompenses. Turenne répond à chaque phrase selon sa valeur propre et non sa valeur cachée ; il ne donne pas le signal de la complicité, l'invitation à parler ouvertement. Et c'est le lendemain, seulement, se rendant à ses pièges, qu'il comprend soudain et que sa figure s'illumine d'un sourire. Faut-il que Montour soit dans un mauvais pétrin tout de même !

La tempête ne se calme point : elle dure depuis deux nuits. Montour est inquiet et il ne peut dormir. Vers trois heures du matin, il se lève et il se rend à la guérite où il relève Prudent Malaterre de sa faction. Seul, il veille dans la nuit hurlante qui soulève des tourbillons de neige comme des bras informes sur les solitudes du Nord.

Enfin, le vent tombe. À peine l'aube diffuse-t-elle un peu de lumière sur le paysage qu'une clarté inouïe se lève de la neige neuve. Mais, en même temps, Montour remarque des choses insolites : la fumée ne s'échappe que d'une seule cheminée du fort voisin ; il n'y a que deux ou trois hommes au dehors pour déblayer portes, fenêtres et sentiers.

Montour approche à pas feutrés. Une tranquillité inusitée règne autour des bâtisses. À son approche, les engagés rentrent dans le chantier. Alors, il frappe, il ouvre la porte. Trois hommes seulement se chauffent près de la cheminée. Dans un éclair, Montour comprend : avec la complicité de Malaterre et, au fond, de Lenfesté, Louis Cayen a fui pendant la tempête avec presque tous ses hommes et toutes ses marchandises. Incapable de lui pardonner son succès, Lenfesté a préparé la trahison. Et c'est lui, Montour, qu'il accusera et rendra responsable de cette fuite, se servant comme preuve de l'entrevue entre Montour et Cayen dans les bois.

Montour lance de tous côtés des regards obliques et rapides. Ses yeux cherchent. Où est allé Louis Cayen ? Les engagés restent cois.

Montour questionne encore, attendant une révélation du choix des mots, attendant un indice, un soupçon. Il promet mer et monde aux voyageurs sournois s'ils veulent lui révéler la destination du voyage de Louis Cayen.

Le temps presse : son aventure dans la

Compagnie du Nord-Ouest est terminée s'il ne trouve pas tout de suite l'endroit où Louis Cayen s'est réfugié. N'est-ce pas lui qui avait reçu toutes les instructions du bourgeois, n'est-ce pas lui qui a organisé toute la bataille, n'est-ce pas lui que l'on accusera d'avoir laissé fuir Cayen ?

Il sort, il marche devant le fort. Partout s'étend l'épaisse couche de neige qui a couvert les traces. Alors, il examine une à une toutes les hypothèses : Louis Cayen s'est-il réfugié chez les Esclaves ? chez les Plats-Côtés-de-Chiens ? chez les Couteaux-Jaunes ? S'est-il replié sur l'autre fort des Petits à la rivière de la Paix ?

Tout à coup, Montour part à grandes enjambées : il sait où trouver son rival ; non, il ne peut se tromper. Quel besoin de réfléchir ? Toute sa chair et tout son sang savent.

Un plan précis, irrévocable et net éclôt dans son esprit. Ni hésitation ni incertitude : il joue, lui semble-t-il un rôle qu'il a souvent étudié.

Il appelle José Paul, et après l'avoir mis au courant des faits, le poste dans la guérite ; pas un mot à personne encore.

Il appelle Marc Tangon, un petit homme brun qui fait partie de l'équipe régulière du fort, mais qui joue maintenant son jeu à lui, sans que personne ne le sache encore.

– Tiens, voici de bonne eau-de-vie ; il faut saouler le bourgeois à tout prix ce matin.

L'ordre est sec. Marc Tangon pénètre dans le cabinet de Lenfesté avec le flacon que lui a tendu Montour.

Alors commence une longue attente. Montour, Lelâcheur veillent près de la porte : personne ne l'ouvrira. Ils éconduisent les engagés qui se présentent sous divers prétextes et les minutes s'écoulent avec lenteur.

Une heure passe. Montour juge le temps venu et il entre. Un coup d'œil, et il voit que la bouteille est à moitié vide.

– J'ai pris froid, dit-il, et il frissonne.

Marc Tangon lui tend un gobelet à demi rempli.

– Oh ! Oh ! dit-il, du rhum qui a de l'âge ; cette boisson monte à la tête.

– Mais non, mais non, dit Lenfesté.

– Ah ! vous ! Vous savez la porter. Encore un verre ? Oui ? Par un temps pareil.

Les paroles de Montour à Lenfesté contiennent un filet très fin de provocation à boire.

– Rien à faire aujourd’hui : il fait trop froid, dit-il. Tous ne pensent qu’au feu de la cheminée.

À des signes imperceptibles, une satisfaction épandue sur les traits, une détente dans les nerfs, Montour devine que Lenfesté sait, lui aussi, que les Petits ont quitté leur fort, qu’il se réjouit de la déconfiture de son jeune subordonné, et qu’il croit définitivement arrivée l’heure de son triomphe personnel. Montour est certain que Lenfesté pense à tout cela, et qu’il se dit qu’il peut boire maintenant, et tant qu’il voudra, puisque la partie est jouée, terminée, et que le mot fin a été écrit à cette histoire, et sans espoir de revanche. Nicolas Montour lit dans ses yeux, dans les gestes, dans l’attitude de son rival : c’est plus clair pour lui qu’un livre ouvert. Alors, pour ne point donner l’éveil, il se façonne la figure

d'une victime.

Encore une rasade... Des langues deviennent pâteuses... Des rires sans cesse s'élèvent... Les yeux se noient de larmes dans des quintes d'hilarité... Enfin, l'heure propice... Le gobelet est rempli jusqu'au bord de rhum pur... C'est le coup de grâce. Marc Tangon et Lenfesté sont ivres morts...

Quelques secondes encore. Puis Montour sort et disparaît. Cinq minutes sont à peine écoulées que José Paul entre en criant : « Les XY se sont sauvés, les XY se sont sauvés. » Toute la population du fort saute sur pied.

– Louison Turenne, veux-tu avertir Lenfesté ? C'est Montour qui parle.

Turenne revient au bout d'un moment :

– Lenfesté et Tangon sont saouls.

Montour envoie Prudent Malaterre, d'autres hommes qui font partie de l'équipe régulière du fort, les amis de Lenfesté, les plus honnêtes surtout, ceux que l'on croira sur parole, et dont le témoignage sera irrécusable.

– Mais oui, c’est vrai, c’est vrai, disent-ils ; tous deux sont saouls.

Nicolas Montour assume alors le commandement.

En moins d’une demi-heure, les chiens sont attelés aux traînes, les marchandises ficelées...

Philippe Lelâcheur, de nouveau, demeurera au fort.

Dehors, Montour lui donne des instructions :

– Il faut que tu saches...

Et l’entretien, haché, rapide, se perd dans le vent.

Un autre reculerait peut-être devant le risque ; mais non Montour. Enfin, il est maître suprême. Il donne le signal du départ, il se met à la tête des hommes, autoritaire, décidé, un chef qui sait ce qu’il veut. Enfin, plus de délais ; enfin, plus de manœuvres compliquées pour imposer ses desseins ; enfin, aucun besoin de soumettre ses décisions à un autre pour qu’elles soient émasculées ou ajournées ; plus de plaidoyers et plus d’intrigues. Il est là, lui, à la tête de

l'expédition, avec la précision de son jugement, sa rapidité d'exécution, son esprit d'organisation.

Sans hésitation, il lance les attelages sur la glace de la Baie du Nord ; il les oriente droit sur l'embouchure de la rivière des Couteaux-Jaunes.

Pour les engagés, le voyage n'est pas une partie de plaisir. Montour les mène. Il leur demande un maximum d'efforts. Quelques heures de sommeil, la nuit ; quelques haltes, le jour ; du thé, du rhum en abondance pour stimuler les forces. Mais, en même temps, pas de surmenage.

Montour reste muet à mesure que les heures passent. Partout, sans le dire à personne, il cherche des traces, des pistes qui confirmeraient ses suppositions. Rien. Mais la course ne ralentit pas un instant.

Après la baie du Nord, les attelages s'engouffrent dans la rivière des Couteaux-Jaunes, coupée de lacs ; lac Prosper, lac aux Perches, lac de la Mine, lac de la Carpe. L'expédition marche au fond du couloir que forment les rives avec leurs forêts de conifères.

Enfin, Montour exulte. Il a dépisté son rival. Louis Cayen a passé là après la fin de la tempête. Ses traces sont de plus en plus visibles. Il n'y a plus qu'à suivre.

Ils laissent la rivière, obliquent directement vers l'est. Couvertes de bruyères et d'îlettes de bois, les steppes du nord du Grand lac des Esclaves se déroulent maintenant devant eux. Ils s'y enfoncent.

Montour a calculé juste. Un soir, vers six heures, il trouve un grand camp de Couteaux-Jaunes avancés dans la plaine pour la chasse aux caribous. Louis Cayen est là avec ses hommes. Il a cherché refuge auprès de la Tête Hérissée, son ami fidèle. Et son plan est sans doute de passer une partie de l'hiver avec lui, à l'abri de la famine, et d'y recueillir en paix des fourrures.

Les Couteaux-Jaunes reçoivent avec un peu d'hostilité les voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest. Cette froide réception n'affecte pas Montour. Il établit son camp à l'écart pour être plus libre de ses mouvements ; et, par l'intermédiaire de son interprète, il noue tout de

suite des relations avec plusieurs familles d'Indiens. Les questions se pressent dans sa bouche : cette avance dans la steppe est-elle dangereuse ? Quelles sont les habitudes des troupes de caribous ? Quelle est la durée de ces chasses ? Il s'informe soigneusement des distances, de la topographie du pays, des possibilités de ravitaillement et de subsistance.

Le lendemain, après avoir tenté de gagner à ses plans une partie infime de la tribu, Montour, pour supplanter la Tête Hérissée, tente d'élever un nouveau chef à sa dévotion : le Grand Saulteur. Il l'habille d'une chemise, de plumets, d'un chapeau, d'un capot galonné ; il l'orne de médailles et lui confie un drapeau. Mais lorsqu'il veut l'investir d'un peu d'autorité, sa créature s'affaisse dans le ridicule. Échec, mais partiel seulement, car Montour s'est créé un parti restreint mais fort dévoué.

D'un second mouvement, Montour s'efforce de gagner la Tête Hérissée. Les présents s'accumulent devant le chef : uniformes d'officiers richement passementés, larges

chapeaux de feutre, brasses de tabac, cornes à poudre. Mais les négociations n'aboutissent pas ; Montour ne peut chasser son rival du camp.

Alors, Montour se rejette sur son plan définitif, plus compliqué, plus dangereux...

Quelques-uns de ses engagés se mêlent aux Couteaux-Jaunes et vont chasser le caribou ; d'autres se rendent au camp des sauvages et achètent en abondance la venaison, dont les loges regorgent. Et José Paul prend le chemin du retour avec des traînes chargées de viande gelée. Le lendemain, il revient ; puis il repart, pour une couple de jours cette fois ; puis il s'éloigne pendant cinq jours. Personne ne comprend rien à ces allées et venues mystérieuses.

Deux semaines après l'arrivée des voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest, les caribous disparaissent. Indiens et Blancs décident de s'avancer jusqu'à une sapinière, une trentaine de milles plus loin. Après la marche, ils revoient les caribous cheminer sur la neige, les plus âgés les premiers, paisibles et doux. C'est un gros troupeau de plusieurs centaines de têtes. Les

bêtes piochent la plaine de leurs sabots et broutent la mousse enfouie.

L'abondance est de courte durée, car, au bout de vingt-quatre heures, les animaux se déplacent encore. Les suivra-t-on ? Jamais les Couteaux-Jaunes ne s'engagent si loin à découvert. Mais les chasseurs reviennent et prennent part à la discussion. De loin, ils ont vu les caribous endormis sur la neige durcie et miroitante : une buée flottait au-dessus d'eux, des corbeaux croassaient dans le ciel, des loups hurlaient, attendant une proie.

Alors, les hommes coupent tout le bois du boqueteau près duquel ils sont campés, et ils s'avancent dans la plaine complètement nue. Pendant trois jours, c'est un jeu de cache-cache. Les caribous apparaissent, puis l'instant d'après ils ont fui. Alors que l'on est sur le point de les atteindre, ils s'évanouissent.

À la fin du troisième jour, alors que le même débat recommence, un sauvage arrive avec une bête qu'il vient de tuer, dit-il. Le gros du troupeau est là, à moins de cinq milles. Mais,

après une nouvelle avance, il faut bien se rendre à l'évidence : rien en vue.

Des rumeurs commencent de circuler. On aurait vu des hommes effrayer les caribous, la nuit, les éloigner à grands cris. Un mystère plane sur ces poursuites toujours frustrées.

Que faire ? Les maigres réserves de bois sont épuisées. Et, alors, comment se réchauffer, faire cuire les aliments, fondre la neige ? Les vivres n'existent plus. L'abondance régnait dans les trois camps, mais tout a été consommé rapidement, comme d'habitude. Que faire ? La retraite s'impose cette fois.

Pourquoi s'est-on laissé entraîner si loin ? Après trois longues étapes en toute hâte, la situation devient désespérée. Mal remis de leur jeûne prolongé, au fort, les engagés de Louis Cayen s'affaiblissent les premiers et retardent la marche. Les sauvages supportent mieux la famine ; mais, devant la longueur du chemin et la lenteur du retour, la panique s'empare aussi d'eux. Ils parlent d'abandonner à leur sort quelques femmes et quelques vieillards.

Montour saisit l'heure propice. Il se rend auprès de la Tête Hérissée. Il lui indiquera des caches de vivres sur la route du retour, mais à une condition : les Couteaux-Jaunes partiront, au milieu de la nuit prochaine, secrètement ; ils abandonneront à leur sort Louis Cayen et ses hommes. Et, afin de forcer la main au chef, Montour communique ses offres à quelques membres de la tribu.

Nécessité fait loi. Au matin, il n'y a plus que des Blancs dans le camp.

Louis Cayen, dont la marche est encore alourdie par les pelleteries achetées des Couteaux-Jaunes, reprend péniblement, avec ses engagés, la route des anciens bivouacs. Ils grattent la neige pour trouver des restes de viande et d'entrailles gelées, des os encore pleins de leur moelle, des têtes restées intactes.

Et Montour suit en arrière, de près, sans se hâter. Ses hommes bien repus encadrent l'adversaire pendant le jour ; ils le précèdent pour tuer tout lièvre, toute gelinotte qui peut s'aventurer sur la route. La nuit, des sentinelles

veillent. De la sorte, Montour maintient le même désert ambulant autour des Petits.

Cayen veut se dérober à cette solide étreinte. Il tente de partir la nuit, dans les tempêtes de neige ; il tente de fatiguer l'adversaire. Mais Montour veille. Rigide, dur, précis, il tient ses hommes sous l'influence de sa volonté. Il dort à peine. Toutes ses forces, il les emploie à garder ses rivaux au milieu de la famine. Aucune surprise ne peut maintenant brouiller son jeu. Et il prévoit la démoralisation lente de ses adversaires. Louis Cayen n'a plus aucun moyen d'échapper : retourner à son fort, c'est retrouver la même disette ; rejoindre la Tête Hérissée, il ne le peut plus ; prendre le chemin de la rivière à la Paix, c'est trop loin. Il est acculé à la défaite.

Après trois petites journées de marche, les engagés de Louis Cayen s'arrêtent, hâves, épuisés, affamés. Ils refusent de marcher. Déjà disposés à abandonner leur chef trop ardent, ils pensent à se réfugier auprès de Montour. Louis Cayen leur demande d'attendre au lendemain.

Montour pose des sentinelles autour du camp

des Petits. Il se prépare à un séjour prolongé. Il ordonne tout, en détail, et charge José Paul de veiller à l'exécution de ses ordres. Puis, enfin, il se couche dans d'épaisses fourrures, et il s'endort à côté d'un grand feu, que l'on a pu enfin allumer, parce que l'on a atteint la lisière de la forêt. Louis Cayen emploierait volontiers des moyens violents, mais ses hommes ne lui obéissent plus.

– Mon bourgeois, mon bourgeois, s'écrient-ils, c'est la grosse misère... Il faut nous rendre, mon bourgeois ; depuis cinq jours, nous n'avons pas mis un morceau de viande dans notre estomac.

Alors, le facteur se décide. Il franchit la distance qui sépare sa tente de celle de Montour. Il entre et il s'assoit. Son rival lui pose des conditions bien claires : cession entière à la Compagnie du Nord-Ouest du fort, des marchandises qui y sont contenues et des fourrures ; signature d'un traité par lequel Louis Cayen s'engagera, lui et ses hommes, à ne plus servir les Petits. Ces clauses souscrites, tous

seront nourris au fort Providence durant le reste de l'hiver et ramenés à Montréal au printemps.

Montour pense aussi à couvrir de légalité les actes qu'il a commis. Pourquoi Louis Cayen n'écrirait-il pas de sa main, à Nicolas Montour, une lettre par laquelle il demanderait des secours, spécifierait que lui et ses engagés souffrent de la faim ; par laquelle il offrirait, en retour de la nourriture, la factorerie qu'il avait construite et tout ce qu'elle contenait ? Pourquoi ne déclarerait-il pas que ses voyageurs ont incité les sauvages à ne pas rembourser à la Compagnie du Nord-Ouest les avances reçues et qu'ils ont obtenu, sous de fausses représentations, des pelleteries qui revenaient à cette dernière ?

Pourquoi ? N'est-ce pas la vérité ? Et Montour est maître de la situation ; et il se rappelle les instructions qu'il a reçues du Bancroche. Louis Cayen signe, il le faut bien. Quel juge pourra plus tard démêler la vérité ?

– Mais votre signature à vous, au bas de cet écrit, que vaut-elle ? demande Louis Cayen à Montour. Lenfesté peut la récuser et refuser de

nous nourrir.

– Ma signature suffit.

Et Nicolas Montour présente à son adversaire le document que le Bancroche lui a donné avant de partir. Surpris, Louis Cayen le lit. Et alors il comprend pourquoi ses calculs, fondés sur l'incompétence de Lenfesté, ont eu si piètre résultat. En arrière du chef incapable, il y avait un autre homme auquel il s'est heurté sans le savoir ; et celui-là a joué un jeu parfait.

Montour donne l'ordre de ramasser les fourrures des deux camps : ours et renards blancs, loups blancs, hermines, blaireaux, martres, gloutons et loutres ; vite, les ballotins s'entassent sur ses traînes. Il met à part ses documents précieux. Puis, Louis Cayen sous sa garde personnelle, il part à marches rapides, avec quelques hommes, pour le fort.

Nicolas Montour n'a encore utilisé Louison Turenne qu'une fois, durant ses premières visites chez les tribus indiennes. Quel homme aurait pu le remplacer dans cette conjoncture ? La Compagnie éprouvant le besoin de s'attirer

l'amitié des sauvages, qui, mieux que le gouvernail, pouvait remplir cette tâche ? Ensuite, il l'a laissé à l'arrière-plan, son instinct l'avertissant d'une désapprobation muette qui s'étendait non seulement au conflit lui-même, mais encore aux moyens employés pour vaincre.

Mais maintenant qu'une tâche difficile se présente, c'est à lui qu'il pense tout de suite :

– Vous ramènerez à petites journées nos engagés et ceux des Petits. Ces derniers sont très affaiblis ; il serait très important qu'aucun d'eux ne mourût. Ne couvrez que de petites distances, surtout les premiers jours. Sur votre route, vous trouverez encore un couple de caches : du caribou gelé et du poisson blanc.

Et il lui indique avec soin les arbres aux branches desquels José Paul a suspendu des sacs de peau pleins de vivres.

Après deux jours de repos, Louison Turenne s'ébranle à son tour avec sa troupe misérable. Quatre ou cinq milles par jour, au début, voilà tout ce qu'il peut obtenir d'elle. De peine et de misère, il atteint la rivière des Couteaux-Jaunes.

Au fond de ce haut couloir blanc, le vent ne harasse plus la troupe ; les tempêtes de neige sévissent au-dessus de leur tête, d'une berge à l'autre parfois. Toute querelle a cessé, et les engagés des deux compagnies forment déjà une famille unie et cheminant comme de vieux amis qui n'ont d'autre pensée que de s'entraider.

Mais, soudain, un malheur frappe. Un carcajou a découvert les ballots de vivres de la dernière cache ; ayant grimpé dans l'arbre, il a coupé les cordes avec ses dents ; puis il a tout dévoré, caché ou souillé.

Qui ne comprendrait immédiatement l'étendue de ce désastre ? Turenne précipite la marche de la petite troupe. En deux jours, elle franchit une trentaine de milles. Mais cette vitesse épuise les hommes mal rétablis.

À partir de ce jour, la colonne se traîne. Turenne marche toujours le dernier. Chaque matin, il doit encourager les hommes qui refusent de se lever et préfèrent mourir tout de suite sur place ; quelques arpents dans la neige, et ces victimes se couchent, pleurent et s'abandonnent

comme des enfants. Affaiblis de la sorte, ils sont très sensibles au froid qui contracte les nerfs : ils claquent des dents, ils tremblent, ils frissonnent toute la nuit et toute la journée ; ils maigrissent à vue d'œil, deviennent nerveux, les pupilles de leurs yeux se dilatent et prennent une fixité de désespoir. Leurs propos sont à peine cohérents, l'ivresse de la faim les habite continuellement.

Quelquefois, l'un des engagés tue une ptarmigan, ou prend au collet un gros lièvre arctique. Ils partagent cette maigre pitance auprès des feux. Pressés par la faim, ils font bouillir de vieux mocassins, rôtir des ceintures de cuir ; ils pilent des os abandonnés et avalent péniblement cette nourriture dégoûtante, que leur estomac rejette.

Le pays arctique, avec ses phénomènes continuels, effraie leurs imaginations malades. La nuit, s'éploient les aurores boréales : pendant les longues insomnies, ils voient des cercles lumineux se former autour de l'horizon, se ramasser au zénith, pendre du haut du ciel comme une draperie d'une infinie longueur qui

ondule, étale des lignes d'ombres et des bandes de lumière, forme des plis ; les couleurs, toujours en mouvement de haut en bas, changent et se remplacent : jaune pâle, violet, pourpre, rouge, elles se déplacent sur les mêmes jets de lumière et se modifient dans leur course. Les aurores adoptent toutes les formes : projetées, dirait-on, par de puissants réflecteurs cachés au-dessous de la ligne d'horizon, toujours vibrantes, toujours tremblantes, elles montent obliquement du sol jusqu'au firmament ; longues et fines traînées lumineuses, elles jouent dans le ciel leur pâle feu d'artifice ; parfois, elles rasant la terre de leurs rubans impalpables, et les chiens hurlent d'épouvante, les hommes croient entendre un bruissement et ils se blottissent sous leurs fourrures pour ne pas voir les marionnettes, comme ils disent, les tirants ou les éclairs qui leur inspirent une vague terreur.

Louison Turenne éprouve lui-même un ébranlement nerveux. Mais sa constitution plus forte résiste mieux. Il sait que la petite troupe est à proximité de la baie du Nord. Il n'y a qu'à durer encore un peu de temps, et les secours, pense-t-il,

viendront.

Malgré ses encouragements, la colonne s'allonge indéfiniment sur la neige. Et il faut surveiller partout. L'instinct puissant de la vie flambe dans certaines cervelles ; l'homme redevient une bête. De sinistres histoires de *windigos* hantent les imaginations enfiévrées, animent ces faces figées dans une expression de souffrance. Les voyageurs comprennent enfin ces récits de cannibalisme que les Indiens se racontent à l'oreille, l'abandon des vieillards, des infirmes, des malades.

Louison Turenne sait où sont les couteaux et les fusils. Il tient toute la colonne sous son regard aigu. Mais, à cette besogne, il s'épuise lui-même.

Au lac Prosper, il ne peut plus rien obtenir de ses compagnons. La bande s'arrête, totalement épuisée, l'air est dur comme de l'acier ; le froid, soixante au-dessous de zéro, semble avoir tué toute chose animée. De la neige, de la glace, des conifères, un paysage qui relève plutôt du monde minéral que du monde végétal.

Entassés dans l'unique tente, les engagés

grelottent. Personne n'a le courage d'allumer le feu. Deux ou trois hommes se meurent visiblement.

Une somnolence étrange envahit à son tour Louison Turenne. Il songe à l'imprudence de cette avance dans la steppe, aux disparitions soudaines des troupeaux de caribous, à l'accaparement des vivres, à toutes les manigances qui ont abouti à cette équipée.

Aberration étrange : dans ce pays inhumain où les hommes devraient s'unir et s'entraider pour combattre la famine, le froid, l'isolement, ils se divisent et ils se combattent ; ils emploient leur peu d'intelligence à se rendre mutuellement l'existence plus dure encore. Avec application, ils détruisent le peu de bonheur dont ils pourraient jouir. Les misères inévitables ne sont-elles pas assez grandes sans en ajouter de propos délibéré ?

Et toute cette folie parce qu'ils ont laissé prendre le commandement à des bêtes de proie comme Montour. Qui serait en repos à côté de ces insatiables ambitions ? Il faut être en garde contre toutes les paroles : sont-elles exactes ou

fausses ? Il faut se défendre contre toutes les opinions qu'elles expriment et qui servent toujours un dessein secret ; contre les conseils ou les manœuvres où ils veulent toujours vous mêler, soit comme complice inconscient ou consentant, soit comme victime. Au lieu d'une collaboration amicale dans l'équité, la justice, la bonté, règne une hostilité toujours active, une attention continuelle pour tendre ou éviter les pièges ; et alors l'existence humaine ne vaut plus la peine d'être vécue.

Peut-être l'homme est-il irrémédiablement petit ? Louison Turenne se secoue. Il allume le feu. Chacun de ses mouvements lui demande du temps et un effort de volonté.

Mais il reste en arrêt soudain : des hurlements ont éclaté. Il lève la tête. Trois loups blancs, formant un croissant, pourchassent devant eux un jeune caribou ; ils l'acculent à la crête du promontoire, en face, au bord du précipice. L'animal traqué hésite, tourne sur lui-même, fait face une minute ; puis il saute. La neige est profonde et molle : il ne se tue pas, et, avec de

souples et prestes mouvements, il se dégage et fuit de nouveau.

Turenne n'a plus la force de marcher. Mais sa volonté commande lentement ses bras épuisés, soulève le fusil, épaule. Les loups battent en retraite au bruit de la détonation.

Louison Turenne se traîne. De son couteau, il frappe au cœur, à la manière indienne, le caribou couché ; puis il boit une gorgée de ce sang très chaud. Il se repose. Puis il détache un morceau de chair, la fait bouillir sur le feu, et il distribue un bout de bouillon à chacun ; il suspend au-dessus des flammes l'estomac de l'animal qui contient des substances facilement digestibles, et il extrait la cervelle. Le sommeil le gagne. Mais quand pourra-t-il s'y abandonner ? Ces hommes affamés se jetteraient sur la viande crue, qu'il doit leur défendre maintenant comme un poison, et ils mourraient. Déjà, deux d'entre eux agonisent. N'est-ce pas suffisant ?

Nicolas Montour rentre au fort. À peine le temps de dire un mot à Philippe Lelâcheur :

Lenfesté l'attend dans son cabinet.

Après avoir soigneusement fermé la porte, celui-ci, nerveux, ouvre l'attaque. Depuis quand Montour se croit-il le chef du fort ? De quel droit a-t-il assumé le premier rôle, donné l'ordre de transporter autant de marchandises en dehors des magasins, amené autant d'engagés avec lui ?

Montour demeure impassible ; il se débarrasse d'une lourde cloque, de ses mitaines et de son casque ; il se frotte les mains au-dessus de la flamme, allume sa pipe. Puis il s'assoit en face de Lenfesté.

Les paroles acerbes, les injures, il n'en a cure. Rien ne s'émeut en lui. Pourquoi répondre ? Au fond, rien de plus simple, car les mots ne signifient jamais rien ; ce sont les situations qui comptent.

– J'ai voulu prendre vos ordres et...

– Il fallait attendre.

– Oui ? Louis Cayen aurait-il attendu, lui ? Et le bourgeois, qu'aurait-il pensé des motifs de ce délai ?

Au Grand Portage, l'été précédent, la Compagnie a décidé, pour déraciner un grand mal, d'exclure de son sein les commis, les interprètes, les guides, les bourgeois même qui commettraient des excès de boisson. Lorsqu'il a cédé à sa passion, en compagnie de Marc Tangon, Lenfesté est donc venu en contravention d'un règlement sévère de la Compagnie. Il le sait ; et Montour le sait aussi. Et il sait aussi que Lenfesté est à sa merci, parce qu'il s'est enivré un jour où il avait d'importantes décisions à prendre.

– Alors, dans les circonstances, j'ai agi au meilleur de ma connaissance... Il fallait agir tout de suite.

Montour rend compte de son expédition. Passant sous silence ses manœuvres et ses tractations, il appuie sur le résultat final, mais sans effronterie et sans outrecuidance.

– Notre stock de marchandises est épuisé, alors ?

– Presque. Mais tout d'abord, les Indiens ont actuellement de nous et des XY plus de crédits qu'ils ne peuvent en rembourser en deux ans ; et

nous restons seuls maintenant, et nous pouvons remettre les fourrures à leur ancien prix ; enfin les marchandises que nous trouverons dans le fort des Petits nous appartiennent. D'ici l'automne, vous n'avez besoin de rien. Il ne faut pas oublier non plus que le bourgeois avait donné l'ordre de ne laisser à aucun prix les Petits emporter des fourrures en dehors du district de Rabaska.

Nicolas Montour n'a aucune crainte à cet égard. Il connaît mieux que Lenfesté encore les dispositions du Bancroche : la dépense comptera peu pour lui en regard des résultats obtenus. Du strict point de vue commercial d'ailleurs, il n'a rien gaspillé : une forte concurrence est disparue, et les crédits des Petits, c'est à la Compagnie du Nord-Ouest qu'ils seront remboursés en fourrures.

– Oui... C'est bien... J'enverrai mon rapport à la Compagnie... Vous avez pris soin des écrits que Louis Cayen a signés ? Où sont-ils ?

– Je les remettrai au bourgeois, moi-même.

Cette audace désarçonne Lenfesté. Estomaqué, aussi surpris qu'insulté, il bafouille de colère.

Montour garde son calme. Il a décidé de partir tout de suite du fort Providence, Louis Cayen sous sa garde, de se rendre au fort Chipewyan où il livrera au bourgeois lui-même ses écrits et son prisonnier.

De nouveau, il prend la parole avec patience. Les sourcils froncés, les yeux sur la flamme, il explique à mots couverts qu'il est disposé à passer sous silence l'heure d'ivresse qui a failli coûter à la Compagnie de telles pertes ; il couvrira même Lenfesté d'éloges et lui abandonnera sa part légitime du triomphe... s'il peut partir immédiatement avec les papiers... Autrement...

Lenfesté se calme sous l'effet de la menace précise ; mais celle-ci ne lui paraît pas assez dangereuse pour le décider.

Sur la figure de son interlocuteur, Montour suit le conflit intérieur. Lucide, il tente de deviner l'impression, la pensée inexprimée, l'idée qui font échec à son projet dans l'esprit de Lenfesté. Pourquoi cette opposition qui se ranime toujours au dernier moment ?

Et voilà qu'un mot le met sur la piste. Lenfesté croit que son jeune rival veut le supplanter. Inutile de chercher ailleurs la cause et l'origine de tous les embarras et de toutes les difficultés de ces dernières semaines. Le chef du fort s'est défendu avec l'énergie qu'on met à défendre son gagne-pain.

Montour comprend alors que toutes les assurances qu'il pourra donner ne serviront de rien. Elles engendreront la méfiance qu'elles doivent détruire. Inutile et vain devient l'art de la parole.

Et cette fois la figure de Nicolas Montour se transforme : un rictus d'animal, les babines retroussées, s'y dessine ; au lieu de vaguer ailleurs, les yeux intolérables, durs et rapides, se dirigent vers les yeux de Lenfesté et s'y fixent ; tout l'arrière de l'âme vindicative et maligne s'y révèle, se glisse à nu en dehors de la carapace habituelle ; un peu de salive coule au coin des lèvres, et lorsqu'il parle, se projette en gouttelettes fines. On dirait une bête au moment de l'attaque.

– Je sais bien d’autres choses, je suis discret, moi... Vous et moi, nous n’ignorons point que Prudent Malaterre était de garde dans la guérite lorsque Louis Cayen s’est échappé, qu’il avait reçu de vous, auparavant, des ordres secrets...

– Personne ne sait à quelle heure Louis Cayen s’est enfui...

– Vous croyez ? Je sais qu’une couple de témoins pourraient nous dire que... Louis Cayen a reçu d’avance... l’avis qu’il pourrait fuir... et à quelle heure... Comprenez-vous ? Et qui lui a donné cet avis ? Celui-là n’était pas le dernier des nôtres ? Et cette fois, qui désobéissait directement aux ordres de MacDonald, qui contrecarrait toute la politique de la Compagnie du Nord-Ouest ? Celui-là jouait sa tête, Lenfesté... Je ne tiens pas cependant à rappeler ces choses, si je pars ; comprenez-vous ? Comprenez-vous ?

Dans quelle mesure Montour est-il renseigné ? Lenfesté paierait cher pour le savoir. On lui a rapporté que Philippe Lelâcheur tenait une petite enquête ; Louis Cayen peut avoir parlé aussi ; et Prudent Malaterre a-t-il été fidèle au secret ?

Lenfesté ne peut soutenir le choc. Il constate soudain la force et l'habileté de Nicolas Montour. Sa propre situation est intenable et pleine de dangers. Sans transition, la servilité se substitue à l'arrogance. Il supplie, il craint maintenant cet homme encore hier poli, déférent, obséquieux même, et qui, tout à coup, redresse la tête et ne cédera pas.

La permission de partir obtenue, Nicolas Montour redevient lui-même. Il ordonne tout. Les grosses réserves de poisson suffiront amplement aux rations des engagés des deux compagnies. Puis, voici les livres des Petits : Lenfesté n'aura qu'à percevoir les remboursements en pelleteries ; et voici un état de leurs marchandises en magasin et des fourrures qu'ils ont récoltées jusqu'à ce jour. Tout est clair. Il faudra conserver ces documents avec soin : ils peuvent être précieux en cas de procès, à Montréal... Enfin, Louison Turenne, si tout va bien, doit arriver au fort dans six ou sept jours ; s'il n'apparaît pas dans ce délai, il faudra envoyer immédiatement une expédition de secours...

Et Nicolas Montour se met en marche sur le Grand lac des Esclaves. Louis Cayen et deux engagés l'accompagnent... Lenfesté, du haut de la berge, engoncé dans ses pelisses, agite la main au-dessus de la tête en guise d'adieu amical.

Les quatre hommes précédés d'un attelage de chiens s'élancent sur le lac. Celui-ci présente à la vue une immense vallée blanche, non pas unie, mais ondulée de longues vagues à peine perceptibles. Par cette journée de froid sec et clair, la glace se dilate : des craquements accourent du fond de l'horizon, passent en zigzags sous les pieds avec des éclatements de tonnerre, s'en vont mourir sourdement dans le lointain en laissant derrière eux de larges fissures. Puis, plus rien ne bouge, c'est l'infini silence gelé. Seules, les petites ombres noires des voyageurs se déplacent dans la blancheur complète du monde, sous le firmament bleu.

Ils dorment dans la neige. Une seconde journée éclatante se lève. La rive n'est plus qu'une mince ligne noire au ras du sol. Et bientôt la neige compose à elle seule tout le paysage,

dans toutes les directions, à l'infini ; et cette mer de lait renvoie au soleil, par tous ses cristaux, la scintillante lumière qu'elle reçoit.

Plus tard, vers midi, à peine perceptible tout d'abord, souffle une haleine froide qui brûle la figure. Elle cesse, puis elle recommence, un peu plus fort chaque fois. Des poumons, dirait-on, s'exercent à un jeu, et chaque expiration est plus forte que la précédente. Ici et là, de légères coulées, de légères traînées de neige aux grains fins et durs comme du sable glissent un instant sur la surface, puis s'arrêtent ; ensuite, c'est comme une fumée qui se lève par places en larges nappes, plane une seconde, tombe ; des tourbillons, de longues écharpes s'envolent, tournoient, s'enroulent ; enfin, il semble qu'un banc de brouillard d'une grande hauteur, remplissant tout l'horizon entre le Nord et le Sud, accourt tout d'un bloc, s'approche, les enveloppe, les escamote à la vue.

Malheur ! Voilà le vent d'est, le khamazan, le simoun des régions polaires canadiennes ! Il souffle de toute sa puissance sur la plaine. Battue

par les rafales, la neige s'élève, emplit le ciel de sa poudre froide qui cingle la peau.

Nicolas Montour s'arrête avec sa troupe. Ils creusent la neige jusqu'à la glace, ils élèvent un rempart avec le traîneau et les sacs de provisions. Mais cet abri n'est guère utile : tout de suite la neige s'amoncelle et les rafales glaciales les assiègent par la droite et par la gauche.

Pour se dérober à l'ensevelissement, ils se lèvent ; ils marchent le dos courbé, afin d'entretenir en eux un reste de chaleur. Vite épuisés, ils se recouchent encore sous des couvertures ; ils se relèvent pour activer la circulation du sang par des gestes saccadés. Ce vent combiné avec le froid forme le plus grand danger du Nord.

Ils luttent. Montour est indomptable. À plusieurs reprises, il passe à la ronde la gourde de rhum qui réchauffe momentanément ; il consulte la boussole, remet l'expédition sur sa route, surveille la tenue des hommes. Et sous la direction de sa volonté, les hommes vont, tremblants, le dos courbé, le froid glissé

jusqu'aux moelles, aveugles, souffrant dans tous les membres.

Pendant des heures et des heures, l'âpre lutte dure. Puis l'apaisement se fait, par degrés, et le soleil brille de nouveau dans le ciel. Des doigts de pieds et de mains sont gelés : de rudes frictions et la circulation du sang se rétablit. Du thé chaud, des aliments, quelques heures de repos, et les voyageurs reprennent leur marche.

Quatre jours se sont écoulés, et les voyageurs n'ont pas atteint le fort de l'Original. Ont-ils trop dirigé leurs pas vers la droite ou la gauche ? Dans cette autre journée de lumière éclatante, ils tentent de s'orienter. Et des mirages se lèvent sous leurs yeux anxieux. Miraculeusement élevés dans le ciel, les tronçons de ce rivage vers lequel ils courent, des parties de forêt, des falaises apparaissent sens dessus dessous, non plus dans leur immobilité séculaire, mais sans cesse mouvants et changeants.

– Mon bourgeois, mon bourgeois, nous sommes perdus dans ce sacré pays maudit, disent les hommes.

Montour ressent tous les symptômes de l'égarément. Pour chasser son vertige, reprendre son sang-froid, il s'enveloppe la tête d'une couverture. Puis, l'esprit libre, il sonde l'horizon. Là-bas, ce point noir, à peine perceptible, est-ce le fort ?

Oui. Ils y courent. Mais ils ne s'y arrêtent pas longtemps. Quelques jours de repos, et ils remontent la large rivière des Esclaves. La nuit, maintenant, ils peuvent allumer de grands feux de sapins.

Enfin, le fort Chipewyan, qui se confond de loin avec la forêt, se dresse sur leur route.

Le Bancroche sourit en voyant arriver Nicolas Montour.

– Et alors, Lenfesté et toi, vous n'avez pu passer tout l'hiver ensemble ?

– Non, mon bourgeois.

– Tout va bien là-bas ?

Dans l'obscurité du cabinet, assis sur les grossiers sièges de bois, les deux hommes causent. Nicolas Montour raconte absolument

tout, cette fois, sans fard. Le Bancroche lit attentivement les papiers.

– Alors, Louis Cayen t’a supplié de lui porter secours ?

Le bourgeois sourit. Montour n’a qu’à lui donner des indications et il imagine tous les détails.

– Les Petits ne pourront porter plainte. Bravo, mon garçon. D’ailleurs, eux et nous, nous nous servons des mêmes armes. S’ils possédaient notre force et notre habileté, ils nous livreraient la même guerre.

– Lenfesté s’opposait à mon départ, imaginez ; il craignait que je le dénonce, parce qu’il s’est enivré : j’ai dû promettre de ne vous en rien dire.

Nicolas Montour connaît bien mieux que Lenfesté la largeur d’esprit du bourgeois et son indulgence pour certaines choses. Que lui importent des vétilles comme une orgie pourvu que l’on réussisse ?

– Qui résisterait dix ans dans le Nord-Ouest sans alcool ? À la santé des sobres agents de

Montréal, mon garçon ; à la santé de votre ami Lenfesté !

Il verse à son compagnon de larges rasades de whisky blanc, puis il boit :

– Le Marquis sera content. Tu vas descendre au Grand Portage dans mon canot ; il faudra te récompenser un peu, mon brave garçon.

Les yeux de Montour s’animent. Son plus beau rêve devient réalité. S’il était resté au fort Providence, il n’aurait pu traverser le lac qu’en juin, avec la brigade, après le départ des glaces ; il n’aurait pu descendre plus loin qu’au fort du lac à la Pluie et il aurait manqué Grand Portage, le centre, le lieu des influences, des intrigues, des nominations et des promotions.

Tom MacDonald boit. L’ivresse venant, il prend sa cornemuse. La musique l’emporte dans son monde désolé. En cette chambre basse, les sons abasourdissent un peu. Mais qu’importe ? En esprit, le bourgeois revoit sa brumeuse Écosse, ses montagnes, ses bruyères.

Tom MacDonald boit. Puis il dépose

l'instrument. Il est ivre, il parle avec des hoquets.

– Mon garçon... Dans le commerce des fourrures, comme ailleurs, c'est toujours, malgré les lois, l'éducation, la moralité, une lutte genre libre... À cinquante ans, tu sauras par la pratique : on utilise toutes les prises. De part et d'autre, pas le plus petit souci de justice ou de moralité... Le meilleur homme vainc, et avec toutes les ressources qu'il a en lui, toutes : force, ruse, intelligence, subtilité... Si tu triomphes, tu as l'orgueil d'être l'homme le plus fort, absolument : tu n'as eu pour te protéger ni arbitres, ni protecteurs d'aucune sorte ; la justice, la compassion, la pitié ne t'ont jamais préservé d'une défaite. Tu as été exposé à toutes les attaques possibles, tu les as repoussées, tu es le meilleur homme absolument...

Il y a des victimes naturellement, mon brave petit garçon... puis des plaies incurables... C'est un jeu dur, la vie, mon ami... Mais tu as compris, tu as compris, toi... Il vaut mieux le comprendre jeune : autrement, tu seras mis hors de combat avant de le savoir.

Le Bancroche boit, sa bouche s'empâte.

– Et puis, Montour mon ami, l'homme n'est pas intelligent, n'est-ce pas ? Nous le savons, nous, que l'homme n'est pas intelligent... Pas loin de la brute la plupart du temps, malgré les philosophes... Regarde nos voyageurs... Un troupeau, quelques milliers de bêtes de somme... Il est doué de passions surtout. Ce que nous en faisons des hommes, nous, ce que tu en feras en ton temps, toi Montour, bon ami, car je connais ton âme, ta vraie âme.

Et le bourgeois ivre s'amuse et rit.

La Saskatchewan

Au fond de la baie ruisselante de soleil, les portes du fort sont ouvertes ; cette fois, au lieu de rester sur la grève, avec la foule des hommes du Nord et des mangeurs de porc, Montour pénètre dans l'enceinte avec le bourgeois ; il s'installe à côté des commis et des interprètes. Un involontaire sourire décripe sa bouche, ses lèvres minces, si serrées d'ordinaire, ses traits immobiles et sans joie.

Il se promène dans ce nouveau domaine, et, autour de lui, il entend les exclamations flatteuses :

Alors, on a eu une bonne petite bataille avec Louis Cayen ? On s'est amusé, paraît-il, au Grand lac des Esclaves, l'hiver passé ? Il n'y avait qu'à ramasser les fourrures, à ce que chacun dit ?

La nouvelle de ce conflit joué comme une partie d'échecs, dans les règles, se répand dans

tous les coins du fort. Et commentaires, sourires, exclamations, félicitations donnent à Nicolas Montour une idée exacte de l'étendue et de la mesure de son exploit, de l'impression qu'il fait sur les associés.

Voilà, tout va bien de ce côté-là. Il faut veiller à monnayer maintenant ce premier succès. L'état général des affaires de la Compagnie le permet-il ? Tom MacDonald ne cache pas sa pensée, il n'y a qu'à l'écouter.

– La Compagnie de la baie d'Hudson et surtout les Petits sont presque ruinés maintenant. Mais la Compagnie du Nord-Ouest, comme je le prévoyais, n'a réalisé que bien peu de bénéfices ; elle paie les fourrures trop cher ; elle donne trop de cadeaux aux Indiens ; elle établit des factoreries à trop d'endroits ; son personnel est trop nombreux, et surtout elle lui verse des salaires trop élevés pour l'empêcher de passer à ses concurrents... Nous ruinons nos adversaires, mais cette ruine ne nous a rien rapporté encore.

Tom MacDonald appelle les choses par leur nom :

– Enfin, c’est une série de brigandages que nous commettons ; le rhum devient le seul article d’échange ; l’existence des engagés même est toujours en danger. Et cette situation ne peut durer.

Nicolas Montour écoute ces doléances ; il fait chorus. Mais si ces vues prévalaient, son avenir, à lui, serait coupé dans sa racine. Son élévation, telle qu’il l’imagine et la prépare, est étroitement liée à cet état de guerre : que la paix se fasse demain, et aussitôt, il retombe dans son obscurité.

Il reste un autre point à éclaircir. Quel poste solliciter ? Avec avidité, Montour tend l’oreille dans toutes les directions. Voilà un interprète qui parle :

– Le commis du fort Espérance retourne dans le Bas-Canada ; déjà vingt années du Nord-Ouest ; le temps passe vite.

Ou bien, c’est un bourgeois qui dit devant lui :

– Saviez-vous que Frobisher, le facteur du fort Vermillon, descend à Montréal, cette année ? Il

vient d'arriver, le pauvre garçon ; absolument impotent. Deux années de traitement lui sont nécessaires.

Ayant étudié rapidement les vacances, Nicolas Montour, après une consultation avec le Bancroche, pose sa candidature au poste de facteur du fort Vermillon : aucun n'est plus élevé, ni mieux rémunéré. D'après certaines rumeurs assez obscures, la factorerie serait dangereuse, mal située, réserverait plus de soucis que de satisfactions. Mais maintenant, le nouveau candidat se fait fort de tirer partout son épingle du jeu.

Le sort en est jeté.

Quelques candidats ne savent comment s'y prendre, ni quels bourgeois voir, ni quels ressorts faire jouer, ni quelles choses dire ; d'autres croient que les alouettes vont leur tomber toutes rôties dans la bouche ; trop peu sociables, d'autres encore manquent de renseignements sûrs, s'adressent à la mauvaise personne, ignorent dans quelles circonstances tombe leur demande, quelles passions elle excite ; ou bien, ils n'ont pas

confiance en eux-mêmes et choisissent un intermédiaire qui les trompe ; ou bien, ils sont impuissants à pénétrer jusqu'à ce milieu secret, où se prennent les décisions, à cet individu enveloppé de mystère qui les contrôle, et ils n'accomplissent que les démarches à côté qui n'influent nullement sur le cours des événements.

Lui, Nicolas Montour, n'est pas si bête. Jamais empêché par l'antipathie, la haine, les préjugés, il lui faut connaître le plus de gens possible, nouer de nouvelles relations, renouer les anciennes, arracher, à toutes, les renseignements et les avis. Lelâcheur, Guillaume d'Eau et surtout Tom MacDonald l'aident continuellement. Avec eux, il concerte toutes ses mesures : savoir les rumeurs qui détruisent ses chances, les hommes influents qui s'opposeront à sa nomination, les pièges qui lui seront tendus, les intrigues dangereuses qui surgiront certainement. Ici comme au fort Providence, on joue l'éternel jeu d'échecs ; à chaque pion, il faut opposer tout de suite un pion plus fort ou mieux placé.

Car l'affaire ne marchera pas toute seule.

Nicolas Montour se rend compte que son triomphe sur Louis Cayen – son principal atout – l’a mis en vedette ; mais, d’un autre côté, il l’a élevé sur un piédestal au-dessus des autres, en vue de la foule. Tous les candidats le redoutent plus que n’importe quel autre de leurs adversaires, et ils font tous converger sur lui, sans s’être concertés, le feu et la force de leurs attaques.

Dans un cercle restreint, le succès fait beaucoup plus d’ennemis que d’amis. Les aînés défendent résolument leurs situations acquises ; ils donnent de grands coups de rames sur les mains qui tentent de s’agripper à l’embarcation du succès ; les égaux, eux, ont le cœur oppressé de voir l’un d’entre eux monter soudainement dans l’estime publique ; personne ne se résigne facilement à être dépassé.

En second lieu, avec l’appui secret ou ouvert de quelques autres candidats, Montour se met à détruire les candidats les moins habiles. Payant, bravant de sa personne, car il n’en craint aucun quand il s’agit de ruses, de manœuvres, du jeu

des mots, il se met au travail.

– McKenna possède tous les pouvoirs, en fait de nominations, dit-il à Paul Lallongé ; c'est à lui que l'on s'adresse quand on veut réussir.

– MacKenzie, le prêtre, est déjà nommé facteur du fort Vermillon, insinue-t-il à Israël Rollin ; son oncle est bourgeois. La nomination ne sera annoncée que plus tard, tu penses bien.

Et naturellement, McKenna ne détient aucun pouvoir et Mackenzie n'est point nommé.

Malheur aux candidats qui ne sont point dégourdis. Des moins défiants, Nicolas Montour tire des secrets ; s'ils sont timides, confiants, lourds d'esprit, il les induit en erreur de toutes les façons possibles, il leur pose à brûle-pourpoint des questions nettes sur leurs protecteurs, leurs chances de succès, leurs moyens de réussir. Puis il leur donne le change sur lui-même.

– Non, je pose ma candidature pour la forme, je n'ai aucune chance cette année.

Il sait encore les lancer sur de fausses pistes, dans d'inutiles démarches, les plonger en une

sécurité fausse par des assurances qui les inciteront à l'inaction ; ou bien il les décourage durement ; il offre avec perfidie de se charger de certaines de leurs entrevues ; il les détourne, par une calomnie ou par une médisance, du protecteur puissant qui pourrait leur prêter un solide appui. Avec brio, il lance ces enfants d'école les uns contre les autres, il les dégoûte de toute l'affaire, il les joue, il les trompe, il en rit.

De cette façon, avec l'aide de ses affidés, les candidats tombent de chaque côté de la route et y demeurent. Mais quelques autres, trois ou quatre, Blake, Laciseraie, Cameron, ne sont pas des novices. Montour a beau les tâter : quand il leur parle, le fer rencontre le fer. Aussi subtils que lui, ils opposent feinte à feinte. Entre ces hommes et lui se livrera la vraie bataille. Pour en triompher, il faudra en venir aux grands moyens.

Blake, par exemple, est un ivrogne. Non seulement, il faut le laisser savoir à McGillivray, le bourgeois abstème qui possède tant d'influence sur Simon McTavish ; non seulement, il faut composer un mémoire bien

intéressant sur les méfaits que l'ivrognerie a pu lui faire commettre, mais, encore, il faut le promener ivre mort devant les bourgeois qui ne sont pas atteints du vice dont il souffre.

Laciseraie, lui, souffre d'une affection particulière pour ses compatriotes. À son avis, il n'y a pas assez de bourgeois français ; et les engagés, tous français, ne reçoivent pas le traitement que l'on doit accorder à des hommes. De plus, sa connaissance de la langue anglaise manque de fini. Voilà qui va bien. Rien de plus facile que de soulever contre lui l'opposition abstraite, théorique, radicale de Malcolm, qui méprise les voyageurs, la race à laquelle ils appartiennent, la religion qu'ils pratiquent.

Que de combinaisons se présentent ainsi à l'esprit subtil. Nicolas Montour éprouve une délectation particulière à trouver l'individu, *persona grata* auprès de l'un des bourgeois, qui présentera à celui-ci, avec toutes les chances d'être cru, un mémoire particulièrement virulent contre l'un des candidats dangereux. Chaque postulant possède l'un des défauts que l'un des

bourgeois hait le plus au monde, et alors, c'est ce bourgeois qu'il faut soulever contre ce candidat, c'est ce bourgeois qu'il faut lui opposer pour le tenir habilement en échec.

Parmi toutes ces intrigues, ces marches et ces contremarches, la date de la nomination approche. Devant l'imminence de cet événement, en face de l'humiliation d'une défaite ou de l'orgueil d'une victoire, les esprits les plus rassis perdent leur sang-froid et leur dernier reste d'honnêteté. La tactique générale, à ce moment, n'est plus de compter sur soi-même, sur sa propre valeur, sur ses propres œuvres, pour atteindre son but ; tous ne semblent plus avoir confiance que dans la diffamation de l'adversaire. Chacun fait la confession générale de l'autre après une enquête menée avec soin. Celui-ci a déjà falsifié des comptes ; cet autre a toujours bu une trop forte proportion du rhum confié à sa garde ; l'un a subi une condamnation judiciaire, et cet autre, qui a déjà fait partie du personnel des Petits, est un espion déguisé.

Louison Turenne assiste à ces manœuvres. Le

Bancroche l'a fait venir, en compagnie de José Paul, de Philippe Lelâcheur et de quelques autres pour signer certaines dépositions relatives à l'affaire du Grand lac des Esclaves.

Mais il ne résiste point. Devant ces candidats harassant les uns et harassés par les autres, les yeux fixes, l'attention partie, épuisés à suivre le jeu subtil de leurs propres calculs et des calculs d'autrui, perdus dans ce dédale trop savant d'intrigues, son âme et sa chair sont dégoûtées. Il fuit au dehors du fort, au grand air, au grand vent, sur la grève. Il se baigne dans la pureté de l'air et dans la clarté de l'eau pour laver de sa mémoire ces miasmes, ces petitesse.

Mais Nicolas Montour n'a pas de ces dégoûts. Jamais il n'a été si à l'aise et si heureux. Dans cette pourriture, il trouve son milieu.

Sous le patronage de Tom MacDonald, il accomplit des progrès chaque jour. Sa principale raison d'espérer est la suivante : sa candidature cadre bien avec la politique générale de la Compagnie et la sert. Simon McTavish ne veut-il pas, en effet, stimuler jusqu'au paroxysme la

vaste armée de ses engagés, l'unir solidement par l'ambition dans un assaut général contre les compagnies rivales ; alors, quelles phrases plus propres à cette fin peut-il prononcer que celles qu'il laisse tomber à la fin d'un banquet en annonçant la promotion de Montour : « Dans la Compagnie du Nord-Ouest, les charges vont au mérite. Ramassez, récoltez des pelleteries : c'est à leur quantité que nous connaîtrons votre valeur ; c'est à leur nombre que nous calculerons les promotions que vous méritez. Il n'y a que les retours qui comptent pour nous. »

La brigade atteint la rivière Saskatchewan. Après le portage d'un mille qui impose des fatigues au début, elle commence de refouler le courant violent et régulier des eaux boueuses. Pendant des centaines de milles, à travers les prairies, jusqu'aux Rocheuses, aucun rapide, aucune chute n'interrompt leur écoulement.

Mais les engagés doivent abandonner rapidement la rame pour la haussière. Pendant une semaine, sur une distance de cent vingt-cinq milles, ils touent les canots à la cordelle au fond

de ce fossé dont les hautes berges les empêchent de voir le pays. Ils trébuchent sur des cailloux, ils enfoncent dans de la boue, ils chancellent sur le sol inégal ; la haussière s'accroche aux pierres, aux chicots, aux souches échouées. Sans perdre courage, bêtes de somme, ils repartent au pas de course, accomplissant ce remorquage pénible. Sur leur route, ils rencontrent de nombreux déserts abandonnés : tronçons de cheminées, murs et palissades qui pourrissent, clairières qui se referment, sentiers qui montent vers la plaine de plus en plus rapprochée, indiquent les emplacements des anciens forts. Quelques-uns ont été florissants aux jours encore rapprochés du régime français ; les autres, plus récents, ont été abandonnés par la Compagnie du Nord-Ouest ou les autres sociétés qui l'ont précédée. Elles n'attendent pas les fourrures, les compagnies canadiennes. Au contraire, elles suivent les sauvages dans leurs déplacements, changent sans cesse l'emplacement de leurs factoreries, entraînent les tribus dans les districts où le castor abonde. Jamais leurs cheminées ne furent longtemps au même endroit.

Le bourgeois travaille sur sa cassette, au fond du canot et Montour examine le pays. À de nombreux indices, il perçoit vite que l'atmosphère n'est pas la même ici qu'au lointain pays de Rabaska.

Parfois, la brigade rencontre des groupes d'Indiens ; Gens de Marais, mal vêtus, faméliques, qui vivent l'été d'un peu de pêche. Ils offrent du poisson, de la viande ou des baies séchées. En échange, Mackenzie leur donne quelques marchandises et surtout du « lait nouveau », l'eau-de-vie qu'ils réclament avec des vociférations après la longue abstinence de l'été.

Ensuite le bourgeois les écoute parler et il les interroge minutieusement et longuement. Il recueille avec soin racontars, récits et rumeurs. Des nouvelles le laissent inquiet parfois.

Montour devine que les agissements des tribus durant l'été et leurs dispositions présentes ne sont pas une matière indifférente. À un moment donné, le bourgeois donne même l'ordre de déclouer des caisses de fusils et d'ouvrir des sacs de balles. Des sentinelles veillent la nuit, et les

pagayeurs surveillent les rives durant le jour. Il semble que la brigade soit entrée dans un pays ennemi.

Après avoir dépassé la fourche, à la Montée, le bourgeois achète quelques chevaux. Il invite Montour à se mettre en selle. Et tous deux se lancent à fond de train sur les prairies dont ils viennent d'atteindre la lisière. Depuis longtemps déjà la Saskatchewan les côtoyait. Elles étaient apparues à différentes reprises, enfonçant une pointe aiguë à travers la forêt ; maintenant, elles ont non seulement atteint le rivage sud, mais elles ont traversé l'eau, et elles s'étalent, se déroulent, venues du sud, d'une distance infinie, encore pâles et vertes malgré les premières gelées de l'automne. Et les engagés gravissent les berges pour regarder l'infini qui s'est ouvert sur le pays ; quelquefois, dans cette immensité, comme une goélette perdue en mer, une îlette de bois tremble au vent, très loin.

Le bourgeois et Montour excitent leurs chevaux sur cette aire sans frontière. Mais le premier ne cesse d'être aux aguets. Et, à la

moindre alerte, ils se replient sur les canots, petits points noirs qui se déplacent lentement entre les allaises au fond de la rivière.

Et voici que sur les plaines apparaissent de vastes masses mouvantes.

– La vache grasse ! Les bœufs ! crient les voyageurs tout excités.

Après le maïs du Grand Portage, le riz sauvage du fort du lac à la Pluie, le pemmican du Bas-de-la-Rivière, voici la terre promise et la viande fraîche des prairies.

Par milliers, les bisons arrivent, tête basse, cornes effilées et courtes, poitrail large, crinière au vent. Toute leur force réside dans leur énorme avant-train : ils sont construits pour l'attaque. Beuglant, farouches, ils foncent droit dans la rivière pour la traverser à la nage. Une fusillade bien nourrie éclate. Des bêtes tombent, mais d'autres arrivent toujours, emplissant l'air de leurs beuglements.

Et le soir, auprès des feux, les quartiers saignants rôtissent à la broche avec les deux

pièces de choix : la langue et la bosse.

Le bourgeois et Montour continuent au matin leur randonnée. Ils poursuivent des chevreuils, des wapitis gros comme des chevaux, des ours grivelés qui mangent des baies dans les fourrés, et les regardent, énormes et maladroits.

Après leur voyage de deux mois, un soir, ils arrivent sans encombre au fort Vermillon. Et, alors, en face des plaines, ce sont de brutales réjouissances.

La veille, quatre canots, sous le commandement du bourgeois, sont partis pour la Saskatchewan supérieure. Nicolas Montour est resté seul en charge au fort Vermillon. Chef suprême et sans contrôle, enfin. Toute la nuit, une idée l'a hanté : renouveler son exploit du fort Providence, gravir d'un second bond l'échelle du succès. Conscient de la force et de la souplesse de ses facultés, il n'éprouve maintenant aucun doute sur lui-même : comme un orateur qui a senti la foule dominée par sa parole, comme un peintre qui a vu éclore sous son pinceau un tableau de premier ordre, il n'aspire plus, optimiste et

confiant, qu'à manifester à nouveau le talent exceptionnel dont il est doué.

Debout à quatre heures du matin, il se promène dans le domaine où il est roi, et il l'examine. De l'autre côté de la Saskatchewan, en face, à peine visible, dans l'ombre, s'élargit l'embouchure de la rivière Vermillon qui circule dans les plaines d'herbe où l'on peut, comme dans une ample étoffe, tailler des provinces ; en arrière, sept ou huit chantiers bas – résidences du personnel, maison des Indiens, entrepôts, atelier, factorerie – s'enferment dans des palissades. Ensuite, le sol se relève, et c'est la forêt parcourue de ruisseaux et de rivières, étoilée de lacs, qui s'étend, inviolée, pendant des milles et des lieues, jusqu'à d'autres plaines également nues, celles qui longent l'océan Arctique. À droite, enfin, à peu de distance, le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson ; à gauche, la factorerie des XY.

Un peu d'inquiétude étreint le cœur de Montour : dans ce pays nouveau, devant cet inconnu, qu'a-t-il pour le soutenir et l'encadrer ?

À peine trois ou quatre hommes, anciens compagnons de voyage : José Paul, Philippe Lelâcheur, Marc Tangon, Louison Turenne.

Dans la lumière matinale, Montour distingue maintenant quelques blanches tentes coniques de peau de bison ornée de dessins noirs ; de la pointe s'échappent des panaches de fumée qu'un vent léger incline tous du même côté : une bande de Pieds-Noirs attend depuis deux jours que les trafiquants soient prêts à la recevoir.

Le temps passe. Montour, enfin, donne le signal. Des engagés descendent au rivage, traversent la rivière dans un large bac afin de passer les naturels par groupes. Mais ceux-ci sont impatients : allées et venues prennent trop de temps ; ils protestent et ils crient. Puis, enfourchant leurs chevaux, ils s'élancent dans l'eau. Et nus presque tous, ils surgissent du courant aussi sauvages que leurs montures, grands, forts, les muscles solides jouant sous la peau cuivrée comme sous un habit très mince.

Cette arrivée ressemble à un assaut. Au galop, les sauvages s'engouffrent par les portes des

palissades et envahissent la factorerie. Ils désirent tout, ils exigent tout. Leur convoitise se laisse tenter par les objets qu'elle voit : couvertures aux couleurs brillantes, hachettes, marmites de cuivre, miroirs. Ils ont surtout besoin de munitions et de fusils. Faute de pelleteries à offrir en retour, ils mendient, ils offrent leurs filles ou leurs femmes.

Quémandeurs, mais insolents en même temps, humbles, mais arrogants, excités, impatients, ils effraient les commis qui se demandent toujours à quelle minute le marchandage se terminera en larcin, la mendicité en pillage, l'humilité en révolte.

– Il m'a volé mon fusil, il m'a volé mon fusil !
crie soudain l'un des engagés.

Et l'altercation habituelle éclate. En une seconde, les sauvages tiennent en joue leur canardière ou leur arc ; des cris partent d'un groupe où se heurtent déjà des corps puissants ; Rouges et Blancs se divisent en deux troupes pour un combat.

Que faire au milieu de ce tumulte et de ces clameurs ? Montour est désespéré. Il éprouve

l'impression violente de se trouver devant un mécanisme dont il ignore le secret. Sur quel ressort peser ?

Pris de panique, il donne l'ordre d'allumer le pierrier de l'un des bastions et il s'épuise à rassembler et à armer ses hommes.

Mais soudain, Turenne fend la foule ; il parcourt l'espace qui s'élargit entre les deux troupes. Sans crainte, ils s'approche du coupable. Fermement, mais avec douceur, il saisit le fusil en dispute, l'examine, regarde fixement le Pied-Noir. Celui-ci le laisse aller. Tous se sont tus, ramenés au sang-froid, brusquement, par le sang-froid, le courage et la tranquillité de cet engagé.

Montour se souvient maintenant : Louison Turenne a toujours su manœuvrer les naturels ; c'est un don. Alors, il le met de l'avant pendant les quelques jours que dure l'affluence des Pieds-Noirs, des Assiniboines, des Gens du Sang et des Cris ; il en fait une espèce de gardien qui se promène et surveille. À trois ou quatre reprises, les relations se gâtent : des flèches blessent une couple de voyageurs, l'un des commis est à

moitié assommé d'un coup de crosse de fusil. Chaque fois, Turenne réussit à pacifier ces hôtes turbulents : sa patience, son doigté, unis à la sagesse des vieux guerriers sauvages, apaisent les colères et calment les ardeurs belliqueuses.

Nicolas Montour doit bientôt se rendre à l'évidence.

Devant lui, il n'a plus les tribus de l'Extrême-Nord, craintives, hystériques, timides, faciles à manier, faciles à manœuvrer, dociles et douces. Non, il a affaire maintenant aux tribus des plaines du Centre américain qui vivent avec orgueil dans la liberté. Pour elles, trouver leur subsistance est un jeu : le bison, en troupeaux inépuisables, leur fournit la nourriture, le vêtement, le logement, le feu même. Chaque individu possède trente, cinquante chevaux, et sur leur selle faite d'une peau, sanguinaires, tous, ils chassent, ils écument les prairies, des grappes de scalps à leur ceinture. Ils défendent avec sauvagerie leur riche territoire illimité contre les tribus envieuses qui voudraient y descendre de tous les points de l'horizon. Pour la force, la cruauté, la richesse, les Iroquois

n'étaient que des enfants à côté d'eux. Et les Blancs ne savent comment les dompter, car ces peuplades n'ont presque pas besoin d'eux.

Nicolas Montour a-t-il accepté une tâche qui le déborde ? Il les regarde arriver, puis partir, les hordes belliqueuses, aussi dangereuses à manier que la poudre. Désarmé, il ne sent plus qu'il est le maître de la situation. Son flegme, il le conserve à grand-peine. Et Montour s'en rend bien compte : le premier rôle, ce n'est plus lui qui le joue. Ses talents particuliers ne lui servent plus de rien. Et il a l'impression d'être monté en selle, par inadvertance, sur l'un de ces chevaux sauvages qui errent en liberté dans la steppe, qui ne connaissent ni le mors, ni les rênes.

Mais qu'ont-elles à échanger contre les marchandises du fort, ces tribus guerrières ? Nicolas Montour regarde tout ce qu'elles jettent sur les comptoirs. Lui qui sait évaluer, d'un coup d'œil, une peau de castor, d'hermine, de vison, de loutre ; lui dont les gros doigts aux ongles noirs aiment à caresser les fourrures riches, aux nuances moelleuses et fines, il ne trouve ici rien

de précieux. Les jours s'écoulent, les bandes se succèdent, et, chaque soir, les commis n'ont à entasser dans les entrepôts que du loup, du blaireau, de l'ours, et surtout ces larges robes de bison dont les compagnies ne savent que faire.

Pourtant rivières, ruisseaux et lacs regorgent de castors qui se multiplient en paix. Mais les tribus des plaines refusent de s'astreindre à cette chasse difficile et qui ne se pratique point à cheval. Leur paresse regimbe devant les difficultés, leur orgueil proteste. Poser un piège ? Se tenir à l'affût ? Non, jamais. Pour elles, les chevauchées bruyantes, les poursuites échevelées à la suite des hordes de bisons tonnant sur la terre, l'arc et le fusil déchargés au grand galop, les parcs où sont immolés des troupeaux entiers.

Rien n'y fait, ni les objurgations de la Compagnie, ni les bas prix qu'elle verse pour les pelleteries sans valeur, la viande séchée ou fumée, les baies recueillies par les femmes.

Tout d'abord, Nicolas Montour n'en peut croire ses yeux. Puis, un après-midi, M. Hugues et M. Denis, les facteurs des deux forts voisins,

viennent le visiter. Que veulent-ils ? Montour fronce les sourcils ; il les suit dans son cabinet, jetant sur leur figure des regards scrutateurs.

Le facteur de la Compagnie de la baie d'Hudson, homme corpulent, sanguin, tonitruant et jovial, M. Hugues, prend la parole le premier. Pourquoi les trois chefs n'adopteraient-ils pas, comme d'habitude, des mesures communes contre ces *damned rascals* ? Pourquoi ne conviendraient-ils pas des prix à payer ?

– Trop de bandes, poursuit-il, viennent à mon fort ; je suis encombré. Voudriez-vous celle de l'Ours Grivelé ? Ou bien celle du Chat Sauvage ? À moins que je ne vous les cède toutes les deux ? Qu'en dites-vous ? Je n'ose l'espérer.

– Comment ? demande Montour incrédule. M. Hugues répète son offre. Il ajoute même :

– Je les ai offertes à mon ami Denis qui n'en veut pas, lui non plus.

Montour s'attendait si peu à une proposition de cette sorte qu'il appréhende un piège. Il convoque Cadotte, commis et interprète du fort

depuis de longues années, et lui demande son avis.

– La chose ne tire guère à conséquence, lui explique ce dernier ; les compagnies se sont toujours partagé à l’amiable des clients qui n’apportent que de grosses fourrures lourdes, sans valeur, difficiles à transporter. Les traiteurs ne jouent serré qu’à propos de quelques bandes de Cris, Gens de Bois Forts, peu nombreux, mais qui chassent le castor au nord de la Saskatchewan.

Montour doit se rendre à l’évidence. Les négociations terminées, il se promène autour des bâtisses et tente de rajuster ses idées. Sous un appentis, il aperçoit de gros chaudrons de fer que la rouille a attaqués durant l’été. Et soudain, il comprend ; il se souvient de certaines paroles du bourgeois auxquelles il n’avait pas attaché d’importance dans le temps. Oui... Oui...

Fort Vermillon est avant tout pour les compagnies un poste de provisions et non de fourrures. Naturellement, elles y récoltent tout ce qu’elles peuvent trouver de précieux. Mais enfin,

leur objet principal, à cet endroit, c'est la fabrication du pemmican. Les prairies s'étendent à la porte ; l'hiver, on voit des troupeaux de bisons piocher la neige pour brouter. Par centaines, les engagés les tuent, font sécher la viande sur des boucans et fondre la graisse dans des chaudrons. Et l'été venu, des bacs construits sur place transportent cette victuaille à fort Cumberland afin de ravitailler les brigades qui se rendent dans le district du fleuve Churchill, de l'île à la Crosse, de Rabaska, ou en reviennent.

– Me voilà charcutier maintenant ! se dit Nicolas Montour avec amertume ; je me suis fourvoyé.

Et le désappointement l'envahit. Il comprend aujourd'hui indubitablement, la factorerie est située dans un territoire où ne règne aucune concurrence pour les pelleteries. En sollicitant d'en devenir chef, Montour a-t-il sollicité, sans le savoir, un traquenard ? En l'obtenant, s'est-il enfermé dans l'insuccès comme dans une tour sans ouverture ?

« La femme cherchait du bois de bison ; elle s'est éloignée des tentes. La nuit venue, nous l'avons poursuivie et capturée. »

Deux Cris racontent ainsi le rapt d'une femme de la nation des Pieds-Noirs. Et l'ivresse les rend loquaces. Le commis les écoute d'une oreille attentive. Sous les poutres trop basses règne une chaleur étouffante ; la cheminée n'est qu'un ardent brasier. Tonneaux de balles et de poudre, piles d'ustensiles de cuivre, amas de couvertures, s'entassent en désordre à l'autre bout de la pièce.

Aussitôt qu'il en a le loisir, le commis avertit Montour. Celui-ci vient voir les Cris. Mais il est à peine arrivé que des clameurs retentissent : une vingtaine de guerriers Pieds-Noirs demandent qu'on les passe dans le bac.

Montour devine vite l'objet de leur visite.

– Éloignez-vous, sauvez-vous ! dit-il aux deux Cris ; ne reparaissez point tant que ces Indiens seront ici.

Mais ivres, les Indiens refusent de bouger ; ils attendront leurs ennemis de pied ferme et se

laisseront massacrer plutôt que de fuir. Mais Montour ne veut point que ce meurtre se commette dans sa factorerie : les Cris lui fournissent ses meilleurs clients.

– Emmène-les tous deux, crie-t-il à Turenne ; et cache-les bien.

Celui-ci les conduit dans la résidence de l'un des engagés ; il les enferme dans une chambre et les tient sous sa garde, prêt à mater toutes leurs résistances par la force.

Il était temps. Les Pieds-Noirs font irruption dans la factorerie, ils cherchent partout.

– Où sont, demandent-ils, les deux Cris qui ont volé une femme de notre nation ? Nous les avons suivis à la piste, et la piste conduit jusqu'au fort.

– Ils sont partis, répond Montour.

Les Pieds-Noirs se montrent incrédules. Ils accusent Montour de protéger la nation crie, de lui fournir plus d'armes et de munitions qu'à eux, de protéger des criminels. Ils le menacent de représailles. Enfin, ils se répandent partout et

cherchent.

À la fin, pour apaiser ces guerriers dangereux, Nicolas Montour doit les conduire dans la maison des Indiens, fumer le calumet avec eux, leur servir de l'eau-de-vie, et délibérer sans fin ; les discours se succèdent devant des assistants moroses, sombres et cruels. Le reste de l'après-midi et la soirée y passent.

Puis, le matin, Montour donne à ses engagés l'ordre de sortir du fort pour aller chasser le bison.

– Nous ne pouvons pas, mon bourgeois, les Gens du Large rôdent encore.

Non, ils ne s'aventureront pas en dehors des palissades. Les Pieds-Noirs surveillent les alentours du fort. Encore hier, un voyageur des Petits a été volé et battu par des Pieds-Noirs ou des Assiniboines en maraude. C'est miracle s'il a échappé à la mort.

La matinée ne s'est pas écoulée qu'une bande de Sarcis surgit, menaçante ; elle vient de subir de fortes pertes aux mains des Cris mieux armés.

Alors elle veut absolument interdire aux Blancs de vendre des munitions à ses adversaires.

– Si vous ne nous écoutez point, nous mettrons le feu à votre fort.

En attendant, elle prépare sa revanche. Les jeunes guerriers se réunissent pour former des partis de guerre ; l'effervescence se propage de l'est à l'ouest des plaines, du nord au sud. Et les facteurs surveillent avec anxiété cette chaudière bouillonnante qui menace toujours de déborder.

Nicolas Montour étouffe de fureur. Chaque jour apporte ainsi sa hotte d'incidents : vols de chevaux ou de femmes, meurtres, guérillas. Malgré qu'ils en aient, les Blancs sont toujours sur le point d'être impliqués dans ces petits conflits sanglants. Sur la défensive, ils épuisent leur adresse, leur temps, leurs ressources, leurs paroles, à calmer les colères, à arranger les différends, à calmer les esprits. Jamais Montour n'a vu un tel nid à chicanes.

Énervé par ces pertes de temps continuelles, ces dangers toujours nouveaux, ces délibérations sans fin, exaspéré par l'impossibilité d'établir une

fois pour toutes le calme et la paix, Nicolas Montour comprend enfin la raison de cette effervescence : le poste est mal situé. C'est une factorerie de frontière qui dessert trop de nations. En arrière, les Cris, Gens de Pied et Gens de Bois Forts, tribu nombreuse et turbulente, apportent aux traiteurs le plus gros des pelleteries, et surtout des peaux de castor ; de l'autre côté de la Saskatchewan rôdent les Gens du Large ; à l'est, les Assiniboines disciplinés et voleurs ; à l'ouest, la puissante et redoutable confédération des Esclaves : Pieds-Noirs, Gens du Sang, Picaneaux, Sarcis, tous riches, qui imposent la loi dans la prairie. Plus loin, en face, les Gros-Ventres de la branche sud de la Saskatchewan qui ont déjà attaqué et pillé des forts.

Dans les limites de cet immense pays, les conflits armés sévissent à l'état endémique ; des coalitions se forment et se dissolvent, de petits partis de guerre se mettent en route vers des ennemis insaisissables, des scalps se suspendent aux ceintures.

Comment, dans ces conditions, établir les

plans d'une action future ?

Non seulement le désarroi s'établit dans l'esprit de Nicolas Montour, mais il s'aggrave encore à mesure que les semaines s'écoulent ; comment, dans des conditions pareilles, au milieu de ce tintamarre, renouveler son exploit du Grand lac des Esclaves ? Mais avec toute la violence secrète de sa nature froide, Montour persiste à assujettir sa domination sur les êtres et sur les choses.

Il ressemble à un véhicule propulsé par un puissant moteur : l'ambition. Non pas l'ambition cachée, mais à l'état cru, brut et naïf. Cette force bornée, dont il ne prend conscience qu'à intervalles éloignés, le conduit, lui inspire ses duretés, ses ruses et ses audaces ; elle le jette, malgré la lassitude du corps, au milieu des plus dures batailles et des fatigues inouïes. Dans la même minute, elle lui inspire tous les moyens : hypocrisie, franchise, candeur, fourberies, trahisons.

Et ses bourgeois, qui le connaissent, peuvent entasser devant lui n'importe quel obstacle : il

saute. Ils peuvent échelonner de distance en distance, comme une chasse à courre, un petit ou un grand service, une petite ou une grosse indécatesse, une petite ou une grosse malhonnêteté, un espionnage : il s'élève sans effort et il galope vers son but : promotion, part, profit. Jamais on n'a vu cheval de course mieux dressé.

Alors, incapable de demeurer inactive, son ambition, lorsque des obstacles l'arrêtent, se fraie les voies les plus imprévues.

Montour a noté, par exemple, l'aide précieuse que lui ont fournie certains affidés lors de ses premières batailles avec Louison Turenne ou Louis Cayen, lors de sa nomination surtout au Grand Portage. Grâce à eux, il a pu écarter des rivaux, influencer sur ses associés, et même sur ses adversaires, recueillir un nombre plus considérable de faits, fonder son action sur des éléments plus sûrs, découvrir des secrets.

Maintenant, il voit plus clairement encore les ressources de cette comédie aux cent péripéties qu'il peut jouer pour son avancement.

Mais cette première collaboration, elle ne reposait que sur l'amitié, sa propre roublardise, l'intérêt. Elle peut s'élargir à l'infini ; il peut se former une cabale et en tenir les membres par des liens incassables malgré l'antipathie, la haine et tout. Un fil à tirer, et les marionnettes s'agiteront de la façon qu'il voudra.

C'est pourquoi Nicolas Montour devient à cette époque l'ennemi secret de tout membre de son personnel : aucun employé, pas même le plus modeste, le plus incapable, n'échappe à ses menées. Ses intrigues s'enlacent à tous, elles s'enroulent comme des herbes sous-marines autour des membres de chaque individu qui nage dans ses eaux. D'une volonté qui prend la fixité, la continuité d'un instinct, il veut s'attacher tout voyageur avec de souples et puissantes ligatures. Repoussé aujourd'hui, il recommencera demain, car il sait qu'il parviendra plus vite au succès, s'il peut exiger la collaboration d'un plus grand nombre de personnes.

Voilà, par exemple, l'Heureux qui pénètre dans son bureau, moitié gêné, moitié souriant :

– Je ne sais pas... Je voudrais quelques verges de gingham, une couverture ou deux, des alènes...

– Demandez-les au commis.

– Mon crédit est épuisé.

– Et que voudrais-tu faire avec toutes ces choses ?

– Prendre une femme.

– Mais tu en as une déjà.

– Elle m’a quitté.

Montour sait à quoi s’en tenir. Sous le couvert d’un mariage sans cérémonie d’aucune sorte, l’union libre se pratique...

– Bien, bien... Oui, tu auras ce que tu demandes... Mais ta dette envers la Compagnie s’élèvera un peu.

Montour le regarde sortir d’un œil méprisant. Il le connaît, cet individu. Par la luxure, il le tient dans sa main, et il peut lui commander ce qu’il veut. Il tient de même façon les ivrognes, les paresseux, les vaniteux qui aiment à s’accoutrer de colifichets. Dans sa chambre, il les voit venir à

lui, les passions, il les voit se confesser, se mettre sous sa poigne.

Et quand elles se cachent, il cherche. Quel jeu plus excitant, après avoir prise sur un individu et lui demander d'accomplir ensuite sans discuter ce que l'on désire ? Ainsi Jean Cadotte se dérobe. Après lui, Montour, le commis-interprète occupe le premier poste dans la factorerie. Et Montour voudrait lui enfoncer dans la chair ses griffes d'oiseau de proie. On ne sait jamais : un événement peut se produire, et il aura besoin de donner à l'interprète un ordre qui devra être exécuté sans discussion.

Montour cherche dans les livres, car Cadotte est aussi comptable. Il s'amuse, le soir, à déchiffrer ce grimoire. Est-ce du temps perdu ? Enfin, il trouve. Les écritures ont été falsifiées. Il convoque Jean Cadotte dans son bureau.

– J'ai étudié ce cahier, dit-il... Il s'y trouve des choses bien curieuses.

– Quoi donc ? demande Cadotte, inquiet.

– Vous verrez vous-même quand vous aurez le

loisir... Le 15 décembre de l'année 1799. C'est votre écriture, j'ai comparé.

L'interprète est au désespoir ; il s'attend d'un jour à l'autre à être arrêté et mis dans les fers. Mais rien ne se produit ; Nicolas Montour ne change pas d'attitude envers lui. Bientôt le coupable se rassure : rien ne sortira de ce délit. Mais il ne sait pas les pensées du traiteur.

Connaître les petits secrets infamants, voilà le meilleur moyen. Mais de même que les bourgeois réclament le tribut des ambitions de Montour, celui-ci excelle à réclamer le tribut des ambitions des autres. En sa qualité de chef du fort, sa charge lui donne d'excellentes occasions de protéger et d'avancer ses subordonnés. Il a même à son service des racoleurs chargés de répandre la nouvelle de son influence.

– Montour est bien vu des bourgeois, dit à qui veut l'entendre Philippe Lelâcheur ; on ne peut trouver un meilleur ami. Il peut avancer beaucoup ceux qui veulent le charger de leur avenir.

Une fois amorcé, quel homme plus souple que l'ambitieux ? Et Nicolas Montour, satisfait de

prendre sa revanche, sait exiger de lui ce qui convient. Quelquefois, celui-ci se montre récalcitrant ; il a d'autres protecteurs, d'autres amis ; il refuse de travailler sept ans chez Laban avant d'obtenir l'objet de sa convoitise. Nicolas Montour emploie alors sa subtilité à bloquer sa carrière et à lui faire échec ; aucune intrigue qu'il ne mette en œuvre à cette fin ; il profitera de chaque occasion pour le desservir.

Longtemps, il a espéré mettre de cette façon la main sur Louison Turenne ; aucune prise ne lui aurait donné plus de plaisir. Car Nicolas Montour n'entretient aucune illusion sur lui-même ; il le sait : il ne jouit pas de la popularité de son compagnon, il n'en a pas la force honnête et sûre ; il ne peut, comme lui, conquérir les Indiens, gouverner ou commander les hommes avec leur assentiment et leur sympathie, remporter des succès sans se souiller les mains ; l'ascendant naturel de Turenne et son habileté physique lui font défaut.

Turenne le compléterait, mais Montour ne songe qu'à une sorte de collaboration : celle qu'il

imposerait, dont il serait la figure dominante, et, surtout, l'unique bénéficiaire, la même qu'il exige de ses membres, de ses bras ou de ses pieds.

Et ce plan l'obsède ; il imagine sans cesse les rôles qu'il attribuerait à Turenne, les démarches qu'il lui confierait, les travaux qu'il lui ferait exécuter et dont il se réserverait le profit.

Si Turenne au moins demandait une faveur, si petite soit-elle. Comme Nicolas Montour saurait alors profiter de l'occasion ; l'encourager, mettre la proie à portée de sa main, puis la retirer tout à coup ; l'aguicher pendant des mois ; et, entre-temps, exiger en retour une infinité de services ; multiplier à loisir les obstacles réels ou imaginaires ; combattre le découragement par le miroitement d'une réalisation prochaine ; profiter de la proximité d'une victoire pour demander des travaux plus considérables. Comme cette tactique offre des possibilités, comme elle lui aurait permis d'humilier, d'assouplir et surtout d'utiliser cet engagé distant, fuyant, ombrageux !

Durant ses rares loisirs, il perfectionne ainsi sa

méthode, il agrandit et forme sa cabale. Dans l'échelle de la subtilité et de l'intrigue, il monte des échelons constamment.

Mais l'instant d'après, il voit la futilité de cet instrument qui lui coûte tant de tracas à forger. À quoi l'employer ? Alors il recommence à marcher, à errer, désœuvré, inquiet, impatient de plus en plus.

L'hiver tombe sur le pays ; les plaines se changent en un immense désert de sablon blanc. Rigoureux, le froid sévit par les journées éclatantes ou par les journées sombres. Parfois de verticales chutes du thermomètre, et les dégels subits fondent la neige.

Les engagés ne craignent plus. Chaque matin, avec un cheval, un traîneau, ils partent pour la plaine ; chaque soir, ils reviennent avec d'énormes quartiers de bison déjà gelé. Les magasins aux vivres s'emplissent. Affairées, les femmes tournent autour des boucans, les mains sanglantes.

Nicolas Montour les surveille un instant. Puis il fuit et médite. Il ne trouve rien. Il a songé un

instant à importer des Iroquois de Montréal pour conduire la chasse aux castors dans ces belles réserves. Mais bientôt, il change d'idée. Non, les Iroquois ne tiendraient pas le coup devant ces guerriers cruels, au masque mongol, qui surveillent les prairies sur leurs chevaux sauvages.

Que faire ? La dérrouine ? Peut-être donnerait-elle quelque chose dans le Nord, chez les Cris. Voilà, il faut bien agir de quelque façon, entreprendre quelque chose. Mais les engagés refusent de partir.

– Mon bourgeois, mon bourgeois, ce n'est pas un pays à la dérrouine ; c'est trop dangereux.

Reste Louison Turenne. Il irait, lui. Montour hésite. Comment confier à cet homme une tâche qu'il mènera à bien ? Mieux vaut le tenir à des besognes sans gloire.

Longtemps Nicolas Montour refuse d'entretenir l'idée. Mais, à la fin, il se décide. Les choses ne peuvent continuer à aller de cette façon : il lui faut des pelleteries.

Louison Turenne se rend chez les Cris, Gens de Bois Forts. Il part en raquettes, tirant derrière lui le traîneau qui porte ses provisions et quelques marchandises de traite. Une poussière de diamant semble incrustée dans la neige ; elle jette des feux et luit. Une brise assez forte s'élève : aussitôt, la poudrière court, silencieuse, à la surface des plaines qui fument comme la surface d'un lac un matin d'automne.

Louison Turenne entre dans la forêt. Tout de suite règne le calme doux de la blancheur moelleuse. La neige gît là en lourdes couches immobiles, épaisses, non durcies par le vent ; elle écrase les rameaux des conifères.

Turenne suit de vieux sentiers à peine indiqués qui serpentent sous bois, dévalent dans des ravins, franchissent des ruisseaux et des lacs qui ne sont plus, dans le paysage, que de grandes clairières. Le soir vient : l'homme s'arrête, creuse un large trou avec ses raquettes et les suspend ensuite à un arbre. Il allume un grand feu et il mange. Bientôt, il s'allonge sur le lit de branches de sapin, au fond du trou, entre les grosses

couvertures ; l'air pur passe entre ses lèvres, froid comme de l'eau, des étoiles brillent là-haut dans le firmament bleu noir. Et partout s'étend un silence complet, un silence de planète saisie par le froid, gelée jusqu'en son centre, toute vie détruite.

Enfin, après des nuits et des jours, Turenne trouve des pistes plus fraîches qui le conduisent sans hâte aux yourtes de cuir sans cesse déplacées. Des Indiens accourent au-devant de lui, leur morne figure un peu adoucie ; des enfants se blottissent dans ses bras.

Il entre dans les loges gonflées de fumée et d'odeurs nauséabondes. Assis sur les branches de sapin, il regarde autour de lui. Une vaste pitié adoucit son cœur devant tant de misères, d'inconvénients, de privations. Il aime ces peuplades misérables dont l'existence est si dure ; il s'entretient avec eux, il leur donne les conseils qui ne trompent point.

Et plus psychologues que les savants, les naturels devinent cette bonté, cette douceur, cette commisération qui hantent le cœur du Blanc ;

jamais un brin de défiance à son égard. Et les pelleteries, ils les entassent dans ses bras à son départ, ils les lui donnent, ils l'en chargent, lui qui, maintenant, les prend en haine si souvent.

Lourd de sa peine, Louison Turenne revient vers le fort. À ces tribus, les Blancs n'ont apporté qu'un surcroît de maladies, qu'un contingent de vices, l'ivrognerie surtout qui les décime. Des épidémies jettent bas maintenant de grands pans de population. Puis des voyageurs épousent des sauvagesses ; après avoir vécu avec elles pendant dix ou quinze ans, ils partent pour le Bas-Canada, laissant autour des forts des femmes déshabituées de l'existence indienne, et des enfants.

Quelle abomination parfois que le travail de l'homme. Ces lourdes pensées humaines envahissent Turenne de leur détresse. Les individus, pense-t-il, ne sont pas tous frappés par le même aspect des choses : l'un ne voit que le profit, l'autre manque de sensibilité, un troisième ne songe qu'à devenir bourgeois et à jouir de l'existence ; et les idées de chacun, en face des mêmes spectacles, sont tellement différentes qu'il

semble que ceux qui les portent n'appartiennent pas à la même espèce, qu'ils habitent même des mondes différents.

Louison Turenne revient au fort. Il présente ses rapports. Satisfait, Nicolas Montour examine les pelleteries. Voilà qui est un peu mieux. Avec une curiosité toujours active, les deux hommes se surveillent.

– Il est satisfait, se dit Louison Turenne en lui-même. Mais en même temps qu'il accepte à deux mains le bénéfice de mes travaux, il travaille en sous-main pour m'en enlever le mérite. Avec José Paul, avec Philippe Lelâcheur, avec Cadotte, il construit contre moi toute une série de fautes fictives, dont il se servira pour m'empêcher de monter, de m'élever ; qu'il présentera à quiconque lui reprochera de me laisser dans le même emploi obscur.

« Il ne veut point exécuter les offres qu'on lui donne », dira-t-il ; « il n'a pas à cœur les intérêts de la Compagnie ; il est toujours en faute ». Et tout cela parce que je ne veux point participer à ses complots, accepter ma part dans ses intrigues,

lier mon jeu avec le sien.

Mais Turenne part de nouveau : ses épaules larges et puissantes peuvent porter l'injustice humaine. Et surtout, il aime les Indiens.

À quatre heures, plus de soleil ; le terne jour s'achève dans les ténèbres prématurées. Pâle et mate, la neige a perdu son éclat ; elle gît comme une couche grise sous le ciel nuageux, sur l'étendue sans relief des plaines. Pendant que le froid intense tient la terre, le vent monotone ronfle dans la cheminée et au coin des bâtisses.

À l'intérieur du chantier bas, aux trois quarts enseveli dans cette ouate, déjà règne la nuit. Montour est assis près de la cheminée où flambent des bûches résineuses ; à côté de lui, sur la grossière table de bois, s'empilent des livres de comptabilité couverts de feuillets où s'alignent des chiffres ; dans la pénombre, leur blancheur glacée brille parfois à la lueur des flammes.

Le facteur suit les caprices du feu. D'un esprit trop clair pour se rien cacher à lui-même, il se voit acculé à l'insuccès. Une comparaison qu'il vient d'établir entre la quantité de fourrures

récoltée l'an passé, et celle qu'il a accumulée lui-même, ne lui offre point de consolation. Six ballots de plus, voilà tout. Ce n'est rien.

En lui règne l'exaspération froide. Le temps passe et fuit, la saison s'avance. Et toujours se dérobent les événements favorables, les éléments d'un plan ou d'une action. La défaite. Bientôt, mars fondra les neiges. La tête basse, très humble, il fera son arrivée au Grand Portage. Une année perdue... Si seulement une occasion se présentait, la plus désespérée, la plus dangereuse... Mais non, inutile d'espérer.

Nicolas Montour allume sa pipe avec un tison à l'odeur de résine qui éclaire par moments ses mains grasses, sa grosse tête pointue, ses yeux qui répandent le malaise et que les interlocuteurs regardent si peu. Toujours le ronflement du vent bourdonne avec la même monotonie. Aucun autre bruit dans cet antre que la neige recouvre presque tout entier.

Soudain, la porte s'ouvre avec fracas. Turenne pousse de force, dans le bureau, un gros Indien trapu. Avec sa figure sans barbe, on le prendrait à

première vue pour une femme.

L'Indien s'assied à terre devant la cheminée.

– Il mettait le feu aux palissades ; je l'ai surpris en arrivant de ma dérouine.

Montour prend un pistolet dans un tiroir, le pose sur la table. Puis il examine l'indigène.

– C'est bien, dit-il à Turenne. Envoie-moi José Paul et Jean-Baptiste Cadotte.

La porte se referme, le silence se rétablit. Dans la pièce, on n'entend que le feu qui crépite parfois et lance une étincelle.

– José Paul, donne un fusil à chaque engagé ; tirez quelques fusillages et une couple de coups de pierrier... Tu pourras poster des sentinelles. Bien. C'est tout.

Quelques minutes s'écoulent, et le fort vibre au bruit des détonations.

– Bon. Cadotte, mets-toi à côté de moi. Non, pas là : je veux voir sa figure pendant que tu l'interroges. Sais-tu à quelle tribu il appartient ?

– Celle des Gros-Ventres.

– Tu le connais ?

– C’est le Bison Blanc, je crois... Je l’ai déjà vu si je ne me trompe...

– Écoute, Cadotte... Ce qui va se produire entre nous, ici, les paroles que nous dirons... Tout doit rester secret... Tu comprends ? Tout se passe entre nous trois...

– Si vous le voulez...

– Je le veux... Tu comprends, Cadotte, je le veux...

– Bien.

Montour n’a pas élevé la voix. Sa figure seule s’est durcie. Dans ses paroles, il y a cependant un accent impitoyable. Puis il semble tout replié au-dedans de lui-même, occupé à réfléchir à une pensée difficile... Il donne l’impression de réciter une leçon en cherchant arduement dans sa mémoire les mots mal retenus.

Cadotte commence l’interrogatoire dirigé par Montour. De quelle nation est le Bison Blanc ? Combien de guerriers sont arrivés avec lui et sont cachés autour du chantier ? Ont-ils été soudoyés

par les Petits ou la Compagnie de la baie d'Hudson ?

Ces questions se suivent, mais les réponses, peu précises, n'éclairent point Montour.

– Faites-le boire.

Goulûment, l'Indien avale de grandes gorgées de rhum. Peu à peu, il sort de son mutisme. Il se lève, puis il gesticule. Réserve et prudence disparaissent.

La nation des Gros-Ventres de la branche sud de la Saskatchewan redoute, paraît-il, l'attaque prochaine d'une coalition formée de tribus du Sud-Ouest : Gens du Serpent, Gens du Corbeau, Nez-Percés, Cœur d'Alène. Elle a besoin de munitions pour lui résister. C'est une question de survie ou d'extinction. Pressée par la nécessité, elle voulait se procurer des armes en détruisant le fort de la Compagnie du Nord-Ouest mieux garni que les autres, et dont le chef, paraît-il, n'avait aucune expérience dans les pays d'En-Haut.

– Alors, ce sont des munitions que vous voulez ? demande Montour.

Oui, ce sont des munitions. Ils en ont un besoin si pressant qu'ils se porteront à n'importe quelle extrémité pour les obtenir.

Nicolas Montour veut connaître dans tous les détails ces préparatifs de guerre, le nombre de guerriers que chaque tribu peut mettre sur pied ; il demande le récit des escarmouches qui aboutissent aujourd'hui à ce conflit. Les Gros-Ventres ont-ils des alliés ? Les Pieds-Noirs, par exemple ? Peuvent-ils obtenir du secours ailleurs ?

Minuit. Montour fait apporter un repas à l'Indien et à Cadotte. Lui marche à grands pas. Sa figure tout à l'heure animée se fige dans la rigidité. Son corps semble se durcir ; la roideur se manifeste dans les pas, les attitudes, les mouvements. Une résolution est prise, une volonté s'est formée.

L'interrogatoire recommence ; comme un leitmotiv, les mêmes questions reviennent toujours. Chaque fois, à grand renfort de paroles, l'Indien explique de nouveau, et avec plus de détails, la situation désespérée des Gros-Ventres

qui n'ont pas d'alliés ; s'ils ne trouvent ni poudre, ni balles, ni fusils avant le début des hostilités, l'extermination de la race aura lieu. Et Montour dit :

– Bien ; très bien. Oui, c'est bien ça.

Enfin, il sait tout ce qu'il voulait apprendre. Un long silence tombe dans la chambre muette. Du bois nouveau crépite dans les flammes... Brusquement, le facteur se tourne vers l'interprète ; il a comme un coup de sang à la figure ; plantant ses yeux dans les yeux de son subordonné, il commence de parler :

– Cadotte... Dis-lui qu'ils peuvent se procurer des munitions. Rien n'est plus facile. Nous les aiderons... Vois-tu... Ils...

Nicolas Montour explique le plan. À mesure qu'il parle, la figure de Cadotte devient hagarde. Toutes les pensées de résistance de celui-ci, le traîtreur semble les deviner, les suivre de son regard dur, un peu ironique... Cadotte n'est-il pas entre ses mains ? Et l'interprète, la tête courbée, les yeux sur la flamme, traduit, explique au Gros-Ventre les paroles qu'on lui ordonne de

transmettre... « Dis-lui... répète-lui... » Les mots de Montour, martelés, sonnent... Et l'Indien sourit maintenant ; le pistolet abandonné repose sur la table de bois brut. Et la conférence se poursuit : il y a tant de détails.

Le lendemain, Louison Turenne apprend avec stupéfaction que son prisonnier est parti à l'aube. Il ferait partie d'une tribu si puissante que les Blancs ne peuvent se permettre de la mécontenter.

Quatre jeunes gens, des Pieds-Noirs, viennent d'entrer dans le fort ; ils annoncent l'arrivée d'une vingtaine de familles.

Montour s'est levé pour les recevoir. Il leur donne en cadeau, comme c'est l'usage, six pouces de tabac en câble, un petit paquet de vermillon, un peu d'eau-de-vie. Les adolescents rejoignent la bande à laquelle ils appartiennent, décrivent la réception qu'on leur a faite, répètent les propos entendus. Les hommes fument.

Puis, en file, la tribu se met en marche. Elle s'arrête tout près du chantier. Les hommes allument un feu, et ils fument encore. À côté des

palissades, les femmes affairées montent les wigwams.

C'est l'heure. Le Capot Rouge, le chef, se lève, puis tous les hommes d'âge mûr. Ils se mettent tous en marche dans l'ordre qu'impose le nombre des scalps qui pendent à leur ceinture. Montour sort du fort pour aller à leur rencontre et les honore. Il tend la main au chef. Celui-ci tient par la bride un cheval qui porte un ballot de fourrures : son cadeau au chef des Blancs. Sur ses épaules, il a endossé une robe de bison richement ornée ; sur la tête, il a placé une casquette de peau de renard grossièrement façonnée. De cette dernière, il coiffe Montour, et l'autre, il la jette sur les épaules. Cinq chefs secondaires l'imitent. Montour écrase sous le poids des pelleteries.

Ainsi accoutré, celui-ci conduit la troupe à l'intérieur des palissades, dans la maison des Indiens construite pour ces réceptions ; il fait asseoir le Capot Rouge dans le fauteuil d'honneur, les autres, sur des bancs, autour de la salle.

Il allume un long calumet et le présente au

potentat sauvage. Celui-ci, solennellement, en tire de grosses bouffées de fumée qu'il lance dans la direction de chaque point cardinal ; après avoir exhalé rapidement des bouffées plus petites, il le passe à son voisin de droite.

Lorsque le calumet a fait le tour de l'assistance, Montour et quelques engagés emplissent de tabac la pipe de chaque naturel ; chacun allume alors la sienne avec des cérémonies particulières très longues.

Le temps des libérations est venu ; chaque visiteur reçoit une demi-coquille d'eau-de-vie mélangée d'eau. Servi le premier, le chef trempe ses doigts dans la liqueur ; il asperge les airs et la terre de gouttes, puis il boit.

Déjà l'acre fumée emplit la pièce basse. Discours et délibérations commencent au milieu d'un décorum et d'un ordre sûrs. Contrairement aux tribus du Nord, impressionnables et ardentes, qui approuvent, interrompent ou rient, les mornes tribus des plaines écoutent en silence. On débat les conditions du commerce. Puis le Capot Rouge donne un avertissement : que les Blancs fassent

bonne garde autour de leur chantier. Les Gros-Ventres errent tout près ; ils seront bientôt attaqués et ils ont besoin de munitions. On a relevé aux alentours les traces de leur passage sur la neige, on a trouvé l'emplacement de leurs camps. Que les Blancs se gardent bien.

Montour le rassure. Cette rumeur est déjà parvenue à ses oreilles. Chaque jour, il reçoit des renseignements de cette sorte : il ne les dédaigne pas, non, mais il n'y attache pas trop d'importance. Autrement quand dormirait-on en paix ?

Cadotte traduit ces phrases ; ses yeux fiévreux et sa pâleur trahissent l'insomnie. Parfois, Montour laisse traîner jusqu'à lui ses regards inexpressifs.

Pour paraître plus respectable encore, il distribue de nouveau du tabac et du rhum. Enfin, il met ses hôtes hors du fort avec un tonnelet d'esprit-de-vin à boire entre eux.

Et cette cérémonie n'est pas plutôt terminée que Montour appelle Philippe Lelâcheur ; il s'enferme avec lui ; pendant deux jours, personne

d'autre ne pénètre dans le cabinet ; à plusieurs reprises, le jour, la nuit, le confident du traiteur s'éloigne sur le meilleur cheval.

Les échanges commerciaux terminés, les Pieds-Noirs lèvent le camp. Encore une fois, la monotone routine de l'hiver reprend son cours. Pour la rompre, Montour invite les deux facteurs, ses rivaux, et leur personnel, à une grande fête qu'il donnera pour son anniversaire de naissance. Tous accourent à l'heure dite.

Sous les plafonds bas, dans les chambres étroites, s'anime bientôt l'étrange rassemblement. Femmes indiennes, enfants métis, pères blancs, personne ne manque à l'appel : les salles sont pleines à craquer.

L'eau-de-vie et le rhum circulent avec libéralité. Les langues se délient vite ; on s'entretient d'abord des dernières rumeurs et des événements étranges qui se produisent depuis quelques jours. Dans la nuit, les chiens aboient ; on entend frapper aux portes, et si l'on ouvre, il n'y a personne ; des bruits étranges ont réveillé des dormeurs en sursaut.

Tous boivent et dansent. Il faut aussi envoyer un peu de boisson aux gardes des autres factoreries : Philippe Lelâcheur s'en charge.

La fête bat son plein. À dix heures, elle s'est transformée en une crapuleuse orgie. La fumée s'épaissit, si dense qu'on voit à peine les hommes, les femmes indiennes, écroulés sur le plancher. Des enfants pleurent auprès des mères ivres, des colosses se battent, les meubles sont repoussés avec fracas. Des plaintes jaillissent, des estomacs se vident. On se querelle à grands cris. Et, par-dessus ces voix avinées et ce tumulte, les sons rythmés du violon qui semblent venir d'infiniment loin, d'un autre monde, scandent les battements de pieds sur le plancher.

Soudain, dominant tout ce tapage, des voix prises de panique crient au dehors :

– Les Gens du Large nous flèchent, les Gens du Large nous flèchent.

Tout s'arrête dans une commotion. Pâle, au milieu du silence, Montour apparaît, venant on ne sait d'où. Les gardiens des autres forts entrent avec Philippe Lelâcheur.

Montour ordonne de fermer les portes. Il arme cette population désarmée qui court aux bastions.

D'abord, tout est silence et ténèbres dans la campagne. Puis l'incendie éclate : les deux forts voisins brillent. Des silhouettes noires passent devant les flammes. Puis des cavaliers viennent tourner autour des palissades de la Compagnie du Nord-Ouest ; ils exécutent une fantasia furieuse, tirent des coups de fusil et s'éloignent.

Nicolas Montour éprouve une peur abjecte, semble-t-il ; il court entre les bâtisses, il tend des armes à tout le monde, il ordonne de tirer le pierrier, il supplie chaque engagé de défendre le poste jusqu'à la mort. Dans son excitation, il transporte lui-même hors des entrepôts des hachettes et de vieilles canardières qu'il tend aux sauvagesses affolées.

– Le bourgeois n'a pas de courage à revendre, murmure Philippe Lelâcheur, goguenard.

Colérique, H. Hugues veut exécuter une sortie. Mais que faire de ces engagés titubants et mal dégrisés ?

L'aube vient enfin. On aperçoit les nombreux chevaux des Gros-Ventres. Chacun tire, attachées au col, de longues perches qui traînent sur le sol, et sont réunies au bout par des lanières de cuir ; sur ces travaux, les Indiens ont lié des ballots, des sacs, des cassettes. La troupe s'ébranle ; elle descend la rive, franchit la glace couverte de neige ; s'éloigne dans la direction du Sud. Les deux chantiers brûlés ; bientôt, on ne voit plus que deux trous noirs dans la blancheur de la plaine.

Montour s'occupe aussitôt à évacuer ses trop nombreux pensionnaires. Il prête des vivres, des munitions et des vêtements. Les voyageurs des Petits, de la Compagnie de la baie d'Hudson, après des adieux sans joie, se replient sur d'autres factoreries de leur compagnie, à l'île à la Crosse, à l'île Cumberland.

Montour reste seul avec ses hommes. Quelques jours s'écoulent et le bourgeois en charge du district arrive du fort Augustus. Il questionne Montour.

– Maintenant, les pelleteries des deux forts

ont-elles été brûlées ?

– Les fourrures ? Oui, je suppose.

Le bourgeois jette sur son subordonné un long regard incrédule.

Mais Montour regarde le feu flamber autour des bûches ; courbé, il semble abattu.

– Je vous assure : il s'en est fallu de peu... Nous avons une centaine d'hommes dans notre fort, et ils nous ont attaqués quand même...

– Oui ? Vous avez besoin d'autres marchandises, je suppose ?

– J'allais vous envoyer un courrier. Les Indiens arriveront bientôt avec les fourrures accumulées pendant l'hiver. Tous devront nous les vendre, à nous, je suppose...

– Je vous enverrai d'autres marchandises alors... Montour, attendez-moi, au printemps. Nous voyagerons de concert jusqu'au Grand Portage : c'est plus prudent.

Et ses yeux obliques regardent Montour impassible. Hommes et femmes n'ont plus de répit. Du matin au soir, ils emplissent des sacs de

peau de bison, avec quarante livres de viande séchée et pulvérisée et cinquante livres de saindoux bouillant ; puis ils cousent et laissent refroidir. Ils scient des ais, forgent des clous, construisent de grands chalands ; ils sortent de terre les canots enfouis à l'automne, ils les réparent et en fabriquent de nouveaux. De leurs excursions, dans les bois ils rapportent de l'écorce de bouleau, du wattap et de la résine. Puis ils pressent les fourrures, enveloppent les paquets, cinquante à soixante peaux de castor, dans une peau de bison moins précieuse.

Activité fiévreuse. Chaque jour, des bandes d'Indiens arrivent. Toutes, elles doivent se rendre au seul fort qui demeure, y abandonner leurs pelleteries, y prendre leurs crédits d'été. La population de la factorerie est sur les dents ; car, en plus des travaux réguliers, Nicolas Montour lui a imposé une sévère discipline : fusil au poing, des engagés postés aux endroits stratégiques veillent constamment. Les Indiens ne sont admis qu'en petit nombre et complètement désarmés ; le pierrier, près duquel se tient un homme, est toujours braqué sur les loges

indiennes qui se remplacent sur l'autre rive.

Louison Turenne partage ces travaux. Mais il a l'œil ouvert. Sans raison plausible, il a vu soudain les ballots de fourrure se multiplier dans les entrepôts, comme par miracle. Puis un jour, il a aperçu sur une peau de castor le signe bien connu : XY. Pas de doute, Nicolas Montour a rattrapé les pelleteries des deux autres forts. Le feu ne les a point touchées.

Déjà le soleil fond la neige ; la prairie beige apparaît par grandes taches. Oies et canards surviennent. La Saskatchewan enfle ses eaux ; la glace soulevée n'atteint plus les rivages. Enfin, un soir, avec un sourd craquement, elle s'ébranle, emportée par la débâcle. Poussés par une immense force, les glaçons passent.

Montour donne l'ordre d'embarquer la cargaison de retour. Plus de six cents sacs de pemmican s'entassent sur les bacs. Dans les canots, on transporte les ballots de fourrures.

Aussitôt les glaces écoulées, la brigade du fort Augustus apparaît. Pas de perte de temps. Attachées les unes aux autres, les embarcations

entrent dans le courant qui les saisit et les emporte. C'est le soir. Pas de pagaies, ni de rames. Tour à tour en plein clair de lune ou dans l'ombre des berges, l'étrange radeau glisse silencieusement, descend, charrié à une vitesse vertigineuse par les eaux gonflées, les eaux noires ou lumineuses, que l'on croirait immobiles dans l'ombre et qui coulent plus rapidement qu'un cheval au galop. À la queue leu leu, des conducteurs à l'avant et à l'arrière, les canots s'engagent dans les courbes longues, disparaissent en arrière des pointes. Presque tout l'équipage est endormi. Montour veille. Les armes sont prêtes.

Le jour, la brigade campe sur la rive, dans la forêt. La nuit, elle fuit au milieu du courant, sans une parole. Après une semaine de navigation, la brigade doit faire un détour, laisser le pemmican au fort Cumberland, pour les brigades de Rabaska. Enfin, c'est le lac Winnipeg, c'est le fort du Bas-de-la-Rivière. Montour se détend. Il donne l'ordre de remiser les fusils dans leur caisse.

Le soir, Tom MacDonald, le Bancroche, arrive à l'improviste au fort Espérance, dans son canot spécial. Il convie Montour sous sa tente. Celui-ci ne lui cache rien.

Heureux de se retrouver, les deux hommes boivent. Ils parlent, ils fument et ils boivent. Puis la cornemuse pleure dans la solitude sa plainte, sa détresse, et son âpre désespoir. Montour écoute. Ils boivent encore. Maintenant ils ne se parlent plus. De la musique, de la boisson pour calmer leur ennui, oublier la monotonie des hivers, s'endurcir contre leur existence. Enfin ils roulent par terre, tous deux, vautrés dans leur lourde et intolérable ivresse. Et des serviteurs les soulèvent et les couchent sur des grabats d'où ils retombent.

La Rivière Rouge

Le rendez-vous général entre les agents de Montréal et les bourgeois hivernants se tient cette année dans un décor nouveau. La Compagnie vient d'abandonner Grand Portage qu'une délimitation de frontières a placé en territoire américain. Alors les brigades des pays d'En-Haut doivent descendre plus loin, à Kaministiquia au fond de la baie du Tonnerre, sur les bords de la rivière au Chien, en suivant, pour la dernière partie de trajet, l'ancienne route des Français.

Simon McTavish est toujours au poste. Mais il semble cette année vieilli, fatigué, plus lourd et plus lent dans ses mouvements. Pourtant, c'est l'époque de la grande prospérité pour le Marquis ; une résidence princière, au pied du mont Royal, révèle sa grande fortune, et la seigneurie de Terrebonne occupe ses loisirs.

Il accorde une entrevue à Montour qui lui raconte toute l'affaire, sans faux-fuyants, comme il l'a déjà racontée au Bancroche.

– Alors, vous rapportez trois fois plus de fourrures que votre prédécesseur ?

– Oui.

– Splendide, splendide. Mais les Indiens parleront-ils ? Et le Bison Blanc ?

– Les faits démentiraient leurs paroles, voyez-vous. J'ai pris certaines mesures ; mon poste a été attaqué aussi bien que les deux autres, des balles ont été tirées sur nos palissades. Le besoin de munitions sera toujours une explication satisfaisante de l'attaque. Puis, les engagés des Petits et de la Compagnie de la baie d'Hudson jureront partout que j'ai eu la plus belle frousse du monde lorsque s'est produite l'attaque contre le fort Vermillon – je leur ai joué une petite comédie – et qu'ainsi je n'étais pas de connivence avec les Gros-Ventres.

– Oui, le danger ne semble pas grave.

Mais l'aventure, de l'avis du Premier, présente

des aspects inquiétants : cette victoire apparente des Indiens des plaines sur les Blancs peut encourager les premiers dans une voie dangereuse. Déjà ils ont ourdi une conspiration générale pour chasser les commerçants. En plus, les chefs des deux compagnies rivales prendront-ils le change, eux ? Et ils peuvent préparer des représailles aussi violentes que l'attaque...

Mais enfin, les fourrures en entrepôt, il n'y a plus qu'à laisser dormir l'affaire.

– Philippe Lelâcheur m'a aidé. J'avais absolument besoin de quelqu'un ; il est au courant de tout. Peut-être pourrions-nous lui donner un petit poste quelque part...

Simon McTavish a un haut-le-corps.

– Mais je ne pouvais mener à bien cette entreprise, tout seul...

– Oui, très bien. Je vois : une petite récompense s'impose.

– Il n'est pas exigeant, vous savez.

– Bien.

Le Premier se recueille un peu.

– Il vaudrait mieux, pour le moment, que vous changiez de district... J'ai justement un poste à vous offrir... Dangereux... Nous voulons construire un fort sur les rives du lac de la Rivière Rouge. Depuis plusieurs années ce territoire est en friche... La frontière entre les Sioux et les Saulteurs passe quelque part par là. Le castor y abonde. Les Indiens qui fréquentent ces parages n'y restent jamais longtemps. Vous seriez sous les ordres de William Henry...

– C'est une mission difficile.

– Oui... Mais si vous réussissez dans celle-là...

– Je cours le risque d'y laisser ma peau.

– Je ne crois pas. D'ailleurs, savez-vous que votre existence serait encore plus menacée dans les districts pelletiers ordinaires ? Vos méthodes sont plutôt dures pour les concurrents. Vous avez beaucoup d'ingéniosité. D'ailleurs la Compagnie est à la veille de reconnaître vos services ; vous ne voudriez pas briser votre avenir de cette façon ? Voyez M. Henry. Avant votre départ, j'aurai des choses à vous dire. Puis, je suis sûr que vous pourriez entraîner une équipe par là,

choisir des engagés qui vous suivront... n'est-ce pas ?

Montour ne s'illusionne guère : la Compagnie le récompense, mais le plus tard possible. Sur la route qu'il parcourt vers le succès, elle entasse les difficultés.

Montour accable le Bancroche de ses récriminations. Il ira à la Rivière Rouge mais à la condition d'obtenir des promesses plus précises.

Simon McTavish n'est pas un sentimental lui non plus. Il sait ce que représentent en sous les fourrures de surcroît que Montour a enlevées aux rivaux et transportées au fort. Et surtout il apprécie à sa juste valeur un homme qui sait livrer si habilement de dures batailles ; les adversaires de la Compagnie du Nord-Ouest seraient vite hors de combat si celle-ci comptait beaucoup de serviteurs du même calibre... Alors, il faut le garder à tout prix.

Mais en même temps, McTavish n'a jamais rien accordé, sauf à la dernière minute, sauf après avoir obtenu en retour tout ce qu'il pouvait. Il promet donc à Montour, pour l'an prochain, l'une

des seize parts... si celui-ci, tout d'abord rapporte une belle cargaison de castors du lac de la rivière Rouge, et si...

– Montour, partout où vous allez vous amenez avec vous le même groupe d'hommes ?

– Oui.

Montour est tout de suite en éveil, l'attention alertée pour saisir les nuances de la pensée.

– José Paul, Philippe Lelâcheur dont vous m'avez parlé, Louison Turenne... Turenne ? C'est bien cela.

– Oui.

– Louison Turenne... Dites-moi donc... Est-ce un type si extraordinaire ?

« Que veut le Marquis ? » se demande Montour qui réfléchit rapidement. Il se rappelle sa ligne de conduite à l'égard du gouvernail : le maintenir dans l'isolement, le garder sous le boisseau pour être le seul à connaître ses grandes qualités et à les exploiter. Il se rappelle le recul de Turenne devant ses avances, sa répugnance à l'idée d'organiser un guet-apens contre un

voyageur, fût-il le plus inoffensif, à préparer une vengeance, à combiner une mise en scène qui hausserait ou abaisserait tel individu dans l'estime des bourgeois. Cet homme lui avait inspiré tour à tour de l'envie, de l'admiration, du dépit, de l'humiliation, de la colère ; dans un éclair de lucidité, Montour s'était aussi demandé parfois s'il n'y avait pas en Turenne une impuissance quasi congénitale à prendre part à des complots, si des sentiments, inconnus de lui, n'élevaient pas dans l'âme du gouvernail une barrière morale aussi solide qu'une barrière physique contre tout projet où il y avait des éléments d'injustice et de mensonge. Interpréter un individu par ses actions seulement, rien n'est aussi incertain.

Et voilà qu'à ce moment précis, le Marquis lui-même entre en scène. « Que veut-il ? » se demande Montour qui jette sur son chef un rapide regard oblique. « Si McTavish demande des renseignements, c'est qu'il a déjà les siens sans doute. Inutile de mentir. » Et il constate l'impuissance des hommes à maintenir voilée une belle lumière éclatante ; les manœuvres

passagères peuvent l'obscurcir une minute ; mais, permanente, elle reparaît bientôt dans sa splendeur. Pas d'intermittences en elle comme dans la calomnie ou le mensonge ; mais une continuité sereine que rien ne détruit. Turenne, d'ailleurs, n'a qu'à paraître avec sa figure qui sainte l'honnêteté, l'intelligence, la force, l'application, pour dissiper les fantômes de lui-même créés par ses ennemis.

Montour alors exécute une volte-face. Avec souplesse, il saisit que son avantage n'est plus dans la détraction. Et il loue Turenne à qui il a tant nui.

– Turenne possède le rare talent de se faire aimer des naturels. Si ceux-ci viennent au fort, ils veulent lui parler, ils lui demandent conseil, et ils suivent ensuite ses avis. Par amitié pour lui, ils apportent leurs fourrures à la Compagnie. Je l'ai souvent envoyé en dérrouine...

– Ce témoignage m'est précieux. Montour... Nous avons besoin d'hommes comme vous ; nous avons aussi besoin d'hommes comme Turenne... Au lac de l'Orignal, par exemple,

Cameron, par ses violences, a tourné tous les Indiens contre nous... Au lac des Bœufs... N'importe. Je pourrais vous nommer dix endroits où la circulation indigène nous déteste cordialement. Turenne pourrait les pacifier... les attirer de nouveau.

Montour ne s'est pas trompé. Maintenant, il sait ce que veut son bourgeois. Un plan se dessine en une seconde dans son esprit vif et clair. Comme Simon McTavish va lui demander d'intervenir auprès de Turenne pour le disposer à accepter un poste, il ne reste plus qu'à représenter cette entreprise comme très difficile afin d'obtenir un bon prix de son intervention.

– Louison Turenne est maintenant au fort du Bas-de-la-Rivière. Je l'ai laissé là, à mon retour, malade de la typhoïde : il entrait déjà en convalescence lorsque nous sommes partis ; je pourrai le reprendre en passant ; une constitution solide comme la sienne résistera. Mais son engagement expire l'an prochain ; le renouvellera-t-il ?

– Pourquoi pas ? Nous pouvons lui offrir de

l'avancement.

– Oui, mais acceptera-t-il ? Turenne ne se confie pas beaucoup... Si je le comprends bien, l'emploi que nous faisons des boissons alcooliques pour... stimuler le commerce, les mariages entre Indiennes et engagés... tout cela ne lui plaît guère. Lui n'aurait pas besoin de ces moyens pour réussir ; il s'imagine alors que nous pourrions les mettre de côté.

Simon McTavish sourit.

– Oui, je vois. Mais comment modifier cette situation ? Nous pouvons interdire le rhum, mais nos adversaires en feront-ils autant ?

Puis viennent les phrases que Nicolas Montour attendait.

– Écoutez, Montour... Nous avons besoin de Turenne. Vous êtes son chef ; vous pourriez le conseiller, le diriger... Puis, c'est un être humain comme les autres, n'est-ce pas ? Il y a des moyens... La Compagnie vous serait reconnaissante si nous pouvions confier un poste à Turenne l'an prochain. C'est dit : nous pouvons

compter sur vous ; vous arrangerez cela ?

Dans le ton du chef, il y a, à la fin, un ton de commandement qui ne trompe point. Le Marquis sait ordonner lorsqu'il le faut, même à Montour. Quel pouvoir secret possède-t-il ? Nicolas Montour n'élève personne sur qui il n'est certain de posséder une influence directe, personne qu'il n'ait déjà subjugué, qu'il ne soumettra à l'obéissance lorsqu'il le voudra. Son chef est-il plus habile encore que lui à cet égard ? Conserve-t-il, par devers lui, le moyen de mettre Montour à la raison, comme Montour a un moyen de mettre Cadotte à la raison ?

La brigade est campée aux fourches de la rivière Rouge. Au lieu de traverser le lac Winnipeg, elle a tourné vers le sud au fort du Bas-de-la-Rivière, et maintenant elle longe la limite orientale des plaines. C'est la fin de septembre, un climat doux, une atmosphère lumineuse quoique voilée. Des tourtes innombrables, en voiliers, volent dans le ciel.

À côté des canots des traiteurs s'élèvent les loges d'écorce de bouleau ou de nattes de jonc

d'une bande de Saulteurs. Le bourgeois, M. William Henry, a dépêché des canotées de marchandises vers les forts des rivières Assiniboine, Souris et Qu'Appelle. Et maintenant, il attend.

Les Saulteurs ont apporté quelques fourrures d'été et des vivres pour acheter de l'alcool. Et ils ont commencé à boire. Leur figure est large et ronde, leurs yeux sont égrillards, malins, et leur bouche dessine un rictus cynique.

Dans un baril de neuf gallons, les traiteurs mettent de l'eau et quatre ou cinq chopines d'alcool pour les Pieds-Noirs ; six chopines pour les Cris et les Assiniboines, sept ou huit enfin pour les Saulteurs. Atteinte la première par les Blancs, cette tribu est plus adonnée que les autres aux boissons alcooliques. Dans les pays d'En Haut, la durée du contact avec la civilisation se mesure à la dose plus ou moins forte d'alcool qu'un naturel peut absorber.

Toute la bande boit : elle s'est plongée, en effet, dans l'une de ces infernales boissons dont Montour a eu la révélation atténuée au fort

Vermillon. Les nations de Rabaska s'enivrent avec tristesse ; celles des plaines avec austérité ; mais les orgies des Saulteurs sont diaboliques. Dans la nuit éclatent des clameurs, des hurlements, des cris de bête ; les courses luxurieuses se produisent dans une folie de stupre et de sang. Avec toute leur violence se déchaînent les passions de la vengeance et de l'amour. Meurtres et voies de faits se succèdent. « Je n'étais pas responsable, c'était la boisson », excuse commode qui sert toujours aux Indiens.

Jour et nuit, William Henry pose des sentinelles autour du camp. Car si le rhum manque, les sauvages viennent mendier, supplier à genoux et pleurer de désir ; ils embrassent les pieds des bourgeois. Mais la colère couve toujours derrière l'humilité. Une flambée d'impatience monte dans les yeux. Soudain, les Indiens menacent, ils reviennent avec des gourdins et des pierres ; et les voyageurs doivent repousser les assaillants à coups de crosse de fusil ou de haches.

Au matin du troisième jour, le bourgeois tient

bon : plus de boisson. Les Indiens se dégrisent : l'un d'eux se meurt d'un coup de hache sur l'épaule, deux femmes ont le nez arraché par les dents de leurs maris jaloux.

Heure décisive. On allume les calumets des délibérations. William Henry et Montour veulent convaincre cette bande qu'elle doit passer l'hiver avec Montour au lac de la Rivière Rouge ; elle chassera le castor et la loutre qui foisonnent dans les cours d'eau de ce district, elle ravitaillera le poste.

Mais les Saulteurs ne veulent pas entendre parler de ce projet. Comment vivre en petit nombre, dispersés, dans la forêt, à proximité des Sioux, ennemis héréditaires ? Des partis de guerre traversent continuellement cette région : le massacre sera assuré.

Henry et Montour représentent qu'en hiver les Sioux s'avancent rarement aussi loin ; en cas d'attaque, les voyageurs protégeraient aussi les sauvages.

On fume le calumet ; on parle, on répète les mêmes arguments, on piétine sur place.

Généreux, les Blancs offrent des cadeaux : brasses de tabac, plumes d'autruche, miroirs, habits rouges, rugines, plioirs, pierres à fusil et surtout liqueurs alcooliques. À chaque refus, les promesses redoublent. Mais ces tentations échouent : le danger est vraiment trop grand. Qui de plein gré irait se poster sous le tomahawk de son ennemi ?

Montour échouera-t-il ? Il confère une dernière fois avec William Henry. Celui-ci se montre brutal.

– Concentre tes efforts sur la Barbiche Blanche. Il a beaucoup d'autorité sur sa tribu. Épouserais-tu sa fille s'il le faut ? Tu pourrais trouver pire ; c'est une jolie sauvagesse.

Quelques bourgeois ont en effet épousé par inclination des Indiennes intelligentes qui leur font honneur.

Montour invite la Barbiche Blanche. Il le voit arriver, un petit vieux à la figure rouge sombre, ridée, que de rares poils blancs encadrent. Il le fait asseoir sur un coffre ; il lui offre un petit verre de rhum. Ce fusil est-il brisé ? Qu'à cela ne

tienne, les hommes de la brigade le répareront gratuitement. La Barbiche Blanche désire cette vieille hachette ébréchée ? Mais oui, oui, il peut la prendre. Le chef Indien aurait-il l'amabilité d'accepter un morceau de sucre ? Et cette vieille paire de pantalons, voudrait-il l'endosser ?

De ses petits yeux rusés, Nicolas Montour suit l'effet de cette diplomatie infantine. Il voit s'allumer la cupidité, sourdre la vanité ; il voit les sourires de contentement, d'aise, de gourmandise. Mais jamais, il ne perd son objet de vue. D'abord, il offre l'appât d'une médaille spéciale du gouvernement britannique et de présents particuliers. Non, ce n'est pas assez. Montour épousera la Prune Rouge ; et le père recevra de beaux cadeaux : trois fusils, une hachette, deux sacs de balles, de la poudre, un miroir, deux barils d'eau-de-vie de neuf gallons, des plumes d'autruche à mettre à son chapeau.

La Barbiche Blanche hésite encore. Montour revient à la charge. Chaque fois qu'il le désirera, la Barbiche Blanche jouira des privilèges d'un Blanc : il entrera dans le fort, lorsqu'il le voudra ;

il entrera dans l'appartement de Montour chaque fois qu'il en aura le désir et partagera ses repas.

Le duel entre les deux hommes dure longtemps. Enfin, la Barbiche Blanche dit oui, et la bande, devant la perspective d'une autre boisson, se dit prête à obéir à son chef.

Alors se déroule la cérémonie du mariage. On dépouille la jeune sauvagesse de ses vêtements de cuir ; on lui donne un bain. Elle endosse une chemise de calicot, un jupon vert, une robe de cotonnade bleue, et elle devient la femme du Blanc.

De plus belle, la boisson reprend. À plusieurs reprises, Montour visite la tribu de sa femme ; dans leur furie alcoolique, les Saulteurs se blessent avec les dents, les ongles, des gourdins en feu ; des enfants, des bébés sont ivres. Et le traiteur les examine de ses yeux sans vie.

Enfin, l'heure du départ sonne. Nicolas Montour et William Henry cheminent à cheval sur la rive ; les canots suivent de loin ; puis, en arrière, s'espacent les petites embarcations bâtardes des sauvages qui transportent avec eux

toute leur fortune.

Ils remontent le cours de la rivière Rouge. Saules, liards énormes, bois blancs, ormes, chênes et frênes d'un jet robuste couvrent le rivage. Ce pays mouillé révèle une extraordinaire fertilité. Au printemps, la crue des eaux dépose sur les rives une boue argileuse ; les hommes enfoncent jusqu'aux genoux et arrachent avec effort leurs jambes fangeuses et noires. Dans les taillis se montrent des orignaux, des wapitis, des chevreuils, des ours, des renards, des ratons.

À Pimbina, William Henry entre dans son fort.

L'étrange expédition atteint les plaines. En montant à la cime des arbres, les hommes voient se dérouler à l'ouest et au sud, jusqu'à perte de vue, les steppes plates et nues ; une rivière serpente parfois avec l'éclat du verre et quelques îlots de bois en indiquent le cours.

Au matin, ils retrouvent les bisons. Au fort Vermillon, Montour avait vu des troupeaux de deux à trois mille têtes. Mais ici personne ne peut les compter : une masse brune, grouillante, toujours en mouvement couvre la terre dans

toutes les directions. À ses trousses, les loups affamés hurlent de faim et de colère, le museau au ciel.

Mais chaque pas en avant entraîne les Sauteurs plus près de leurs ennemis. Et ils vivent dans une continuelle panique. Des oiseaux qui s'élèvent là-bas, soudain ; des orignaux en course dans la plaine et dont les bois donnent l'illusion, à cette distance, de guerriers à cheval ; la fuite inexplicable d'un troupeau de bisons ; la rencontre d'un ours qui traîne une patte brisée d'une balle ; le cheval de l'interprète que personne ne reconnaît dans la lumière du soir ; tout enfin, une ombre, un fantôme, un cri la nuit, les envoient, courant et gesticulant, autour du camp des Blancs ; et ils commencent de creuser des tranchées, et ils entonnent leurs chants de guerre contre les grands guerriers assis sur des chevaux qui gardent les prairies, fendent les crânes et arrachent des scalps.

Et leur énervement se communique aux voyageurs. Ceux-ci, troublés à leur tour, s'écrient à tout moment : « Sacré pays maudit ! », car ils

devinent, eux aussi, la gravité du danger qu'ils courent.

Mais rien ne détourne Montour. Sa brigade est organisée sur le pied d'une expédition de guerre. Des éclaireurs la précèdent, les hommes sont armés et une sévère discipline règne. La nuit, des sentinelles veillent.

Parfois, Montour a besoin de toute son habileté pour empêcher les Saulteurs de rebrousser chemin. Un peu d'eau-de-vie le matin, et il leur en promet pour le soir. Puis il leur dit :

– La saison est trop avancée désormais : les Sioux sont bien tranquilles chez eux.

Les sauvages recommencent à suivre ; et alors les voyageurs, à leur tour, se découragent et parlent d'abandonner l'entreprise.

– Nous ne sommes pas des soldats, disent-ils. Enfin, ils parviennent aux Fourches. Ils remontent la rivière du Lac Rouge. Maintenant, plus un coup de fusil, plus de feu, même de bois de bison. Ici et là, le long de la rive, se distinguent encore les traces des anciens camps

des Sioux ; des huttes, des loges d'écorce d'orme, du crottin de cheval, des piquets plantés en terre, des travaux brisés révèlent le passage des ennemis. Durant l'été, ceux-ci ont dû se tenir en observation ; ils ont dû attendre les troupes armées des Sauteurs qui envahissent souvent leur territoire. Puis ils sont repartis. Mais pour combien de temps ? Car jamais la paix ne dure entre ces deux nations turbulentes qui se harassent de continuelles embûches.

Année décisive pour Nicolas Montour. Sans cesse, il voit à portée de sa main la part qui le rendra riche et le titre de bourgeois qui lui donnera dans la société une place de choix. Aussi sa décision est prise : son jeu sera dur et serré comme il ne l'a jamais été encore. Pour entraîner une bande de naturels jusqu'au lac de la Rivière Rouge, il n'a reculé devant rien, pas même devant le mariage avec une Indienne ; afin d'obtenir la soumission de Louison Turenne, il tentera tout.

Ce dernier a sauté dans le canot au fort du Bas-de-la-Rivière. Encore mal remis de sa

maladie, il ne présente plus la même apparence de robustesse qu'autrefois ; il paraît plus grand tant il est mince maintenant, maigre et décharné ; les yeux luisent d'un éclat ardent au fond des orbites ; la nervosité se manifeste dans les mouvements.

Mais cette existence au grand air doit amener rapidement la guérison complète. Car la maladie ne l'a pas atteint dans ses œuvres vives, et la constitution toujours solide n'attend qu'un peu de temps pour se raffermir et recouvrer sa vigueur.

– Alors, Louison, ça va mieux ? Tu te sens assez bien pour venir avec nous ?

– Mais oui. Encore deux ou trois semaines, et il n'y paraîtra plus.

Et Nicolas Montour, cordial, lui serre la main. Il a maintenant pour le gouvernail des attentions singulières.

– Ne porte pas deux pièces, Turenne, c'est trop dans le moment : laisse faire les autres, repose-toi.

Et il le comble de prévenances par ici, et de

prévenances par là ; non de prévenances discrètes, mais de prévenances qui insistent pour être remarquées.

Louison n'est plus un petit personnage dans la brigade. Il n'y en a que pour lui. Et il s'éloigne encore pour la pêche, le soir, Nicolas Montour le suit, s'assied à côté de lui.

– Et qu'est-ce que tu prends ici, mon Louison ?

De l'esturgeon. Mais c'est une fameuse pièce que tu nous as rapportée hier soir. Demain, j'aurai ma ligne, et tu m'enseigneras. J'ai tout à apprendre.

Comme la pêche intéresse Nicolas Montour depuis le fort du Bas-de-la-Rivière !

– Ah ! C'est un bon endroit ici ? Comment le sais-tu ? Où as-tu appris toutes ces choses-là, dans le monde ?

Les flatteries, l'admiration ouverte, la soumission cordiale à un qui en sait plus que lui, transpercent sous toutes les paroles.

Mais Louison, de ses yeux caverneux, jette

souvent un regard froid sur ce compagnon si aimable.

– Qu'est-ce qu'il veut maintenant ? se demande-t-il. Et Montour, qui veut calmer le gouvernail de sa présence répétée, qui veut le bien disposer à ses offres, saisit au passage ce regard d'homme ombrageux, défiant, qui connaît son interlocuteur. Il se fait plus humble encore et plus déférent dans ses tentatives pour le désarmer et l'appriivoiser. Car, il le sait, ses agissements antérieurs envers Turenne ne peuvent facilement s'oublier. Celui-ci a bonne mémoire ; il parle peu, mais il observe. Le ton ne lui en fait pas facilement accroire. Aussi, si Montour avait sous la main une personne assez habile pour exécuter le travail qu'il médite, il le lui abandonnerait bien vite. Mais qui peut, comme lui, manier les allusions, lancer des remarques obliques, des observations captieuses entre deux phrases ?

Alors, il paie de sa personne malgré des risques d'échec. Sait-on jamais ?

Et le soir, lorsque les feux luisent sur les rivages de la rivière Rouge et promènent leurs

reflets sanglants sur l'eau, Nicolas Montour cause longtemps. Dans l'ombre se dessine à peine la longue silhouette du gouvernail, la canne à pêche à la main. Et lui se tient à côté, et lorsqu'il a parlé de la température, de ceci ou de cela, il laisse tomber négligemment une phrase comme ceci, dure comme un caillou dans la terre :

– Le commerce des fourrures est lucratif ; nombre d'hommes, après l'avoir exercé, se sont enrichis ; un engagé bien doué peut compter sur une fortune rapide. Tu me vois, moi, par exemple ? À Montréal, les gens les plus fortunés ont conquis leurs richesses dans les pays d'En-Haut. Après des débuts modestes, ils possèdent hôtels particuliers et seigneuries.

Et Louison Turenne sait que toute cette conversation n'a eu lieu que pour glisser, à un moment donné, les phrases précédentes, d'un air négligent ; et que c'est l'appât de la richesse que Montour lui tend. Mais sous l'appât se dérobe l'hameçon.

Assis l'un à côté de l'autre, tous deux pêchent avec habileté ; mais Louison Turenne amorce le

poisson et Montour veut appâter un homme. La première fois, c'est le désir profond de l'opulence et d'une subsistance assurée que celui-ci veut exciter. Mais il a bien d'autres ressources.

– Les gens riches peuvent aider leur famille ; la vôtre compte des membres pauvres, sans aucun doute, des veuves peut-être, des orphelins, qu'il vous plairait d'aider ; peut-être aussi des malades qui ont besoin de repos ?

Louison Turenne s'amuse dans son for intérieur. Si Montour pense aux veuves et aux orphelins, l'affaire est grave, se dit-il.

José Paul aspire depuis longtemps à devenir chef de poste... Je ne l'ai pas proposé, non ; mais s'il le devenait, vous aimeriez à travailler sous lui... à recevoir ses ordres ? Ce que l'un refuse sans réfléchir fait le bonheur de l'autre...

Cette fois, c'est l'envie, la jalousie que Montour attise chez le gouvernail. Si ces passions naissent dans deux hommes, que n'accompliront-ils pas, chacun de leur côté, pour qu'une charge convoitée ne tombe pas aux mains de l'autre ?

– Être chef procure une satisfaction légitime à un homme qui possède quelque valeur : il peut appliquer ses idées, imposer aux événements le cours qu’il veut. Il ne cesse pas de travailler, mais sa besogne est beaucoup plus intéressante.

Et la tentation s’adresse à l’instinct de domination qui gît dans toutes les natures.

Quelques hommes ont de l’ambition : ils savent monter selon l’étendue de leurs facultés, occuper la place qu’ils méritent ; méprisables, les autres végètent. Toute leur vie, ils restent dans les rangs inférieurs.

Et voilà l’appel à l’orgueil de l’homme.

– Lorsqu’un individu est riche, il a beaucoup plus de liberté ; il fait ce qui lui plaît ; son champ de distractions, d’amusements est beaucoup plus vaste, n’est-ce pas ?... Tout se range à sa portée...

Ainsi parle Montour, d’un soir à l’autre. Jamais il ne s’exprime de façon directe. Tout le clavier, il le possède bien. Qui saurait, comme lui, peser sur une note, ici, frapper sur une autre note, là, selon la manière d’un accordeur de

pianos, plaquer des accords ? Sans aucun doute, il manque de raffinement ; et, quelquefois, il ressemble plus à un carillonneur qui lance de grands coups de poings sur les touches qu'à un pianiste délicat et savant. Des erreurs légères révèlent aussi son jeu.

Mais comme ils les connaît bien les ressorts qui font mouvoir l'âme humaine ! Chacune de ses paroles, pour grossière qu'elle soit, éveille une réaction violente chez Louison Turenne qu'il surveille du coin de l'œil ; et il laisse la tentation s'enfoncer comme une javeline avec son poison dans l'esprit et la volonté ; il laisse l'âme devenir malade elle-même, s'énerver, se verrouiller dans l'attente, l'imagination en éveil, se saturer de rêves et d'images. Sa puissance d'intuition est merveilleuse.

Et ensuite, il guette le résultat d'un œil vif ; il est à l'affût des signes de faiblesse : demandes de renseignements, paroles de toute sorte qui indiqueraient que le poison fait son effet. Vif, alerte, il se tient prêt à modifier sa tactique, à prononcer le mot d'encouragement, à noter à quel

prix la Compagnie pourra s'en tirer, à insister sur l'argument qui a surtout frappé l'autre... à inscrire dans sa mémoire une parole d'acquiescement, à proposer enfin l'arrangement que désire la Compagnie et qu'il s'est autorisé à offrir.

Mais tiré un instant de sa sérénité patiente, Louison Turenne y rentre aussitôt. Il fait l'homme qui n'a point compris.

Aux Grandes Fourches de la Rivière Rouge, Nicolas Montour doit s'avouer qu'il a complètement échoué. Après chaque insuccès, sa colère s'est augmentée un peu parce qu'il a deviné le mépris que le gouvernail éprouvait, non seulement pour ses tactiques, mais encore pour sa personne ; et son exaspération devant un silence que rien ne peut rompre ne connaît plus de borne.

Car en même temps que Montour note les refus, il ne s'y arrête pas ; il ne respecte ni la volonté, ni les dispositions, ni les décisions des autres. Les moyens de les modifier de force lui viennent immédiatement à l'esprit ; et il les met en œuvre avec brutalité.

Mais à ce moment cesse son rôle apparent.

Après le départ des Fourches, avec les naturels, c'est en arrière de la scène qu'il se tient. Extérieurement, il reste en bonnes relations avec le gouvernail ; mais, secrètement, il agit par personnes interposées. Toute sa cabale, organisée avec perfection, dans ses détails, au fort Vermillon, durant l'hiver, est là pour appliquer sa pensée et exécuter ses ordres. Elle donne l'impression d'agir de son propre chef ; elle ne compromet pas celui qui la dirige et qui attend de loin la capitulation.

Avec ensemble, elle se met au travail. Assez prier, assez supplier, assez s'abaisser. C'est comme si Montour disait :

– Tu ne veux pas être traîtreur comme on te le propose ? Eh bien, tu éprouveras toutes les fatigues et tous les affronts qu'un milieu peut endurer. Tu ne veux pas conduire ? Alors, tu seras conduit à coups de pied et à coups de botte.

Et la convalescence de Turenne, au lieu de le protéger, n'est plus qu'un nouvel atout dans le jeu de son adversaire. S'il était resté en bonne santé, fort comme autrefois, non impressionnable,

peu nerveux, les nouvelles tactiques n'auraient aucune chance d'aboutir. Mais Montour l'a examiné des pieds à la tête, il a vu que cette faiblesse serait son meilleur auxiliaire, et, durement, il a décidé d'en jouer.

Aussi, dès le départ des Grandes Fourches, finies les courbettes, les flatteries, les attentions. Dans son corps sensible, le gouvernail sent le changement d'atmosphère, comme si l'hiver avait succédé subitement à l'été.

Désormais les plus durs travaux sont réservés à Louison Turenne. Les corvées supplémentaires retombent sur lui, le soir. Il y a toujours des canots à réparer, des pagaies à fabriquer, des lits à transporter. Et jamais Nicolas Montour lui-même ne donne l'ordre : José Paul, Guillaume d'Eau, Provençal arrivent, se dandinant, la pipe à la bouche, et lui donnent un bref commandement insultant. Quelquefois l'ordre n'a pas de sens commun : la tente doit être élevée ici, puis démontée, puis transportée ailleurs, puis ramenée à son emplacement primitif.

Turenne ne peut plus aller à la pêche. Juste au

moment où il part pour se reposer un peu dans le silence, la solitude, la paix ; juste à la minute où il se lève pour goûter enfin la douceur de la nuit, la consolation d'un peu d'oubli, les affidés surviennent, ils ont gardé une dernière tâche à Turenne ; ils ont pensé durant tout le jour à l'obstacle qu'ils pourraient mettre sur ses pas, et maintenant ils agissent.

Ils empêchent encore le gouvernail de bien exécuter son travail, lui qui a le souci de la perfection. Ils recherchent les petites occasions de le vexer et de le tourmenter, de le déranger à l'heure des repas, d'interrompre son sommeil, de gâcher un plaisir qu'il se promettait et dont ils avaient été avertis.

Le harceler du matin au soir, l'accabler de tant de travaux que sa santé soit gravement compromise, le persécuter sans répit, voilà le but. Et l'attaque, par son intensité, par sa continuité, devient vicieuse et maligne. Nicolas Montour n'a jamais été aussi résolu. Il entend rendre l'existence impossible à son subordonné, si celui-ci ne capitule point ; et sa fertilité d'intention, qui

ne connaît pas de borne, s'exerce dans toute sa force.

Mais là où il atteint Turenne au plus vif, c'est dans ses amis. Louison Turenne en comptait encore quelques-uns, car nul plus que lui n'appréciait l'amitié, la joie des conversations longues entre hommes du même caractère, l'entraide mutuelle qui diminue la fatigue de vivre.

Mais la touche de Nicolas Montour tient de la magie, dirait-on. À des signes bien connus, à des symptômes répétés, Louison Turenne voit ses amis, l'un après l'autre, se modifier du jour au lendemain et passer de son camp dans celui de l'adversaire. Subitement, chacun entreprend de jouer auprès de lui le rôle que Montour a joué auprès de François Lendormy, autrefois : l'intimité devient espionnage, la conversation devient tendancieuse, le mot qui doit porter, qui est lourd de sens, s'insère au milieu de tout un fatras de paroles, les conseils de capitulation se multiplient. Chaque plainte, chaque réflexion, chaque confiance faite, Louison Turenne la voit

thésaurisée pour être rapportée au traiteur.

Car Montour veut se tenir au courant, le gouvernail le devine ; il veut connaître à mesure les réactions de sa victime, afin d'appuyer davantage là où le bât blesse ; d'inaugurer de nouvelles tactiques, d'accourir au moindre signe de faiblesse, de jouer son jeu d'une façon plus précise, et qui le renseignerait si ce n'est ceux qui reçoivent les confidences faites en toute simplicité et toute ouverture de cœur ?

Et aucun de ses amis ne résiste. Chacun craint Montour, ou Montour possède sur lui des moyens de pression auxquels il ne sait pas résister.

En le privant de ses amis, le traiteur isole absolument Louison Turenne dans la brigade.

Il l'entoure ensuite dans un réseau très fin d'espionnage. De quelque côté qu'il se tourne, le gouvernail constate que ses gestes sont observés et notés ; plus un pas sans un espion à ses trousses. Toute sa vie, dans tous ses détails, son sommeil compris, on veut la connaître. Et cet espionnage dont le but est de pousser Turenne à bout aussi bien que de savoir ce qu'il fait, est

ouvert, effronté, sans discrétion aucune ; il ne prend même pas le soin de se cacher.

Foudroyant se montre l'effet de ces dispositions sur un organisme détraqué, sur une imagination morbide. Turenne ne vit plus que dans une succession de révoltes. Répétition à l'infini des mêmes ennuis, des mêmes mauvais coups, des mêmes duperies pratiquées par les mêmes gens, lui apprennent la sensation amère de l'humiliation, de l'irritation, le sentiment de l'impuissance à tuer une injustice s'étalant au grand jour avec impudeur. Il vit exaspéré.

Bien plus. Parfois, il éprouve de l'horreur. Chaque matin, en effet, ne voit-il pas sa figure attentivement scrutée : on note la couleur de son teint, le cerne de ses yeux, l'affaissement de ses traits. Des regards fouillent sa chair pour en calculer la résistance.

Car Montour, pense-t-il, ne veut pas se rendre aux extrémités ; mais, d'un autre côté, il veut exercer sur lui la pression la plus forte possible. Et, pour n'être pas trompé par ses hommes, il vient souvent se rendre compte lui-même. Signer

un nouvel engagement, ou bien demeurer dans le même état de faiblesse, voilà le dilemme dans lequel il veut le maintenir.

Effectivement, au lieu de s'améliorer, la santé de Turenne subit des périodes de régression. Il doit passer des journées couché au fond du canot, sans force, épuisé et hâve, en proie à l'angoisse. Car, dans le moment, Montour a pour lui la force. Et, dans la conscience du traiteur, dans sa sensibilité, aucun lien moral, aucun sentiment de pitié, aucun principe religieux ne le protègent, lui, Turenne, ne constituent pour lui une sauvegarde au fond de la volonté de l'autre. « Voilà un homme qui, l'impunité une fois assurée, se rendrait jusqu'au meurtre », se dit-il.

Parfois, sans doute, des éclaircies se produisent. Il y a des jours d'accalmie où les hommes impitoyables semblent se détendre dans la mollesse ; un jour de printemps se lève au milieu de ce morne automne, avec sa navrante douceur, ses feuillages multicolores, ses eaux calmes et pures. Turenne se dit alors que Montour n'aura pas le courage de poursuivre son

implacable besogne, que la pitié va soudain éclore sur la terre. Mais non. Le lendemain, l'hiver a tout saccagé, le vent froid souffle, et il faut recommencer à marcher dans le même sentier où les mêmes épines s'enfoncent à nouveau dans les mêmes blessures.

Louison Turenne, passif, à bout de résistance, broyé, se renferme bientôt dans son mutisme. Car jamais ne l'a effleuré la pensée de dire oui ; il n'y a jamais songé, même. Tant qu'il possédera son âme, tant qu'il possédera son corps, il ne peut dire oui. Dire oui, ce serait la négation de son essence. Tel qu'il est, il ne peut pas plus succomber qu'une pierre ne peut flotter. Et il endure sa quotidienne torture.

Mais la souffrance multiplie ses enseignements pour Louison Turenne. Il voit tout d'abord quel faix constitue un talent. Tout autour, des escrocs s'assemblent pour l'exploiter, le canaliser à leur profit, en vivre.

Puis Turenne note ses propres changements intimes. Si grand était auprès de lui le prestige de la parole qu'il n'avait jamais songé à s'en servir

pour tromper ; si habitué était-il à établir entre elle et la vérité un lien direct, qu'au début, il n'y a pas si longtemps encore, il croyait presque tout ce qu'elle exprimait. Mais son expérience l'a détrompé. Et alors Turenne a dû entreprendre de se former une oreille musicienne, habile à saisir les nuances des conversations, à reconnaître au passage les phrases prononcées pour induire en erreur, pour indisposer contre autrui, donner le change, flatter...

Mais comment se défaire de l'ancienne crédulité ? Il saisit le mensonge, mais deux jours en retard, lorsque sa mémoire revient sur les conversations. « Ai-je été sot de croire cela ! » se dit-il alors. Mais l'instant d'après, il retombe dans sa crédulité et ce n'est qu'à force d'exercices répétés qu'il en vient à lire couramment, comme on lit dans un livre, ce qu'un homme comme Montour peut cacher sous les mots.

Du même coup, il accorde de moins en moins de part à l'opinion des autres dans la formation de sa propre pensée. Quelle place dans son

intelligence ne les laissait-il pas autrefois remplir ? Il acceptait comme vérité n'importe quelle parole ; il absorbait sans la digérer l'interprétation de tout événement, l'appréciation d'un homme ou d'un fait.

Alors, puisque les autres tentent de le tromper, il doit se rejeter sur lui-même. Sa pensée, désormais très active, n'accepte plus rien sans l'avoir étudié elle-même ; elle se refuse à une nourriture mâchée. Tant qu'elle n'a pas tout ruminé, tout revu, ou mis au point, elle n'a pas de cesse.

Une seconde leçon suit la première. « Prends garde, se dit à tout instant Turenne ; prends garde, tout homme est ici ton ennemi. » Mais le commandement vient de l'intelligence ; il n'est pas inscrit et diffusé dans son être. Alors, malgré sa résolution, il cause par exemple à cœur ouvert avec l'un des engagés, et, quelques minutes plus tard, Montour lui révèle, d'un mot, sans le vouloir, que tout lui a été rapporté. Et c'est la leçon qu'il apprend le plus difficilement.

Et surtout, il pénètre Nicolas Montour, cet

homme qui avait toujours excité sa curiosité. Le chef de la brigade est un habile. « Mais l'habileté, s'exclame enfin Louison Turenne, est-ce cela ? L'habileté égoïste, qui n'a d'autre fin que celui qui la pratique, comporte-t-elle, au fond, la dureté, l'injustice, la cruauté, le manque de délicatesse et de scrupules ? L'habileté et la morale, n'est-ce qu'un ménage divorcé depuis la naissance de l'homme ? Être habile, n'est-ce pas duper ? Un qui est sincère, véridique, charitable, doux, probe, loyal, pitoyable, droit, comment peut-il être habile ? »

Problèmes angoissants qui assaillent Louison Turenne lorsqu'il voit Nicolas Montour agir devant lui. Car il ne peut s'empêcher d'admirer parfois cette intelligence géométrique, dure, aux mouvements exacts. La touche de celui-ci est d'une sobriété dépouillée. Par ses manœuvres, il voile la nature des hommes et la nature des choses ; il affecte leurs rapports ; il brouille les valeurs et détruit les hiérarchies. À sa façon, c'est un créateur, mais un créateur d'irréalités et de fantasmagories. Sans qualité vraiment positive, il se hausse, avec la force des autres, par des

moyens inhumains qui répandent la souffrance autour de lui.

Comment un homme comme lui parvient-il à déconnecter aussi facilement ses actes et ses paroles d'avec la sincérité, leur inspiratrice naturelle ? Les relations personnelles, d'avec l'amitié qui doit jaillir inconsciemment ? Les actions d'avec la pitié, la justice, la modération ? Comment les connecte-t-il ensuite avec l'intérêt, avec l'ambition, avec les passions, et de façon si continue que le courant passe toujours par le fil nouveau au lieu de l'ancien ?

Durant ses insomnies tourmentées, Louison Turenne pense d'une manière morbide à toutes ces choses.

Mais est-ce que ces connaissances consoleront Louison Turenne de vivre dans ces terres inhumaines où l'on fait la connaissance en profondeur de l'humanité ? Science amère et dissolvante, science qui brûle la bouche, la gorge et les entrailles comme une liqueur caustique. « Est-ce là l'homme ? » Et une espèce de désolation descend en lui et l'opprime. « Quel

châtiment plus monstrueux peut-il être infligé à l'homme, parfois, que de vivre parmi les hommes ? » Mais il se reprend aussitôt, car il le sait : les foyers de corruption aussi absolue sont rares.

Nicolas Montour arrête sa brigade dans le milieu d'un bois fort et il marque l'emplacement des chantiers. Jamais les engagés n'ont fait montre d'autant de célérité : en quelques jours, les constructions sont terminées. Le meilleur encouragement au travail, n'est-ce pas la crainte des Sioux ? Tout près, en arrière, les Saulteurs érigent leurs loges d'écorce.

Comme le Marquis l'avait affirmé, le territoire regorge de castors. Les rivières aux Buttes de Sable, à l'Eau Claire, aux Outardes, à la Folle Avoine, les rivières Cheyenne, aux Bœufs, aux Oiseaux Puants, aux Voleurs, aux Marais arrosent un vaste territoire, prairies et forêts, qui contient d'excellents terrains de chasse inexploités. Les deux autres compagnies n'ont pas osé s'aventurer dans ce pays dangereux. Montour reste seul.

Donner le plus tôt possible des crédits aux

Indiens, les éloigner du fort, les éparpiller le long des cours d'eau, voilà le plan de Montour. De leur côté, les sauvages réclament une boisson avant le départ. Ils obtiennent et s'enivrent de nouveau. Après minuit, l'alcool manque. Hurlants et affolés, ils viennent demander de nouvelles libations. Comme Montour refuse, ils apportent leurs haches et tentent d'abattre la porte. Puis ils recourent à un autre moyen : le feu. Vociférant comme des possédés, ils accourent avec des tisons. Nicolas Montour doit armer ses engagés, exécuter une sortie pour les repousser. Arrêtés dans leur course, les sauvages ne se retirent point : ils restent là à crier, à quémander, à menacer toute la nuit, pendant que la population du fort est sur les dents.

Au lever du soleil, c'est la moisson ordinaire d'accidents et de mutilations : un autre Indien traîne une jambe brisée, une femme achève de mourir d'un coup de couteau, une fillette a reçu dans le côté droit la décharge d'un fusil.

Cette fois, Montour se montre inflexible : si les naturels veulent boire, ils devront chasser.

Plus de rhum, si ce n'est en échange de peaux de castor. La menace accomplit son effet, car un Saulteur peut-il abandonner un chantier tant qu'il sait qu'il y a de l'eau-de-vie dans le magasin ? Et maintenant, les autres forts, trop éloignés, n'exercent plus d'attraction.

Les Indiens plient bagage ; ils posent leurs wigwams aux endroits indiqués par Montour. Celui-ci fournit aussi à ses engagés des munitions et des pièges ; et les hommes s'échelonnent en longues lignes à travers les bois, dans toutes les directions. Voilà ce que l'on peut appeler l'exploitation méthodique d'une région.

Et la neige commence de tomber, non pas dure, sèche et légère comme dans le Nord, mais mouillée, épaisse, abondante, molle, lourde. Elle laisse choir ses couches sur les toitures des chantiers, sur les arbres ; elle oblige les hommes à creuser de profondes tranchées pour retrouver le seuil des portes.

Nicolas Montour se retourne alors du côté de Louison Turenne. Depuis l'arrivée, dans le tumulte et l'excitation des boissons, des départs,

de la construction des chantiers, celui-ci a joui d'un certain répit ; il a repris goût à l'existence. Devenir trappeur ne lui demande aucun effort ; peu de métiers lui réservent autant de plaisirs.

Mais Montour est là qui veille. Un jour, Turenne a besoin d'un couteau. Il s'arrête à l'entrepôt pour acheter quelques articles. Le commis lui offre diverses marchandises ; il étale sur le comptoir des pièces spéciales d'habillement. Il trouve un gobelet et lui offre des boissons à goûter. Son obséquiosité met Turenne en éveil.

– Depuis mon départ de Kaministiquia, quel est le montant de ma note ? demande-t-il subitement.

– Je ne sais pas au juste... Je ne pourrais vous dire cela ainsi, tout de suite.

L'embarras du commis commande à Turenne d'insister. Alors il attend pendant que l'autre consulte des registres. Et lorsque la réponse vient, il apprend que pour chaque article qu'il a acheté de la Compagnie il a été énormément surchargé.

Sa dette est déjà de plusieurs pelus : il doit tout le salaire qu'il a pu gagner depuis le dernier règlement de comptes.

Turenne ne discute pas. À quoi bon ? Il comprend. Montour veut faire de lui un débiteur de la Compagnie ; il veut l'engager sur la pente des dépenses folles et de l'ivrognerie qui coûte cher. C'est un coup bien connu dans le Nord. Les imprudents – presque tous les voyageurs – se laissent tenter par ce qu'ils voient : ils achètent, et à des prix exorbitants fixés par la Compagnie, des robes pour leurs femmes indiennes, des couvertures, des chevaux sauvages, des fusils ; ils empruntent pour perdre au jeu. Bientôt, ils doivent le salaire des dix ou des quinze prochaines années.

Alors leur liberté est perdue. Esclaves, ils doivent signer chaque année de nouveaux engagements afin de rembourser les sommes dont ils sont débiteurs. Le retour dans le Bas-Canada devient impossible. Prisonniers des bourgeois qui les emploient à leurs tâches, ils continuent à mener dans les pays d'En-Haut leur existence de

misère.

Mais Louison Turenne a toujours été prudent. Il voulait amasser un petit pécule. Toujours, il n'a acheté au comptoir qu'avec mesure ; et il a dressé une liste des marchandises avec l'indication des prix.

Maintenant, il cesse complètement d'acheter. Plus de tabac pour lui ; et s'il a besoin de vêtements, de chaussures, il les fabrique avec du cuir qu'il a tanné lui-même.

À chaque offensive de Montour, il oppose ainsi une réplique directe et dure. Mais résistera-t-il jusqu'à la fin ? Il ne doute point de sa volonté ; mais il se défie de son intelligence. Elle est autrement profonde que celle de Montour, mais elle n'en a pas l'agilité, la souplesse, la subtilité. Elle ne s'est pas développée dans le même sens que celle de son rival.

Et surtout Louison Turenne ne possède pas la psychologie pratique du traiteur. Parler à chacun son langage, connaître la façon de lui plaire, de l'irriter, de le rallier à ses projets ; savoir que le premier venu peut être dupé et de quelle façon ;

que le second peut être gagné et avec quelles paroles ; flatter le faible d'un indifférent pour le forcer à livrer ses pensées, voilà la science qu'il possède en perfection. Avec, en plus, la patience, le manque de susceptibilité, il peut exécuter, maintenant, comme au billard, des carambolages savants. Connaissant de manière réaliste le caractère de trois ou quatre personnes, il lancera dans l'oreille de la première une parole qui rebondira de l'une à l'autre et ira accomplir au loin l'effet prévu.

L'angoisse étreint parfois Turenne : cette lutte demande l'emploi de toute sa force intellectuelle et physique. Il doit adapter son esprit chaque jour, le développer dans un sens qu'il méprise. De plus, il est seul, lui, contre toute la cabale. Et si jamais il fait un faux pas, il sait que Montour sautera sur lui, d'un seul bond, et prendra avantage sur lui ; et s'il trébuche, il sera jeté par terre. Louison Turenne revient un soir d'une visite à ses pièges. Sous la neige épaisse, les rameaux des sapins plient ; féerique en sa pureté s'étend le paysage. Dans le ciel bleu foncé même, les nuages voguent, blancs comme des paquets de

neige douce.

Une fillette indienne se trouve sur sa route ; ses raquettes minuscules sont brisées ; elle demande de l'aide.

C'est Clair de Lune, ou plutôt Lune, l'une des sœurs de la femme indienne de Montour. Elle a douze ans peut-être. Ses grands yeux noirs remplis du magnétisme indien brillent d'une lueur étrange ; la figure est ronde, les traits ne manquent pas de régularité. En plus des grâces naturelles de l'enfance, elle possède une vivacité, une impétuosité sauvages, qui lui confèrent beaucoup de charme.

Turenne sourit. Il lui répare ses raquettes et la ramène au fort. Une amitié naît entre eux. Au moindre prétexte, elle vient le retrouver. Déjà elle s'exerce à son dur métier de femme ; coudre avec des nerfs les peaux de bêtes, tanner le cuir, orner les vêtements avec des verroteries ou des dards de porc-épic coloriés.

Car elle est promise à un pénible destin... S'atteler à une traîne, ériger la tente, couper le bois, dépecer les bêtes abattues, fabriquer les

vêtements, porter les bébés sur son dos, surveiller le fumage des viandes, être battue, voilà quel sera son lot. Parfois les plus malheureuses se tuent de désespoir. « Pauvre enfant, se dit souvent Turenne, profite de ta jeunesse. »

Deux ou trois fois, Nicolas Montour se trouve au dehors du fort au moment où ils partent tous deux pour lever des pièges ; d'un regard de côté glissé entre les paupières, il les suit.

Quelques jours se passent. Puis un soir José Paul aborde Turenne.

– Tu rencontres Lune trop souvent.

– Oui ?

– Je l'ai demandée en mariage.

– Toi, José Paul, tu l'as demandée en mariage ?

– Oui. À Montour. Il me l'a promise.

– Tu n'épouseras pas Lune.

– Non ? Et qui m'en empêchera ?

Alors a lieu un combat brutal entre les deux hommes. La boisson, le tabac ont miné la forte

constitution du Métis. Il résiste à peine quelques minutes.

Puis Louison Turenne réfléchit. Ce combat ne règle rien. Quelquefois, il a vu des engagés épouser des fillettes indiennes de huit à douze ans. Et la Compagnie, pour garder ses voyageurs dans les pays d'En-Haut, tolère cette licence ; elle montre l'indulgence qui l'aidera à conserver son personnel. Et cette préoccupation explique bien des choses, le libertinage et la dissolution des mœurs, par exemple.

Quelle sera l'existence de Lune si elle devient l'épouse du Métis ? Un enfer pendant deux ou trois ans, puis l'abandon auprès des forts, l'avilissement.

Autrefois, Turenne n'aurait rien compris sans que tout lui fût expliqué. Maintenant il devine tout de suite que Nicolas Montour a préparé ce piège. Il veut que Turenne aille lui demander que ce mariage ne se fasse point. Turenne peut exécuter cette démarche... Et Montour dira oui, mais à condition que Turenne signe un autre engagement et qu'il se soumette aux volontés de

la Compagnie.

Ou bien Turenne peut épouser Lune lui-même. Alors, comme il n'abandonnerait pas sa femme, qu'il ne la ramènerait pas avec lui dans le Bas-Canada, il n'aurait plus qu'à rester dans le Nord-Ouest, à l'emploi de la Compagnie, toute sa vie.

Turenne sait que Nicolas Montour veut l'une de ces deux solutions. Sinon... Sinon, Lune deviendra la femme de José Paul.

Montour lui-même ne dit mot. Il passe, ses lèvres minces serrées sur ses dents. Quelquefois il plaisante avec le gouvernail, mais jamais au sujet de Lune. Et se déroule le drame silencieux où les deux adversaires qui se connaissent maintenant savent que les paroles sont inutiles.

Et ce n'est pas un jeu pour enfants, un jeu pour femmes. Ni pitié, ni compassion ne détourneront Montour de son dessein ; il persévéra dans son chantage jusqu'à la mort de la petite victime. Il a trouvé un levier ; il a trouvé un moyen d'obliger Turenne à passer par ses dictées. Il ne l'abandonnera pas. Depuis quatre mois, il le cherchait. La partie a été rude. Jamais un

adversaire ne s'était dérobé aussi longtemps. Inutilement, il avait employé tous ses trucs habituels. Il croyait la partie perdue.

Et voilà que, par hasard, cette amitié, paternelle d'un côté, filiale de l'autre, le sauve à la fin d'un échec. Enfin, il tient Louison Turenne à sa merci : car c'est lui qui est le maître réel de la destinée de Lune. Et il exulte.

Mais sa joie ne transparait pas au dehors : il n'arbore aucun air triomphal. Seul, peut-être, Turenne devine la jactance sous la froideur. Le chef du poste croit qu'étant donné n'importe quelle situation, n'importe quel homme, il trouvera dans la subtilité de son esprit le moyen d'obliger celui qu'il aura choisi à accomplir ce qu'il voudra. Avec son application concentrée et sombre à sa carrière, n'a-t-il pas développé une espèce de génie ?

Rien ne ressemble plus à une hypertrophie du cerveau qui fonctionne toujours dans le même sens, de la même manière, même pour des vétilles, même à vide.

Le monde, pour Montour, n'est-ce pas un lieu

où règne une éternelle bataille pour les meilleures places, pour l'argent, les honneurs, la domination ? Tous sont prêts à employer tous les moyens. Alors, il serait bien fou de se ranger délibérément dans la catégorie des faibles.

Et Louison Turenne médite son douloureux dilemme : se sacrifier lui-même, sacrifier ses préférences pour sauver Lune ; ou bien abandonner celle-ci à son sort et se sauver lui-même.

Elle arrive pendant qu'il réfléchit. Elle s'assied sur ses genoux, elle babille, elle étend son bras sur ses épaules ; ou bien, elle glisse sa petite main douce dans sa paume rugueuse, sa main chaude et ferme. Et il est dans un état tel que ces gentillesse enfantines le bouleversent ; des larmes surgissent au coin des yeux. « Qu'est-ce que j'ai ? » se dit-il. Je suis un homme dur. Je n'ai jamais pleuré. « Suis-je malade ? » Et il s'étonne. Il ne constate pas que ce long combat a mis ses nerfs à nu ; que son cœur est si affamé d'affection humaine qu'une simple caresse le bouleverse, qu'une parole de bonté tire de sa

gorge des sanglots.

Non, il ne peut pas l'abandonner. Elle seule lui a versé le lait merveilleux de l'amour humain.

Et ses nerfs contractés se ramassent et forment en son corps une masse dure... Mais ce n'est pas la force qui dénouera ce conflit.

Avec la même énergie, Nicolas Montour poursuit ses deux luttes ; et chacune se déroule avec ses péripéties et ses incidents. Une minute, tout va bien ; et, l'instant d'après, il faut tout recommencer.

L'hiver venu, les deux compagnies rivales, de leurs forts de la rivière Rouge, envoient des engagés courir la dérouine à cheval chez les Sauteurs de la Compagnie du Nord-Ouest. Et ceux-ci ne savent pas résister à l'attrait de l'eau-de-vie. Pour une roquille de rhum, ils vendent les peaux de castor qui devraient être remises aux colporteurs ; ou bien, ils reviennent à la factorerie et présentent de nouvelles exigences.

– Si vous ne me donnez pas d'eau-de-vie ce soir, disent-ils, les Petits vont m'en donner ; à

l'avenir, je leur porterai mes fourrures.

À leur tour, les Blancs sont victimes du chantage. Menaçants, les Saulteurs obtiennent des prix exorbitants pour leurs fourrures ; ils négligent le paiement de leurs crédits ; ils exigent, sans vergogne, les objets qui flattent leurs caprices ; ils obtiennent des cadeaux et ne chassent presque plus.

Les Saulteurs aussi connaissent les Blancs depuis un temps plus long que les autres tribus indiennes. Leur expérience dans la pratique du chantage est plus longue, et, lorsqu'ils le peuvent, ils s'y livrent avec arrogance : c'est leur revanche pour les années de monopole ou d'entente entre les compagnies, lorsque les prix des fourrures sont fixés trop bas et que les crédits doivent être remboursés jusqu'au dernier sou.

Montour se rend dans le Nord pour étudier la situation. Mais son arrivée déclenche une recrudescence de demandes, de plaintes ou de menaces. S'il en tient compte, il n'aura plus bientôt de marchandises ou d'eau-de-vie, et il perdra quand même un bon tiers des pelleteries

sur lesquelles il comptait.

Il faut donc couper le mal dans sa racine. Montour n'hésite pas. Il promet deux pintes d'alcool à un groupe de Sauteurs bien choisis.

Et la nuit suivante, les trois hommes que les Petits avaient envoyés en dérrouine sont saisis, battus, et reconduits très loin sur la route de leur factorerie. Leurs marchandises et leurs fourrures sont volées. Abandonnés dans la neige, sans nourriture, sans attelage de chiens, sans armes, les engagés parviennent à regagner un poste, mais deux d'entre eux meurent au bout de quelques jours.

Cette dure riposte suffit.

Montour revient, tranquilisé. Il se promène autour du fort, de bonne humeur, communicatif. Il est toujours ainsi, pendant quelques jours, après une victoire.

Puis, subitement, il se tourne du côté de Turenne. Il donne un autre tour de vis.

Un matin, Lune arrive en pleurant. Turenne la questionne.

– Ma sœur m’a dit que j’épouserais José Paul ; je ne veux pas, je ne veux pas ; j’ai peur de lui.

Elle pleure, elle se révolte.

– Sauve-moi, je ne veux pas. Toi, tu es fort. Il reste muet à la regarder.

Quelques jours passent. Puis elle revient encore à la charge.

– Ma sœur m’a dit que j’épouserais José Paul dans un mois.

La date est maintenant fixée, et les événements suivent leur cours. José Paul affiche son insolence dans le camp ; il triomphe avec bruit.

Et Turenne sait bien que Montour se tient en arrière de sa femme pour lui souffler les mots à dire à Lune, en arrière de José Paul pour lui inspirer ses airs de matamore. Montour veut jeter la panique dans l’âme de Turenne, l’acculer à une décision immédiate. Il serre dans ses étaux de la chair humaine ; il serre avec lenteur, avec calme, avec décision.

Et il attend Louison Turenne. Il attend la

supplication de Turenne en faveur de Lune ; il attend le plaidoyer en faveur de la petite victime. Non pas qu'il veuille triompher brutalement du gouvernail et l'humilier. Bien au contraire, il facilitera tout ; il restera simple, occupé d'autre chose ; il écoutera d'une oreille distraite puis il tendra la formule d'engagement sans un mot. Une affaire de routine, n'est-ce pas ?

Mais Turenne ne bouge pas. Toutes les fois qu'un homme comme Montour met de côté toute pitié, toute justice, toute bonté, toute douceur, il se dépouille de tout ce qui distingue l'homme de l'animal ; il est animal. La bête ne se détourne pas pour les souffrances qu'elle cause.

Halluciné par le spectacle de cette lutte inhumaine, incapable d'en détacher ses regards pour les reporter sur d'autres scènes plus riantes, Louison Turenne se demande si, malgré ses prétentions, l'homme n'est pas uniquement animal.

Et troublé par ces pensées, il suit des yeux Nicolas Montour qui se promène hors du fort, se rend jusqu'aux arbres de la forêt, revient vers les

palissades ; Montour, lourd, gros, brutal, qui montre, lorsqu'il se retourne, sa nuque grasse et renflée d'égoïste.

Provençal aborde Turenne. Lui aussi, c'est un homme lourd, gros, bien nourri, une réplique de Lelâcheur, de Prudent Malaterre. La fausseté lui suinte de la figure par tous les pores ; elle a modelé ses traits ; elle a tout touché : les yeux, la bouche, le rire, les rides, la parole, le front, la peau même. Comme Turenne les connaît maintenant, ces faces de Judas stigmatisées par le vice intérieur, ces faces intolérables qui suent le pus de leur âme.

– José Paul épouse Lune dans trois jours, lui dit Provençal.

– Oui ? Qui te l'a dit ? demande Turenne.

– Il achetait des couvertures et des fusils pour la Barbiche Blanche, ce matin.

– Que veux-tu que j'y fasse ?

– Tu ne laisseras pas José Paul épouser Lune ? Tu lui tiens lieu de père !

– Comment l'empêcher ?

– Il la gardera deux ou trois ans. Il l’abandonnera ensuite près d’un fort : tu sais ce que cela veut dire. Et lorsqu’il sera ivre, il la rouera de coups.

– Oui ?

– Nous n’y pouvons rien, je suppose... Le plus grand chenapan du Nord-Ouest.

Turenne simule l’indifférence : cette conversation sera rapportée à Montour, il le sait. Mais il ne peut douter de l’information de Provençal : dans trois jours, Lune épousera José Paul.

Heureusement, un nouvel incident impose du délai. Du Nord, un courrier arrive en effet avec des nouvelles alarmantes. Les Petits, qui n’ont plus osé envoyer des voyageurs en déroutine, viennent de s’aviser d’un autre stratagème : ils ont soudoyé, eux aussi, une bande de Saulteurs, et ils l’ont lancée sur les territoires de chasse de la Compagnie du Nord-Ouest.

Alors Montour doit partir de nouveau. Mais avant son départ, il a un entretien avec

Provençal ; et Turenne, qui connaît ses ruses maintenant, sait que la surveillance qui l'enveloppe ne cessera pas. Car Montour, à mesure qu'il augmente la pression, qu'il force, par ses manœuvres, une décision, rapproche l'échéance, Montour redouble toujours la surveillance.

Pour Turenne, pourtant, ces jours de répit sont précieux.

Montour s'éloigne. Sur les traînes tirées par les chiens, il n'emporte cette fois que des vivres. Pas de boisson.

Après avoir trouvé les wigwams étrangers, il rassemble tous les Saulteurs envoyés par les Petits ; et les délibérations commencent. À côté de lui se tient la Barbiche Blanche, son beau-père.

Tous deux, ils parlent à tour de rôle ; ils allèchent la bande par des promesses d'eau-de-vie, de meilleurs prix, de cadeaux. Pourquoi aussi rembourser leurs crédits aux Petits ? Cette compagnie est à la veille de disparaître. Montour leur donnera de nouveaux crédits, lui, et les

Indiens obtiendront ainsi double prix pour leurs fourrures.

Le chef de la tribu, le Cerf, résiste quelques heures ; puis il se rallie à l'opinion des autres qui sont disposés à accepter sans scrupule.

En compagnie de cette nouvelle bande, Montour revient à son fort. Il réfléchit. Ses Indiens à lui, en qui il met plus de confiance, il pourrait les laisser dans le nord du district, à proximité des forts des Petits et de ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson. Quant aux nouveaux venus, pourquoi ne pas les envoyer au sud, là où le castor n'a pas été travaillé ? Le produit de leurs chasses serait certainement plus abondant et ils demeureraient à l'abri des tentations.

Montour en touche quelques mots au Cerf. Mais celui-ci refuse d'en entendre parler. Les Saulteurs se trouveraient trop rapprochés des Sioux ; ils habiteraient même sur les territoires de ces ennemis. Chaque jour apporterait un nouveau péril.

Montour écoute et songe. Comment parvenir à

ses fins ?

Quatre jours plus tard, les Saulteurs arrivent au fort ; Montour livre aussitôt les trois barils de neuf gallons qu'il avait promis. Et la boisson commence.

Du fort, les engagés sont témoins des scènes ordinaires : rixes, cris, plaintes, courses folles, roulements de tambour. Puis l'ivresse devenant complète, le camp s'endort dans la neige.

Soudain, au cours de la nuit, des Saulteurs se présentent au fort en hurlant : un malheur est arrivé. La Barbiche Blanche s'était rendu dans les tentes pour boire avec ses compatriotes ; il s'est pris de querelle avec le Cerf qui a sauté sur son gourdin et l'a assommé d'un seul coup.

Montour ordonne l'arrestation du Cerf. Au matin, Indiens et engagés s'attendent à l'exécution sommaire du coupable : n'a-t-il pas tué le beau-père du facteur ? Et dans les occasions semblables les associés ne font-ils pas prompte justice des indigènes ? Mais les heures passent, les groupes se dispersent, rien ne se produit.

Nicolas Montour ne dit rien. D'heure en heure, il prend une lourde clef qui pend à un clou, et il visite son prisonnier. Du dehors, on entend le chuchotement des paroles. Que se passe-t-il ?

Puis le facteur se rend dans les entrepôts ; il compte les ballots déjà accumulés, il caresse les fines pelleteries. Jamais, depuis un grand nombre d'années, un seul poste n'a recueilli une récolte aussi abondante ; et l'hiver n'est pas terminé.

Repris de sa fièvre d'activité, Montour retourne auprès de sa femme : il la console, il ordonne de magnifiques funérailles pour son beau-père. Des funérailles décentes peuvent-elles avoir lieu sans eau-de-vie à profusion ? Nicolas Montour en fournit quelques mesures. Puis il entre au comptoir. Toute sa retenue ne peut voiler la satisfaction qui se lit dans ses traits. Que se passe-t-il ?

À l'aube, le lendemain, le Cerf, à la surprise de tous, reçoit sa libération. Il sort de prison : il donne quelques ordres rapides à sa bande. Et bientôt, il s'enfonce avec elle dans la forêt, en direction du Sud ; il se rend dans le district

inexploité où Nicolas Montour voulait l'envoyer.

De quelle façon celui-ci a-t-il pu exécuter son dessein ? Les cyniques sourient ; les naïfs s'étonnent ; les doux s'illusionnent ; les intelligents comprennent. Montour a-t-il donné au Cerf à choisir entre l'exécution immédiate et la chasse dans le Sud ?

Durant la boisson si fatale au Cerf et à la Barbiche Blanche, dans la partie du chantier réservée aux voyageurs, Louison Turenne veille. Le tumulte du meurtre affole le personnel ; et, alors, dans l'excitation générale, le gouvernail trouve l'occasion qu'il cherchait en vain depuis si longtemps. Inaperçu, il se glisse hors du fort et donne à Lune le signal convenu ; elle le rejoint bientôt. Doucement, rapidement, il la conduit par un sentier qui se dirige vers l'est. Un jeune Sautteur les attend à l'endroit fixé.

Louison Turenne saisit l'enfant ; il l'élève dans ses bras puissants, il l'attire à lui et il l'embrasse. Puis ils partent tous deux, le jeune homme et la jeune fille. Un bon vent hurle dans la nuit, la poudrerie court sur le sol, sous la lune.

Longtemps Louison Turenne reste au même endroit. Maintenant, il est seul parmi les troncs gelés qui craquent sous l'effort des rafales et se balancent avec la roideur du fer.

Puis il revient. Autour du fort, autour des loges, il rôde, désœuvré. La boisson a repris son cours. Il panse une femme et deux hommes qui souffrent de morsures ou de brûlures. Dans la neige, entre des tentes, il ramasse une fillette ivre, endormie ; elle n'a pas huit ans. Il la prend dans ses bras, l'apporte dans une loge, la dépose sur la couche de branches de sapins, la couvre de vieilles peaux. Avec peine, il ranime le feu éteint. Elle s'agite là-bas, elle gémit un peu ; il réchauffe ses petites mains froides dans les siennes. Enfin, elle se calme et s'endort.

Lui reste là, près du feu, la tête courbée, toute la fin de cette nuit diabolique. Des querelles éclatent toujours, des pas titubants passent à la porte du wigwam ; quelquefois ce sont des glapissements de bête. Mais il ne bouge point.

C'est le jour enfin. Il retourne au fort. À deux heures de l'après-midi, un peu après le lever de

Montour, la disparition de Lune est signalée. Les hommes s'excitent, partent d'un côté ou de l'autre. Turenne demeure au même endroit, calme. Il fume.

Une expédition s'éloigne et Turenne fume, impassible, immobile. Puis, lorsque tous les engagés sont partis, il se lève à son tour pour aller examiner ses pièges échelonnés sur une longue ligne. Il trouve une mouffette, la patte brisée, toujours vivante ; Turenne casse une grosse branche, et d'un effort de tout son être, il lui brise les reins.

Comme le Bancroche, comme tant d'autres bourgeois du Nord-Ouest, Nicolas Montour a pris l'habitude de boire ; il s'enivre sans retenue, à la vue de tous, avec laisser-aller, avec impudeur ; et cette ivresse est glacée, sans gaieté ; elle en gêne les témoins. Pas de chansons, pas de bruits ; aucun son ne sort de sa bouche ; un pain sans levain, massif et lourd.

Envers les hommes qui l'entourent il a aussi adopté une attitude mi-dictatoriale, mi-méprisante. Il les a tous trompés, alors il les

méprise tous ; il les a tous à sa merci, alors il ne les estime point. Des guenilles à laver son plancher. Il les hait pour leurs craintes, leur pusillanimité, leurs vices, leurs bassesses qu'il connaît et qu'il a exploités, pour leur manque de ruse et d'habileté.

Montour boit après le départ de Lune, après l'assassinat de son beau-père, après le départ du Cerf et de sa bande pour les territoires du Sud. Puis il reprend son jeu de joueur d'échecs : un pion ici, un pion là ; le premier mouvement entravé, il en exécute un autre.

Mais Louison Turenne est toujours sur ses gardes ; il sait, lui, qu'avec Montour, rien n'est jamais fini ; il peut dépenser des semaines et des mois à tendre un piège.

– Il faut bûcher du bois, lui dit Guillaume d'Eau.

– Mais où est la hache ? lui demande Turenne au bout d'un instant.

– Fleur d'Été l'aura laissée dans sa tente à son départ.

Louison Turenne s'y rend ; il soulève la pièce de cuir qui ferme la tente. La hache est bien là ; mais Fleur d'Été aussi, étendue sur des fourrures. Et il comprend que c'est une mise en scène.

Il sort brusquement. Parmi les arbres, il voit se glisser hors d'haleine José Paul, Guillaume d'Eau, d'autres encore. Mystérieusement transmis, des signaux, semble-t-il, les réunissent brusquement en cas d'alarme.

Fleur d'Été est veuve. Montour prend les moyens pour l'empêcher de se remarier et de s'enfuir ; il lui fournit la subsistance, le logement. Car il veut qu'elle soit toujours sur la route de Louison Turenne, qu'elle le rencontre dans les bois, dans la nuit, sur tous les chemins.

Tentation brutale, tentation crue qui ne se voile point, qui ne se déguise point, qui ne s'adoucit point.

Mais lorsque Montour constate qu'il ne peut démoraliser son adversaire, il se retourne du côté des tentations nobles. Car il sait faire appel aux bons aussi bien qu'aux mauvais instincts ; entre eux, il ne fait aucune différence. Qu'importe en

effet pourvu qu'il réussisse.

Aussi Guillaume d'Eau aborde Turenne. Guillaume d'Eau, un corps long, une tête petite plantée comme une boule sur un long cou. Mais des yeux finauds qui guettent.

– Nous poursuivons auprès des Indiens une tâche inique ; nous les dégradons.

– Oui, au lieu de les aider, comme nous devrions.

– Personne ne les aime, personne ne songe à leur bien-être, à leur instruction... C'est une chose à laquelle j'ai souvent songé. En moins de vingt ans, tous les Indiens des pays d'En-Haut seront ivrognes.

« Ils s'entre-tueront jusqu'au dernier. Compte toi-même le nombre des morts et des blessés dans la bande qui nous a suivis : depuis l'automne, elle a déjà fondu de plus de moitié, maladies, blessures mal soignées ou assassinats. Nous leur conseillons de ne pas respecter leurs engagements, nous leur enseignons à ne pas payer leurs dettes et à commettre impunément

des crimes.

– Ils imitent nos vices.

– Oui... Je pense souvent au bien qu'il y aurait à accomplir parmi eux. Si j'avais été plus intelligent, moi, si j'avais eu plus de santé... Ce qu'il faudrait, c'est établir un système de troc plus juste, bannir l'eau-de-vie, combattre les maladies et la famine... On peut leur inculquer la prévoyance, l'hygiène et la tempérance... Oui, occuper un poste important dans la Compagnie, exercer dans une sphère, si petite soit-elle, une influence pour le bien...

Voilà la tentation suprême pour un homme comme Louison Turenne. De l'autorité, du pouvoir, si Montour savait combien souvent le gouvernail a rêvé d'en posséder. Mais jamais cette ambition n'avait soi-même pour fin. Redresser les abus, appliquer des idées bonnes, donner la prédominance à la justice et à la bonté, rien autre chose ne le tourmentait. Tandis qu'au contraire, pour Montour, un poste important, c'est la même chose qu'un château-fort dans un endroit stratégique pour un baron rapace du

Moyen Âge ; il s'en sert pour rançonner, à son bénéfice personnel, tous ceux qui doivent passer par là : rançons en argent, rançons en services, rançons en louanges, en avantages de toute sorte, ces choses, il sait les exiger ; il vendrait jusqu'au salut condescendant qu'il laisse tomber de haut, le matin, sur un voyageur naïf.

Louison Turenne s'oublie ; il parle d'une voix passionnée du bien à accomplir auprès des naturels. Ses trois années d'expérience lui ont appris cette tâche dans tous les détails. Comment ne pas souhaiter devenir le chef suprême chargé de tout réformer, de tout organiser ? Une fièvre ardente anime ses paroles.

Mais soudain, il se tait... Il se tait, car il vient de surprendre sur les lèvres de Provençal un sourire fugitif, à peine perceptible, une ride sur l'eau. Froid et retors, l'émissaire de Montour l'écoutait parler ; il pensait aux moyens d'utiliser cet enthousiasme.

Lourde déception inévitable. Lui voit le Nord-Ouest dans les tentacules d'une concurrence effrénée, en proie à un combat commercial qui se

développe dans toute sa hideur en marge de la loi et de la gendarmerie ; son plus grand désir serait de rétablir l'ordre. Montour et la Compagnie ne songent qu'à exploiter méthodiquement les Indiens ; s'ils ont voulu donner à Turenne une part d'autorité, ce n'est pas pour accomplir des réformes, mais bien pour exploiter l'affection que les naturels éprouvent à son endroit, s'en servir afin de remettre sous le joug des populations exaspérées, enlever des clients à leurs rivaux.

Se peut-il que l'homme soit si égoïste ? se demande Louison Turenne. Se peut-il qu'il soit fermé à des appels si navrants montant d'une oppression et d'une dégradation pareilles ? Quelle tristesse que de trouver de petits esprits malins devant de grandes tâches.

Non, Louison Turenne, en aucun temps, ne s'est senti capable de devenir un collaborateur de Nicolas Montour ou de la Compagnie du Nord-Ouest. Il n'est pas assez avancé pour cela dans le renoncement : abandonner ses idées propres, se dépouiller de ses inclinations, ne plus obéir à ses préférences, se vider de ses pensées et de tout,

pour ensuite laisser couler en sa personnalité, comme un flot abondant, la volonté de la Compagnie, ses plans, ses convoitises, ses haines, non il ne le peut pas, même encore aujourd'hui.

Alors, il laisse tomber la conversation avec Guillaume d'Eau. Et la vie reprend son cours régulier. Nicolas Montour met sur pied d'autres machinations. Il accuse Turenne d'avoir volé un fusil : les preuves de circonstances bien fabriquées sont fortes. Turenne prendra-t-il peur ? Pour que le vol qui l'incrimine ne soit point révélé, se soumettra-t-il enfin ? Mais Turenne ne craint rien. Il sait ce qu'un premier chantage, tout mal établi qu'il est, peut traîner après lui de conséquences... Et il dédaigne l'asservissement aussi bien sous les faux prétextes que sous les bons. Montour peut suborner ses faux témoins, le procès aurait lieu dans le Bas-Canada...

Turenne le sait bien : Montour se dit en lui-même : « Ah, s'il avait un bon vice, celui-là, nous aurions prise sur lui. » Oui, si Turenne avait un bon vice, s'il était libertin, s'il était ivrogne, s'il était prodigue, s'il était ambitieux, des bourgeois

le posséderaient en leurs mains puissantes comme un jouet. Lui devrait abdiquer sa volonté, la direction de sa vie ; il n'existerait plus que pour le bénéfice de quelques hommes.

Oui, s'il avait un bon vice et si les Pieds-Noirs aimaient l'eau-de-vie.

Mais la pensée de Louison Turenne est beaucoup plus profonde.

Si je devenais l'homme souple capable de plier en leurs mains et de me soumettre à leurs ordres, je ne serais plus le même individu ; je serais ou j'en deviendrais un autre, et alors je perdrais instantanément toute la valeur que je peux aujourd'hui posséder à leurs yeux. Comment ne s'en rendent-ils pas compte ? Comment ne voient-ils pas que leur œuvre est vaine ?

– Nous lèverons le camp aux premiers signes du printemps, dès le départ des glaces ; nous ne suivrons pas la rivière Rouge, trop exposée, nous ; mais nous remonterons directement au nord jusqu'au lac à la Pluie, par la région des marécages et des forêts.

Ainsi avaient parlé, à plus d'une reprise, les Saulteurs.

L'heure est maintenant venue. Les deux canots que Montour a commandés aux Indiens sont terminés. Le chef surveille l'emballage de la cargaison de pelleteries. Il est content ; les bourgeois seront contents.

Le temps presse. Encore hier une Indienne a cru voir un cavalier passer au loin à toute vitesse. Mais les Saulteurs demandent avec insistance une dernière boisson. Montour veut leur accorder ce plaisir : l'hiver prochain, il faudra ramener encore la bande en ces parages toujours riches en gibier.

Dans leurs loges coniques, les Indiens se remettent à boire. Une lamentation solitaire parfois, puis un chœur de cris et de gémissements. Afin d'éviter les accidents, Montour a ordonné, comme d'habitude, de saisir toutes les armes des sauvages et de les déposer dans le fort.

Péniblement, la nuit s'avance dans cette folie de luxure, de clameurs et de rixes.

Et voilà que sur la plaine, au loin, s'étendent de sourds battements rythmiques : les Sioux, ce sont les Sioux des prairies, les Sioux sanguinaires, sur leurs chevaux sauvages. Pour selles, ils ont des peaux de bison ; pour rênes, des lanières de cuir brut.

D'abord, c'est une ruée à toute allure, au grand galop, dans la nuit ; puis les Indiens mettent les chevaux au pas pour éviter tout bruit. Ils savent où aller, ils n'hésitent pas. Une heure, deux heures de marche, et ils entendent les Saulteurs avinés hurler leur joie stridente.

Ils attachent les chevaux. Trois ou quatre éclaireurs partent en reconnaissance et reviennent. Tous se concertent un moment, puis se glissent sous les arbres, se dispersent, s'arrêtent enfin, deux par deux, trois par trois. Assis par terre, ils passent leurs ornements de guerre et leurs colliers de plumes d'aigle ; avec de la terre rouge et de la terre blanche, ils dessinent sur leur corps et leur figure de hideux et terrifiants dessins. Ils enterrent du duvet de cygne, des cailloux colorés en rouge, plantent au-

dessus de cette offrande des branches de saule sans écorce. Pour se concilier les dieux de la guerre, ils abandonnent de vieux mocassins, des scalps, des lanières de cuir, des fouets.

En silence, ils vont se placer autour du camp des Saulteurs. Aucun signal, aucune harangue. L'Orient diffuse une lumière blanche ; des lambeaux de neige encore épandus dans la forêt répandent une clarté blafarde. Ils entrevoient le sombre flottement des masses d'arbres et le cube noir du fort.

Subitement le soleil lance un rayon. Le cri de guerre en bouche, les Sioux s'élancent. Les Saulteurs, femmes et enfants, vieillards courent vers le fort ; ils tombent, brusquement assommés par derrière. Ce sont des plaintes, des gémissements, des râles d'agonie. Dix minutes, puis tout est terminé. Le silence règne de nouveau plus profond.

Montour n'ose commander une sortie : les Sioux sont une centaine. Il arme les engagés et met le fort en état de défense. Au fond il n'a pas beaucoup de crainte, car ses hommes sont bien

armés et les ennemis le savent.

Dans l'après-midi, les Sioux s'éloignent sous une pluie froide et lente de printemps. Montour en tête, les voyageurs sortent des palissades. Une abomination les attend. Aucun Saulteur n'a échappé : tous sont bien morts, froids, déjà rigides. Les chevelures ont été enlevées, les crânes sanglants sont fendus, les membres détachés du tronc. D'infâmes mutilations ont été pratiquées sur les cadavres.

Montour fait le tour du camp ; personne ne manque à l'appel. Tous sont morts, bien morts, les enfants, les filles, les femmes, les hommes. Alors il donne l'ordre de creuser une grande fosse commune.

La pluie s'arrête. Sous bois, Turenne s'éloigne. Dans le ciel terne, un grand vent souffle maintenant du sud. La neige qui fond s'étend sous le pied comme une pâte.

Dans son cœur assoiffé de tendresse et de douceur par ces trois années de cruauté et de haine, surgit soudain, née de la ressemblance du paysage et de l'heure, une chère vision. C'était un

peu avant son départ. Il était avec elle, à la lisière de la forêt, aux confins de la paroisse. Tous deux, ils coupaient des branches de sapins pour le dimanche des Rameaux. Drue, grande et forte, elle portait avec allégresse les ramées odorantes.

Tout est si semblable : les nuages, la nuance du firmament, les bois, le vent. Il la revoit soudain avec une netteté hallucinante, venant vers lui de son pas ferme, sans hâte, comme une déesse. Elle s'approche avec son grand cœur de bonté et de vaillance, elle seule qui l'a jamais ému, elle seule qu'il a jamais aimée vraiment. Et la lumière de ses yeux verts luit avec la même ardeur.

C'est une obsession. Il s'est cuirassé contre tout, il a tout enduré sans défaillance, on n'a jamais trouvé un défaut à son armure. Cinq longues années, il a vécu dans les terres inhumaines où toute parole cache un piège, où la trahison est monnaie courante, où les belles fleurs d'humanité ne peuvent jaillir du sol ingrat. Il s'interdisait de penser à elle. Et voici qu'elle lui apparaît soudain dans toute sa ferme beauté,

après ces heures de désolation.

Encore cinq mois, et elle sera sienne dans la maison construite de ses mains, au seuil de la forêt ; elle sera sienne au sein de la vallée heureuse, là où les hommes ont de l'amitié dans le cœur, savent comprendre autre chose que le cri d'une ambition inquiète et prononcer les mots qui ne trompent point.

En elle se résume sa grande soif de sincérité dans les paroles, de vérité dans les gestes, de droiture dans les intentions, de modération dans les désirs, de justice dans les moyens, de délicatesse dans les luttes inévitables, de franchise, de bonté, soif si violente qu'il en sent son être tout mordu de douleur.

Mais le temps n'est pas encore venu. Turenne revient au fort. La pluie recommence de tomber. Un homme a grimpé au sommet d'un arbre ; il regarde les Sioux galoper là-bas. Armés pour le départ, des canots sont attachés à la berge. Et les voyageurs rejettent dans la fosse, sur les corps mutilés, les gros morceaux de terre qui recouvriront les dernières traces de la bande des

Saulteurs.

Les eaux bourbeuses les mènent presque sans portage jusqu'au lac Winnipeg. Pendant le voyage, Nicolas Montour boit sans répit. Pendant qu'il est ivre mort, couché dans le fond d'un canot, Louison Turenne le regarde.

Au fort du Bas-de-la-Rivière, Nicolas Montour se dégrise enfin. Sa brigade vient de la rivière Assiniboine et que Rocheblave commande. Les deux chefs lient connaissance malgré l'inimitié qui sépare les compagnies.

La conversation n'a pas duré cinq minutes que Nicolas Montour se montre tout à fait désabusé de la Compagnie du Nord-Ouest.

– Les bourgeois, vous savez, ne reconnaissent pas le mérite là où ils le trouvent ; voilà, ils sont ingrats.

Immédiatement, Montour voit l'attention de Rocheblave se tendre aussi visiblement qu'une corde sous l'effort des haleurs. L'associé des XY questionne avec prudence d'abord, puis plus ouvertement. Enfin, il s'ouvre peu à peu, et, à

tout hasard, fait à son compagnon des avances voilées de la part des Petits.

– Les XY choisissent leur personnel avec soin ; ils cherchent toujours à l'améliorer, et prennent en considération les offres de service des gens sérieux.

Sous les mots se cache une offre précise à laquelle Nicolas Montour donne une réponse vague. Sous la tente de ce dernier, sur une table de pierre qui domine le cours torrentueux de la rivière Winnipeg, la conversation se poursuit longtemps...

Nicolas Montour continue sa route avec une assurance qu'il ne possédait plus. Car Louison Turenne n'avait signé aucun nouvel engagement ; et d'après ce que Montour avait pu conjecturer, il n'en signerait à aucun prix. Alors l'une des conditions de son avancement n'était pas remplie.

Mais à Kaministiquia, apportée par les agents de Montréal, une grande nouvelle les attend ; le Marquis, Simon McTavish, est mourant. Cette année, il n'apparaîtra pas au rendez-vous général, il ne dominera pas les délibérations de son

arrogant génie.

Le désarroi règne ; sous le sceau du secret, de nombreux associés se prononcent déjà pour l'union avec les Petits ; les autres se taisent et réfléchissent. Dans l'un des plateaux de la balance, ils entassent les rancunes et les colères ; dans l'autre, l'avilissement du commerce, la dégringolade des profits, les avantages certains de la coalition.

Nicolas Montour est d'abord frappé de stupeur : ce conflit entre les deux compagnies, c'est son cheval de guerre ; s'il s'éteint, jamais le cavalier ne touchera le but. Avec son esprit clair et direct, il comprend que la mort de McTavish sera le signal de la coalition ; aucun doute ne l'effleure sur ce point. Quelques mois pour régler les détails, et l'union sera bâclée.

Mais Montour ne perd pas tout espoir : la maladie du Marquis peut durer longtemps encore ; la nouvelle de son décès peut tarder à parvenir au Grand Portage ; le répit durera bien deux ou trois mois,

Alors, voilà sa dernière chance. Aussitôt, il

entre en campagne. Après avoir attiré l'attention de quelques bourgeois sur la quantité de peaux de castor qu'il rapporte du lac de la Rivière Rouge, il rappelle que McTavish lui a promis une part ; il fait étalage de ses courts mais fructueux états de service ; il prend même pour acquis qu'il deviendra immédiatement l'un des associés.

Au sortir de l'une des délibérations du conseil, le Bancroche l'aborde.

– Alors, tu veux absolument ta part, cette année, tout de suite ?

– Oui ; elle m'a été promise ; elle m'est due.

« Voilà l'homme que me délègue la Compagnie pour connaître mes vrais sentiments », pense Montour ; et il accepte le duel.

– Simon McTavish n'est plus là ; il dirigeait tout ; les services sont désorganisés. Ne pourrais-tu attendre un peu ?

– Non, ce n'est pas possible.

– Vois : il y a Blake, Cameron par exemple ; ils font partie du personnel depuis plus de quinze

ans ; ils ont occupé tous les postes, ils ont rendu de nombreux services, et ils ne possèdent pas encore leur part. Toi, tu n'es à notre emploi que depuis trois ans.

– Ont-ils remporté les mêmes succès que moi ?

– Non, mais la longueur des services doit compter aussi.

– Vous le savez, vous, McTavish m'avait fait une promesse bien nette.

– J'ai parlé de ton affaire à plusieurs bourgeois ; je crains que des difficultés ne s'élèvent.

– L'hiver passé, j'avais accepté le poste le plus dangereux dans tout le Nord-Ouest. Vous n'auriez trouvé personne pour se rendre au lac de la Rivière Rouge, vous le savez.

– Je comprends, mais les bourgeois n'osent agir. Il me paraît impossible de te donner satisfaction tout de suite.

– Oui ? Alors, je...

– Tu retourneras à Montréal ?

– Ah, non ! J’ai appris le commerce des fourrures. C’est pour y rester.

La menace est directe, le Bancroche connaît son homme. Montour joue le tout pour le tout ; s’il n’obtient pas ce qu’il demande, demain il sera à l’emploi des Petits. Son jeu est dur, sans sentimentalité ; jamais il ne laisse l’amitié ou la bonté intervenir. C’est un engrenage où les dents de fer entrent dans des dents de fer.

Montour produit sur Tom MacDonald l’impression qu’il voulait produire. D’ailleurs, il le sait bien ; dans quatre mois, s’il n’a pas obtenu sa part, il ne la possédera jamais. La fusion se prépare. Une autre bataille plus rude pour le monopole des pelleteries se livrera plus tard peut-être entre les deux compagnies canadiennes unies et la Compagnie de la baie d’Hudson. Mais quand et dans quelles conditions ? Et le nouveau chef sera-t-il animé d’aussi bonnes dispositions envers Montour que McTavish ?

Par l’intermédiaire de José Paul, de Guillaume d’Eau, de Lelâcheur, des rumeurs insidieuses tombent dans les bonnes oreilles : Nicolas

Montour a reçu des Petits des offres mirobolantes ; il les acceptera si les bourgeois ne lui donnent satisfaction.

Ces derniers tiennent bon ; chacun d'eux protège un frère, un cousin, un neveu pauvre qu'il voudrait pourvoir. Si l'union a lieu prochainement, la Compagnie n'aura plus besoin d'hommes comme Montour : le commerce reprendra son ancienne régularité et le nombre des factoreries et des voyageurs diminuera.

Le Bancroche renoue les négociations. À défaut de la part promise, Montour accepterait-il une promotion ? La Compagnie lui confierait un fort plus important ; elle lui accorderait une commission substantielle sur chaque peau, ou encore une partie des bénéfices.

Nicolas Montour refuse. Quelques jours passent, puis le Bancroche revient à la charge.

– Ton affaire est venue devant le conseil hier... Elle n'a pas passé.

– Alors, vous me communiquez un refus ?

– Je le crains.

– Bien. Alors je ne signe pas d'autre engagement avec la Compagnie du Nord-Ouest.

Des éléments secrets, mal connus, dominant la transaction. La Compagnie du Nord-Ouest tenait bien Montour : un faux, commis autrefois peut-être, Turenne ne put jamais savoir avec exactitude. Montour s'était-il compromis à plaisir, sachant que les bourgeois n'élevaient que les employés sur lesquels ils avaient une mainmise complète ? Mais, fin renard, il avait guetté. Et, paraît-il, durant ses années de service, il avait découvert des secrets bien dangereux, contre l'un des bourgeois ; de la Rocheblave lui avait fourni les dernières indications afin de lui permettre de se rallier aux Petits s'il en avait le désir.

Alors, si la Compagnie tentait de procéder contre Montour, celui-ci menaçait de procéder à son tour contre l'un des associés les plus influents, et la menace était suffisante pour qu'on lui laissât la paix et qu'il rentrât en possession de sa liberté.

Ce mystère, personne ne put l'approfondir ;

mais aux mines graves, quelquefois animées, quelquefois affolées des associés, il était aisé de voir que Nicolas Montour avait trouvé le secret de les remuer.

Après avoir reçu l'avis du refus, Nicolas Montour ne faiblit pas. Sous l'œil des espions qui le surveillent, il achète un canot, y fait transporter des vivres et sa cassette ; il prend à son service deux Saulteurs. À quatre heures, ses adieux faits, il s'embarque.

– S'ils veulent simplement connaître quelle sera ma ligne de conduite en cas de refus ; ils vont l'apprendre, dit Montour à Lelâcheur.

Mais les premiers coups de pagaie à peine donnés, le Bancroche surgit.

– Montour, Montour... Reviens au rivage. J'ai à te parler.

– Du nouveau ?

– Attends à demain... Je tenterai un dernier effort ce soir ; nous prendrons une décision définitive.

– J'attends depuis longtemps déjà.

– Moi, personnellement, je te demande de rester.

Montour consent : il ne le laisse pas voir, mais il le sait : la partie est gagnée.

Cinq mois plus tard, à la factorerie de la rivière Qu'Appelle, Montour reçoit de longues dépêches envoyées par les agents aux propriétaires hivernants. Il les ouvre sans curiosité, car il devine ce qu'elles contiennent : l'union vient d'être effectuée entre la Compagnie du Nord-Ouest et les Petits.

– Enfin, dit Montour à Guillaume d'Eau, ce n'est pas trop tôt ; cette concurrence nous ruinait.

Cet ouvrage est le 842^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.